3 1761 07868132 7

Pensionnat
2370 Lachine
1re année L.P.

3

Soeurs de Ste-Anne
Pensionnat de l'Assomption

[Saint Jacques,
Mme. Romuald-Maurice.
(Henriette Dessaulles)]

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdefadette01sain

Pens. de Lachine
2e année L. S.

Peliure rouge

Reliez ces 2 vol en rouge
P. V. P.

Soeurs de Ste-Anne
Pensionnat de Lachine

LETTRES

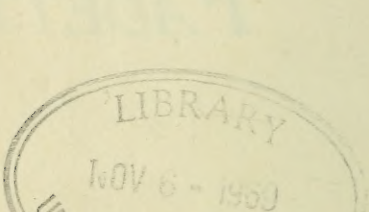
DE

FADETTE

PREMIÈRE SÉRIE

MONTREAL
Imprimerie du "Devoir"
1914

PS
9537
A33 A16
1918
sér. 1 ▲ 2



EN GUISE DE PRÉFACE

Malgré les plus vives instances de ma part et le sentiment du public dont je me croyais volontiers l'écho, Fadette a constamment refusé de paraître en face de l'objectif. Par surcroît de malheur et, sans doute, pour racheter ma présomption, me voici contraint d'offrir à ce même public, si profondément déçu, un vague profil d'âme au lieu d'une frimousse authentique, ou, si l'on veut, un trois-quarts littéraire au lieu du solide portrait en pied, lequel, mieux que des pages et des pages, eût expliqué le caractère de l'oeuvre et le succès de l'écrivain. Et pour mieux corser la sentence, on m'impose, au cours de cette ébauche, la vertu la moins familière aux gens de mon métier: la discrétion. Qu'au moins le lecteur, — de nouveau condamné aux mêmes recherches, aux mêmes disputes, aux mêmes gageures autour d'un nom, — ménage au préfacier son plus bénévole accueil. Je suis assez puni.

Cependant, l'énergique refus de Fadette me facilite la tâche, en ce qu'il me révèle un trait dominant de son caractère. Homme ou femme, ange ou....., vétéran de nos lettres canadiennes ou recrue de la veille, l'admirable artiste qui nous apporte cha-

que semaine sa prose enchanteresse, à l'abri du pseudonymat, appartient à la lignée des modestes et ce n'est pas là sa moindre originalité. Etonnerai-je le lecteur en disant que cette obscurité voulue et recherchée fait un peu le secret de sa constante réussite?

"Le ciel n'est plus le ciel, quand il n'a plus [d'étoiles."

Au contraire en va-t-il de notre Fadette. C'est dans la paix de l'ombre, loin, très loin du scintillement de sa gloire littéraire, que l'écrivain paraît se sentir véritablement lui-même. C'est au coeur d'une villa mystérieuse, fréquemment visitée, même en hiver, qu'il nous adresse la plupart de ses lettres. Et cela lui permet de faire de la vie, de livrer son âme sans souci de pose à adopter, de rôle à assumer, de personnes à ménager. Ne songeant alors qu'à produire son rêve intérieur et sa philosophie, (je puis risquer le mot) peu lui importe la matière ou le point de départ: il suffira d'un propos villageois, d'une sentence remémorée de ses amis les psychologues, d'un vieux conte de fée reproduit et condensé en douze lignes, d'un fugitif aspect de la nature, d'imperceptibles nuances dans la couleur et le parfum des jours, pour qu'il parte à l'instant vers les hauteurs et nous emporte au vol de sa méditation. En vérité, pourquoi lui tenir rigueur de se dérober sans cesse et de voiler obstinément son nom et son visage, puis-

que nous avons ainsi sa personnalité toute vive emprisonnée dans les phrases?

La modestie chez Fadette me paraît s'allier à une autre vertu réputée aube de siècle et pompeusement louée par les écrivains modernes: la bonté. Elle date de plus loin! Mais il est possible que l'homme d'aujourd'hui, reconnaissant enfin l'inutilité ou les bas motifs de tant de luttes fratricides, se soit subitement résolu à plus de bienveillance envers son semblable. Ce serait la première fois que le monde eût profité de la formidable expérience des âges. En tout cas, la bonté est une vertu nécessaire au moraliste. Et si l'on observe chez Fadette la connaissance minutieuse des différentes classes sociales, jointe à une perception très aigue de nos travers de race, il convient d'ajouter que son grand coeur atténue les effets de sa clairvoyante ironie. Que de choses elle a su dire dans cette page féminine du DEVOIR *où tout le monde, à tour de rôle, se sent atteint, mais où personne ne se croit visé! Ce moraliste possède en propre une façon de parler et une façon de se taire véritablement apostoliques. Il accompagne un instant le coupable sur la route des réflexions sages, puis bientôt se retire; le coupable, aiguillé de la sorte, continue seul l'âpre chemin: et parvenu au terme, il peut savourer secrètement sa honte. Voilà, je pense, une grande leçon offerte aux sempiternels censeurs dont la maladroite insis-*

tance n'éveille les bons désirs que pour les étouffer l'instant d'après. O Fadette! Allez toujours, versez, versez sans cesse votre douceur sur nos plaies, car nous n'avons rien à attendre de ces coeurs durcis, contournés, repliés et distillant l'amertume comme les coquillages de l'océan.

Un certain nombre de lecteurs sont d'avis que l'écrivain du DEVOIR *possède un cerveau d'homme et un coeur de femme. Cela n'avance guère le problème de son identification..., mais peut nous aider à caractériser son style où se révèle, en effet, un salutaire mélange de poésie et de raison, d'intuition et d'analyse. Tous s'accordent à vanter l'abondance et la netteté de ce style tributaire de tous les genres, admirablement diversifié suivant le thème entrepris, mais toujours conforme aux exigences de la lettre. Tel jeudi, l'auteur nous offre un poème, tel autre, une anecdote, plus tard, une épigramme et la semaine suivante, il nous arrive avec un plan de tragédie. Mais sans cesse l'aimable épistolier nous parle et se raconte. Chacun de ces morceaux ressemble à un jardinet de campagne exigu, plantureux, sarclé, ratissé et de toutes parts bien clos. Un sage y trouverait néanmoins sa subsistance, car le suc et la vertu de l'étendue voisine y pénètrent et le vaste ciel y verse tous ses rayons!*

Le principal tort du recueil, à mon avis, c'est d'être le résidu d'un choix auquel pré-

sida la main impitoyable de l'auteur. Je veux bien croire que tout ne fut point d'égale venue dans sa correspondance hebdomadaire. Mais il avait une si drôle façon de le dire et de s'en affliger, en boudant l'inspiration, que le précieux déchet pourra peut-être nous manquer. En tout cas, ce léger défaut, uni aux autres imperfections de l'ouvrage, est infiniment plus excusable que les lacunes de cette préface. Que voulez-vous? Pauvre tâcheron mécanique, habile tout au plus à capter les attitudes et emprisonner le regard, j'aurais dû refuser jusqu'au bout cette incursion périlleuse à travers les replis de la pensée et de l'âme et les nuances de beauté littéraire. Je me suis laissé vaincre, et je m'en accuse.

LE PHOTOGRAPHE.

I

Feuilles mortes

Il y a du bonheur épars dans la douceur de l'air: les feuilles d'or pleuvent, c'est la fin de la saison, mais rien n'est triste dans la lumière voilée, et nous aimons à aller par les chemins où les passants sont rares et où l'on garde pour soi, sans l'éparpiller, la joie de cette beauté resplendissante qui se meurt.

Je vous dirai une de mes petites faiblesses parmi toutes les grandes moins louables que je ne vous dirai pas. C'est une pitié tendre pour les feuilles encore si jolies et si fraîches que le vent jette sous nos pas; je les relève et j'en apporte des paquets à la maison.

Hier soir, j'en avais une collection étendue sur la table : sous le large abat-jour, elles semblaient de fines mosaïques incrustées dans le chêne brillant.

J'en cherchai inutilement deux semblables.

Le bon Dieu les a faites toutes différentes, comme nos âmes dont quelques-unes sont ardentes comme les feuilles empourprées de l'érable, d'autres lumineuses comme les feuilles d'or de l'orme, il y en a des grises comme celles des chênes, des blanches comme celles des trembles, des vivantes comme les feuilles vertes que la gelée a épargnées.

Toutes différentes et si ressemblantes, pourtant, que lorsqu'on parle de nous en disant

"les femmes", chacune se sent atteinte par la louange ou la critique, et les plus dissemblables s'unissent pour sourire ou protester, avec une arrière-pensée qu'on a pourtant dit bien vrai !

C'est que rien n'est moins simple qu'une âme de femme. Dieu tout seul n'y avait mis que de la Beauté, mais lorsque le Diable, sur l'invite de notre pauvre grand'mère Eve, y voulut mettre la main, les contradictions, les complications, les subtilités surgirent, au grand plaisir du Malin qui voyait où mènent les chemins de brouillard.

"Bonne affaire! se disait-il, j'ai donné des vices aux hommes, des faiblesses aux femmes et beaucoup de jolis voiles pour les leur cacher, ça ira bien !"

Mais il y a un bon moyen d'attraper ce Grand attrapeur ! C'est de n'avoir jamais peur de tirer au clair les affaires qui ne sont pas claires. C'est d'aller au fond des petits problèmes qu'on préfèrerait ne pas résoudre. C'est de faire une lumière impitoyable sur les choses imprécises de son âme : ses intentions, ses désirs, ses tristesses, ses affections. C'est de savoir toujours où aboutiront nos démarches, nos gestes, nos initiatives. Enfin, c'est de ne rien confier au hasard et de ne s'aveugler sur aucune de nos arrière-pensées : elles sont souvent nos pensées directrices.

Et tous ces beaux conseils à propos des feuilles !

Oui, des feuilles dont le froissement doux accompagne ma plume qui court comme le vent d'aujourd'hui, légère, un peu pressée, confiante et heureuse, car je sens qu'entre les âmes de mes lectrices et la mienne, se tendent des liens, à peine visibles encore, fragiles comme des fils de la Vierge, mais aussi délicats et aussi charmants.

II

La grande question

Ils étaient trois dans mon petit salon, la chambre était pleine de la fumée bleue de leurs cigarettes dans laquelle flottaient pêle-mêle des paradoxes et des pensées philosophiques, et à la longue on distinguait mal les uns des autres. C'était l'éternelle histoire : on posait le problème autour duquel s'agitent les hommes et les femmes, et qui ne peut être résolu que par l'entente raisonnable et la sympathie vraie d'êtres humains qui désirent s'accorder. Ces messieurs affirmaient modestement leur supériorité sur nous, ils dénonçaient l'absurdité des revendications féminines, etc.

Moi, je me taisais. Cela vous étonne ?

Fadette est sage à ses heures : elle a compris depuis longtemps qu'il est inutile de courir dans un cercle pour revenir au point de départ sans avoir avancé.

Quand ils eurent épuisé leur verve, étalé

leurs prétentions, proclamé leur excellence, il se fit un petit silence que je soulignai d'un sourire moqueur, qui souleva leurs protestations, et on me somma d'expliquer cette si discrète ironie :

"Que vos impertinentes déclarations sont bien l'expression de l'orgueil masculin ! Je suis de votre avis sans l'être... votre supériorité sur nous est si relative ! Ce qui est absolu, par exemple, c'est votre... disons votre naïveté si vous voulez. A quoi sert de crier si haut que vous voulez régner, dominer la femme, être les maîtres ?

C'est si inutile, et ne sentez-vous pas que c'est un peu ridicule ? Les femmes qui refusent de s'incliner devant votre supériorité, les révoltées, les féministes sont irréductibles : elles s'exercent à vous détester et échappent ainsi à votre influence.

Les autres, les vraies femmes, même les plus orgueilleuses et les plus fières, acceptent d'instinct et joyeusement le joug que l'amour leur présente. Celles-là ne seront jamais vos rivales, même si elles vous sont supérieures.

Quand une femme aime un homme, il devient, de par sa volonté à elle, son Seigneur; elle reconnaît aveuglement tous ses droits, il ne lui vient pas à l'idée de discuter sa supériorité et même son autorité. Alors, je vous le demande, pourquoi tant discourir ? Il y a mieux à faire ! Faites-vous aimer, c'est bien plus simple ! Pour moi, le cas le plus heureux

est celui où l'homme très intelligent est admiré par la femme qui peut se sentir son égale, en ce sens, qu'intellectuellement, elle sait l'apprécier, et que moralement, elle lui est supérieure par sa pureté, son courage et son désintéressement. Ce que vous paraissiez vouloir établir quand je me permis de rire un peu de vous, c'était la domination absolue et totale de l'homme sur la femme. Quand elle existe, la femme demeure toujours une enfant, une incapable et une irresponsable, et celui qui en souffre le plus est celui qui l'a désirée et voulue ainsi. Si cela vous amuse, bercez-vous dans la certitude de votre supériorité intellectuelle, dans l'illusion de votre raison qui déraisonne si souvent, dans le rêve de votre justice si facilement aveuglée, dites que la femme se laisse mener par le sentiment, mais ici, arrêtez une seconde, et voyez si le sentiment ne la mène pas plus noblement que la raison qui mène un grand nombre d'hommes ?

III

Le Sorcier

Quand nous étions petits et que l'on disait pour nous la formule magique : "Il était une fois", quel champ d'or s'ouvrait à nos yeux émerveillés ! Mais vous souvenez-vous? Chacun de nous réclamait le conte qui le transportait dans le monde qu'il préférait. Pour

les poètes, les fleurs et les étoiles qui ont une âme et qui parlent; pour les audacieux, les récits d'aventures périlleuses où le héros est constamment triomphant et invincible; pour les romanesques, les mariages des bergères et des rois; pour les vaniteuses, la liste des robes couleur de clair de lune et des voiles tissés d'or fin.

Ce temps est bien loin. Pour la plupart, le souvenir des contes qui ravissaient notre enfance est perdu. Les rêveurs seuls,---toujours un peu poètes,---persistent à chercher dans les choses, une âme qu'ils entendent dans le silence de la campagne, et comme dans les contes, les petites âmes exquises des fleurs douces ou tragiques leur racontent leur histoire. Et distraits, absorbés, tout au désir de ne pas perdre un mot de leurs confidences, ils excitent l'étonnement d'abord, et puis la méfiance des gens qui savent tout juste voir le trottoir et les maisons.

Vous voyez poindre une histoire? Elle est d'hier: un très vieil ami à moi, devenu sourd à la suite d'un accident, se retira à la campagne, dans une vieille maison longtemps inoccupée, qu'il habitait seul avec une vieille servante douée de toutes les vertus, mais d'une laideur pointue phénoménale.

Dès leur arrivée ils excitèrent la malveillance. Avec la timidité habituelle des sourds, lui ne cherchait pas à lier connaissance, et la vieille femme, imitant son maître, refusait

absolument de "voisiner", ce qui est grave chez nous !

Monsieur V. était un rêveur doublé d'un herboriste: toujours à la recherche de plantes nouvelles, il faisait, par tout le pays, des promenades interminables, et on l'avait souvent vu effeuiller une fleur en murmurant des paroles cabalistiques. Peu à peu l'opinion se formait... un soir, un enfant avait vu autour de la maison se promener une ombre très longue qui agitait les bras; en revenant des noces, le soir, deux gars d'une ferme avaient entendu, en longeant la maison, comme des chants d'église lugubre; souvent, le soir, d'étranges lueurs bleues et rouges dansaient sur l'étang avoisinant "la maison".

Ces bruits et d'autres semblables circulèrent mystérieusement, de veillée en veillée, pendant toute une saison, sans que Monsieur V. s'en doutât, naturellement.

Mais ce qu'il ne tarda pas à constater, ce fut l'éloignement des gens du village et la frayeur des petits enfants. Il avait cherché la solitude douce et paisible, il trouvait l'abandon triste et la défiance étrange qu'il ne s'expliquait pas.

Je fus, par hasard, mise au courant de ce qui se passait, par une personne de l'endroit, bien près elle-même de croire toutes ces niaiseries.---Je lui dis sérieusement quel homme distingué, savant et bien connu était le prétendu sorcier, et que le village serait à jamais

perdu de ridicule si on racontait cette histoire en ville. Je jurai d'être discrète et de taire le nom de ce village éclairé! J'allai voir mon vieil ami qui s'amusa de mon récit : "Dans mon enfance j'ai beaucoup aimé les histoires de sorciers; j'ai même souvent joué ce personnage avec mes petits compagnons, mais je n'avais jamais, dans mes rêves les plus extravagants, imaginé que je deviendrais un vrai sorcier !

Sont-ils bêtes tout de même! Racontez cela, on refusera de vous croire !"

IV

Glas de huit heures

Le vent d'automne souffle, indiciblement triste, et du haut des grands clochers qui plongent dans le ciel tombe lentement le glas de huit heures; l'on sent passer en soi le frisson de l'inconnu obscur, de l'immensité vague et infinie. Ce sont les voix de ceux que nous avons connus et tant aimés, de ceux que nous avons méconnus et si vite oubliés, les voix des ignorés, des abandonnés, de tous les morts de la terre depuis que le temps est commencé.

Quelle procession! Comme il en a passé sur la terre des pauvres humains! Ils ont disparu comme disparaît la fumée dans l'espace: nous disparaîtrons comme eux, et ceux qui resteront se diront: que sont-ils devenus?

Mais avant d'être couchés sous les grandes croix qui nous couvriront de leurs bras étendus, que de morts nous enterrons chaque jour dans notre coeur!

Peu à peu les croix s'y dressent, toujours plus nombreuses et plus rapprochées: nos rêves, nos illusions, nos espoirs, nos bonheurs, nos tendresses, nos confiances! Comme il y en a des morts dans notre coeur!

Les cloches sonnent toujours; elles se cherchent et se répondent: leurs ondes sonores chuchotent des choses d'antan, elles évoquent des images effacées, il semble que leurs grandes voix s'enflent de tout ce qui déborde de notre âme qui se souvient.

Le passé surgit, le plus lointain passé, confus d'abord, ainsi qu'une forme entrevue dans le brouillard, puis se dessine plus détaillé peu à peu, et tout entier, il passe devant nos yeux, si près, si nettement, qu'il est à notre portée, que nous pourrions l'attirer à nous.

Et toujours, depuis notre petite enfance, ces cloches ont pleuré à mesure que la mort échelonnait les deuils dans notre vie: la mort passait, mais la vie continuait. Nous pleurions nos morts, mais la vie nous emportait, et si leur souvenir demeurait vivace, la grande douleur s'adoucissait, fondue dans notre coeur comme se fondent dans l'air endormi les derniers sons de la cloche qui se tait. Comme il y en a des morts dans notre vie! Comme il y en a des morts dans notre coeur!

Tant et tant qu'il a fallu que notre âme devienne plus grande et plus profonde pour les conserver tous, plus intelligente et meilleure pour continuer à aimer la vie! Dans la souffrance elle a appris la pitié; elle a compris que la mort est quelquefois douce et bienfaisante, et les glas de novembre ne lui apportent pas seulement les lamentations des pauvres âmes, mais leur espoir et leur triomphe.

Car si les cloches pleurent sur la terre, c'est en saluant le ciel, et au glas lugubre succède le carillon qui chante les espoirs réalisés, la foi couronnée, les tendresses assouvies, les vérités éclatantes, l'affranchissement des âmes, le bonheur enfin, l'impossible bonheur de la terre.

V

Dans le Brouillard

Le brouillard, d'abord léger comme un tulle fin, s'est épaissi peu à peu: il est maintenant tendu comme un grand voile, qui, à dix pas ferme notre horizon. On avance en se demandant si, parmi les ombres que l'on entrevoit, indistinctes quoique si près, ne se trouve pas notre meilleur ami à qui nous apparaissons aussi comme un fantôme, et on est pénétrée d'une impression de tristesse.

Notre âme a, comme la nature, ses heures de brouillard: qui ne les a pas connues?

Enveloppée dans le tissu impalpable, mais compact dans lequel elle se sent étouffer, elle va à l'aveugle, toujours bornée par la brume qui recule à mesure qu'elle avance. Elle ne reconnaît plus ceux qui la précèdent, elle ne peut voir ceux qui la suivent: elle se sent infiniment seule et désolée, dans une solitude peuplée de fantômes. Elle a peur, elle ne sait de quoi: elle se meurt de fatigue, elle ne sait pourquoi. Ce qui dissipera le brouillard d'aujourd'hui, c'est une saute de vent: il fera froid, clair et sec et la brume disparaîtra. De quoi est-elle faite cette brume? De vapeurs humides et malsaines.

Ainsi en est-il des brumes dans lesquelles nos âmes se sentent perdues. C'est le vague sentimental, la tristesse malsaine et imprécise, les désirs inquiets, les regrets dangereux: ils enveloppent notre âme, ils l'isolent dans la vie peuplée, ils l'immobilisent dans la vie active. C'est un état dangereux: il faut en sortir par un violent effort de volonté, par la raison sèche, par le froid des réalités regardées en face, acceptées parce qu'il le faut, et parce qu'on le doit.

Ne nous laissons pas enrouler dans les voiles qui rendent les choses indistinctes et vaporeuses; redoutons la mollesse qu'entraînent ces heures de lassitude, où les souvenirs troublants nous mordent au coeur. (Elle est triste la vie,dites-vous ? Oui, hélas, souvent! Mais ce n'est pas dans le vague du brouillard qu'il

faut souffrir de sa tristesse; c'est dans la réalité de notre destinée et en luttant courageusement contre ses difficultés.

Il est normal de combattre ce qui est visible ou réel, il est parfois bon de pleurer, soit que les autres nous déçoivent, soit que nous nous désappointions nous-mêmes; mais il est toujours dangereux et malsain de se complaire dans les chimères tristes, d'y souffrir inactives et désenchantées.

Allons! un peu de courage! un grand coup d'aile qui nous fera traverser le brouillard et arriver dans la pleine lumière où vivent les âmes droites et fortes, les âmes claires et saines.

VI

Les bonnes petites choses

Toutes ces feuilles blanches éparses sur ma table me sollicitent de les couvrir de petites choses que vous lirez et que je voudrais bien que vous aimiez. Ces pensées qui passent entre nous ne vous paraissent-elles pas comme de nombreux fils d'or ténus, à peine visibles, et solides pourtant, qui relient nos âmes depuis bientôt deux ans ?

Quelques-uns d'entre vous m'ont déjà dit que j'avais pu les aider un peu. J'en ai été fière, et je l'ai cru. Je sais, par expérience, qu'il y a des heures dans la vie où la plus petite chose peut ranimer un courage fatigué et faire sourire un coeur triste.

Eh bien, j'ai été cette petite chose: la main tendue à celle qui traverse en tremblant la passerelle étroite; la petite lueur qui perce la nuit et fait retrouver le sentier perdu; la bonne caresse du chien qui vous lèche la main quand il voit vos yeux pleins de larmes; la fleur qui rend la chambre d'exil moins froide.

Et d'avoir été quelquefois une bonne petite chose dans votre vie me rend toute heureuse. C'était mon ambition quand je consentis à chercher votre sympathie.

Les bonnes petites choses font la vie meilleure et plus pleine, et les sages et les heureux de ce monde sont ceux qui sont attentifs et savent les découvrir à travers les banalités courantes. Les bonnes petites choses nuancent délicieusement le bonheur et empêchent la tristesse d'être trop accâblante. Ne les dédaignons pas, quand elles passent à notre portée, et surtout ayons les yeux ouverts afin de les voir passer.

On entend beaucoup de plaintes et de lamentations sur les ennuis et les duretés de la vie, et il me semble que bien peu songent à bénir ses douceurs et ses joies. Et cependant, non seulement elles sont nombreuses, mais suffisantes pour équilibrer les plateaux de la balance.

Autrement, la vie ne serait pas le suprême bienfait de Dieu dont nous devons lui être reconnaissants. Autrement, nous détesterions la vie, et malgré nos déclamations et nos jéré-

miades, nous l'aimons, la vie; nous l'aimons en l'accusant, en l'injuriant quelquefois, mais comme nous nous y cramponnons quand nous sommes menacés de la perdre. Je reproche ce grand mensonge à l'humanité et j'aime les êtres sincères qui aiment la vie, et qui le disent même quand la souffrance les déchire.

Aimer la vie, c'est mieux aimer le bon Dieu, et Il doit vouloir que nous la bénissions.

Ce serait une bonne oeuvre de faire aimer la vie aux autres, et pour cela il ne s'agit que de la leur rendre aimable. Ah! les pauvres autres! C'est trop souvent sur eux que pleuvent nos mécontentements et nos injustes rancunes. Chacun n'a-t-il pas assez de son fardeau? Où est la justice de celui qui charge son voisin de ce qui l'écrase? Observez bien autour de vous: Qui sont les heureux? Ni les plus riches, ni les plus favorisés du sort: ce sont ceux qui se contentent de ce qu'ils ont et qui font, de la joie qu'ils donnent aux autres, un des éléments de leur bonheur.

Essayons de trouver ce bonheur. C'est si facile d'aimer les autres et de se contenter de ce que l'on a !

VII

Rêves et Dentelles

Il pleut, le vent se lamente, et en passant devant les fenêtres basses encadrées de mousselines légères, il m'arrive souvent de voir des

têtes pensives inclinées sur un travail délicat: les doigts roses manient avec une rapidité merveilleuse le crochet brillant, et malgré l'air attentif des travailleuses, je devine que leur pensée est bien loin de l'étrange floraison qui naît sous leurs mains agiles.

Dans ma tête chante la jolie phrase musicale: "Mes rêves d'or s'en vont comme un essaim d'abeilles", et, je pense à tous les rêves qui sont enfermés dans les réseaux de la dentelle d'Irlande.

N'allez pas croire, bonnes gens, que les femmes aiment tant les fins travaux manuels pour le seul plaisir d'exercer leur habileté ou d'orner leur maison. Elles ont trouvé ce moyen charmant d'être un peu déraisonnables en paraissant sages, et très libres en faisant le geste d'être occupées.

Je connais des maris qui n'aiment pas que leur femme lise des romans, et ils n'ont pas l'ombre d'un soupçon de la vérité: c'est qu'elle-même est un auteur très occupé, et qu'au lieu de se servir d'une plume pour fixer ses jolies inventions, elle utilise sa fine aiguille à broder, son poinçon d'or ou son crochet d'acier.

Si j'étais directeur de conscience, je serais très curieux,---voyez si on a bien arrangé les choses, les hommes ne songent pas à ces détails,--- et je ne résisterais pas au désir de faire une petite enquête sur la direction que prennent les rêves d'or; je ramènerais à la

ruche les essaims d'abeilles pour surveiller la nature du miel qu'elles distillent... car il peut s'y glisser un poison très subtil dont l'action est lente, mais funeste plus souvent qu'on ne le croit. A bâtir trop de châteaux en Espagne, on se dégoûte du petit logement modeste, et l'évocation des princes charmants nuit terriblement au prestige du prosaïque mari qui enfume sa maison, grogne un peu, et refuse absolument de se tenir aux pieds des petites princesses !

Je vous déclare que je trouve moins dangereux le roman écrit, où les personnages sont des êtres imaginaires, que le roman rêvé par la petite dentellière qui le tisse avec des doigts menus et un coeur souvent triste et désabusé.

C'est que dans ce dernier roman, il y a un peu de vrai, elle s'y donne le rôle principal, elle s'aide d'éléments connus, de circonstances réelles, de personnages qui se profilent dans le mystère attirant et l'éternelle illusion: son roman lui représente une vie possible qui l'appelle, et la tente quelquefois à lui briser le coeur... et si le mal est moins grand, ses chimères ne manquent pas, cependant, de lui enlaidir sa vie un peu terre-à-terre.

N'allez pas croire, au moins, que je sois austère au point de condamner sans merci ces jolis bouts de vie que vous dérobez à la routine quotidienne. Je sais trop que ces heures de répit sont souvent nécessaires et salu-

taires; j'ai voulu seulement signaler un danger possible et vous crier d'être prudentes. Ce devoir rempli, je reconnais avec vous qu'une heure ou deux de travail léger,dans le recueillement de votre petit salon, relève votre courage, retrempe votre patience, ramène autour de vous de bons souvenirs réconfortants qui sauront éclairer vos heures grises.

O non! je ne condamne rien, ni la dentelle, ni les rêves d'or, ni les essaims d'abeilles, je vous dis seulement: voyez où elles vont: laissez-les butiner, pourvu qu'elles reviennent à la ruche, au foyer, à ce qui est, et que vous ne leur permettiez pas de se disperser à la recherche de l'impossible... et du défendu.

Profitez de vos heures de recueillement pour sonder les profondeurs de votre âme, et demandez-vous quelquefois si, au-delà de ce que vous laissez connaître de vous, il n'y a pas des abîmes mystérieux où vous n'aimez pas vous-même à bien démêler ce qui se passe.

Et voilà! Je ne suis pas directeur de conscience, mais je viens d'en jouer le rôle...

VIII

Charité

Et voici que Décembre nous arrive ce matin poudré de frimas, tout blanc sous ses dentelles de givre: le ciel est d'un bleu très doux et le soleil brille clair; dans l'air pur, le son des cloches jette une musique joyeuse qui

chante l'approche de Noël, les fêtes d'hiver, les promenades en raquettes, les courses en patins, les glissades en skis... toute la vie animée et joyeuse des gens dits heureux de ce monde qui changent de plaisirs avec les saisons, mais ne cessent pas de s'amuser.

Nous qui avons réfléchi et qui savons que sous ses premiers sourires, Décembre cache des menaces, n'oublions pas les pauvres qui voient s'avancer vers eux la souffrance impitoyable que ramène chaque hiver dans le pauvre logis mal chauffé.

Que ceux d'entre vous qui gémissent d'une solitude "confortable", où à défaut d'amis, ils sont entourés des bonnes choses familières qui racontent les bonheurs d'hier et dessinent les rêves de demain, essaient de se représenter la détresse des abandons pauvres, quand la misère cruelle est la seule compagne, qu'hier était désolé et que demain fait peur!

Mes amies, vous commencez bientôt vos préparatifs de fête: votre liste d'étrennes à distribuer s'allonge chaque année, et votre bon coeur s'inquiète de trouver votre bourse bien légère pour satisfaire votre générosité: il faudra calculer, combiner, être tentée par ce qui plairait davantage et y renoncer, faute d'argent... et alors, défiez-vous des regrets stériles, de l'envie, de l'amertume des âmes vulgaires. Pour vous préserver de leur ressembler, pensez aux pauvres femmes qui n'ont même pas le nécessaire! Vous regrettez de ne

pouvoir acheter ces jouets dispendieux pour vos enfants? Combien de malheureuses se demandent avec angoisse si demain elles auront du pain à donner aux leurs?

Ne soyez pas tristes, ce serait être ingrates, car vous êtes les privilégiées! Si cela vous fait mal de regarder au-dessus de vous, regardez au-dessous, et au lieu de vous plaindre de la modestie de votre condition, considérez comme un devoir impérieux de faire la part de vos soeurs pauvres, et faites-la avant de commencer les fameuses emplettes... vous savez bien qu'il vous manque toujours de l'argent pour les derniers achats!

Si toutes les jeunes mères qui préparent un berceau nouveau pensaient quelquefois à d'autres mères aussi jeunes, aussi délicates, aussi tendres qu'elles, qui n'ont ni berceau, ni layette, et qui pleurent d'angoisse en songeant au pauvre petit qui sera reçu dans le dénuement et que tout leur amour n'empêchera pas d'être misérable!

Mesdames, penser à la souffrance, n'est-ce pas avoir en même temps le désir de la soulager? Dire aux mères heureuses, qu'il y a des mères désespérées, n'est-ce pas supplier les premières de venir au secours des autres? Vous le voulez bien, n'est-ce pas: nous commencerons par faire la part des pauvres? De se pencher avec pitié sur leurs misères nous rendra plus satisfaites de notre sort, plus raisonnables, capables de jouir simple-

ment et de tout coeur des jolis plaisirs que nous préparons pour ceux que nous aimons. Si, pour les leur procurer, il fallait nous priver un peu, tant mieux! Nos cadeaux auront plus de prix et notre bonheur en sera doublé.

IX

Tristesse

Oui, je le sais trop, hélas, qu'il y a des jours où notre réserve d'énergie semble épuisée, où, nous levant tremblantes, nous sommes écrasées par le présent, craintives du lendemain, environnées par la tristesse qui d'abord répandue comme une fumée, se concentre et se masse, devient un être sombre, lourd, qui nous suit sans se lasser. Aucune porte ne l'empêche de marcher à nos côtés: sur nos talons, il parcourt les corridors et les escaliers, les allées silencieuses du jardin dépouillé ou les rues bruyantes où nous cherchons à l'égarer. Partout nous nous sentons seules avec lui, et à la merci de sa cruauté. Il nous obsède, ils nous persécute; il redit durement les mots qui vrillent le coeur; nous souffrons horriblement, et plus nous allons, plus s'agrandit la plaie, plus s'enfonce la vrille qui travaille dans la chair vive. Pour celle-ci, c'est un regret, pour celle-là, un remords, pour l'une l'inquiétude angoissante d'une existence menacée, pour l'autre l'affolement de la séparation récente... et le pauvre coeur humain tourmenté, épuisé, se sent parfois si

las qu'il voudrait cesser de battre, se reposer enfin dans la paix définitive. Mais il ne lui est même pas permis de le désirer, car d'autres vies sont là, dépendant de lui, attendant son secours, et voilà par où nos coeurs de pauvres hommes et de faibles femmes sont admirables et vraiment créés à l'image de Dieu !

A la lueur vive de la conviction que les autres ont besoin de nos forces, nous reprenons courage, nous voulons recommencer à vivre, à lutter, à souffrir, nous nous relevons dans un mouvement de vaillance devant lequel les anges doivent s'incliner. N'est-il pas merveilleux que le remède à nos maux soit de soulager ceux des autres, que notre consolation soit de nous oublier pour nous pencher sur des souffrances étrangères ?

Ceux qui ne veulent pas voir cette vérité s'immobilisent dans l'état de dépression morale qu'entraîne la persistance de la tristesse. Leurs forces vives se perdent: inutiles aux autres, dégoûtés d'eux-mêmes, effrayés par la vie et n'osant plus bouger, ce sont des morts plus morts que les véritables morts, puisque c'est leur âme qui s'éteint, qui ne veut plus aimer et refuse de rayonner.

X

Oiseaux perdus

Quand je relis les "Oiseaux perdus" de Louis Mercier, j'ai toujours la même vision:

ce ne sont pas les grands oiseaux que la tempête surprend et qui s'égarent parmi les nues que je vois, ce sont les pauvres âmes humaines que la peur saisit dans la tourmente et qui ne

"...voient que du noir
Et de l'ombre ajoutée à l'ombre !"
Qui ne s'est senti un jour comme ces [oiseaux affolés,
"Loin des routes qu'ils ont connues", si [seuls qu'ils n'entendent rien.
"Hors le froissement de la nuit par l'ouragan qui court l'espace".

En passant, l'ouragan a tout détruit, tout balayé: amour, confiance, joie de vivre, confiance en soi, et les âmes dépouillées et palpitantes, seules dans l'espace vide sont comme les pauvres oiseaux perdus :

"Alors, hagards, tendant le cou
Pris d'un vertige d'épouvante,
Ils plongent dans un élan fou
Aux profondeurs du ciel qui vente.

Et par les airs une clameur
De désespoir et d'agonie,
Rauque, s'échappe, vibre et meurt,
Déchirante en l'ombre infinie".

Mais quand cette clameur éperdue s'échappe des âmes en détresse, quand "d'un élan fou elles plongent dans le ciel", ce n'est pas

pour disparaître dans l'ombre infinie comme les pauvres oiseaux perdus. Le fracas d'aucune tempête, la profondeur d'aucun abîme n'empêchent leur cri d'atteindre Dieu et de l'attirer vers elles. Et les âmes humaines ne mesurent toute leur faiblesse et ne soupçonnent toute la puissance divine que lorsque, des profondeurs de leur être, est sorti ce cri qui remue le coeur de Dieu. En le lançant elles ont dépouillé tous les artifices dont nous entourons nos joies et nos chagrins: aussi longtemps qu'inconsciemment, nous jouons la comédie en nous parant de nos bonheurs ou de nos douleurs, nous ne sommes pas touchées à fond et au vif, et nos prières sont de vains mots.

La révélation du fond de nous est dans ce cri de l'âme épouvantée, aux abois, désespérée, autour de qui tout ce qui est humain, s'écroule et qui ne peut attendre de secours que d'en haut.

Cette heure vient pour tous: les moins religieux, les plus frivoles, ceux dont la foi semble morte la poussent à leur tour, la clameur qui déchire les ténèbres et fait pencher le Seigneur sur leur misère.

Il vient, si prompt à l'appel, que l'une des choses les plus étonnantes de ce monde, c'est que pleurant si souvent, nous sachions si peu prier !

XI

Pour les petits malades, mesdames

La neige tombant en petites étoiles drues, brillantes et froides est très bavarde; elle a de nombreuses voix qui accompagnent en sourdine le mouvement lent et continu qui lui fait relier le ciel blanc à la terre blanche. A sortir seule souvent, on apprend à entendre ces voix, on devient attentive à ce qu'elles racontent, que ce soit frivole, tendre ou pitoyable. C'est au retour d'une promenade dans la tempête que j'ai trouvé une invitation d'intéresser mes lectrices à l'Hôpital Sainte-Justine, et comme la neige m'avait parlé de bien des misères, j'ai été reconnaissante à ces dames de me mêler, si peu que ce soit, à l'oeuvre touchante qu'est leur hôpital d'enfants.

Mesdames, l'oeuvre est belle, mais il faut la faire grande et les ressources manquent; et je viens vous demander de l'argent, beaucoup d'argent pour aider à la construction nouvelle dont s'occupent les fondatrices. La misère monte dans notre grande ville comme un flot mauvais que rien n'arrête. On ne peut pas empêcher la misère, on peut au moins soulager quelques misérables, et l'enfant pauvre, malade, ne touche-t-il pas votre pitié de femme ?

Or, à l'hôpital actuel, la porte ne peut toujours s'ouvrir, hélas! pour recevoir les pau-

vres petits éclopés qu'on y apporte. On fait le plus de place possible, mais quand il n'y a plus un coin, la mère, désolée, rapporte son enfant, à la mort souvent, et le coeur de celles qui n'ont pu l'admettre saigne comme le sien.

Pour vous faire bien comprendre et bien sentir ce que l'on attend de votre charité, mes amies, il me semble que je ne puis faire mieux que de vous engager à visiter les salles blanches de l'Hôpital Sainte-Justine. Aucune description ne vaut un tableau comme celui-là. Vous ne pourrez plus oublier les figures ravagées et grises de ces petits vieillards grimaçant un sourire sans rayon, qui vous étreint le coeur de pitié. Quand, les ayant vus, vous songerez qu'il y en a tant et tant de ces petits martyrs que personne ne soigne, qui agonisent des mois et des années dans la saleté et la faim, privés des soins les plus élémentaires, vous ouvrirez votre coeur et votre bourse, et votre pitié de femme qui se change si facilement en dévouement, fera de vous des amies de l'oeuvre.

J'en appelle aux mères dont la sollicitude inquiète et tendre s'alarme pour un simple rhume et je leur demande: avez-vous déjà pensé à la souffrance qui est le partage des bébés pauvres dès avant leur naissance, quand la mère qui les porte travaille au delà de ses forces et ne mange pas à sa faim ? Ils naissent chétifs, quelquefois infirmes, ils sont moins bien nourris que les chiens et les chats

de nos maisons: à moitié vêtus, ils traînent leurs petits membres bleuis par le froid sur des planchers malpropres... et quand enfin ils ont contracté des maladies qui ne sont ni connues, ni soignées, ils sont condamnés à une souffrance longue qui les mine, à des tortures qui les font crier, mais qui ne les tuent pas.

Le jour où une charité secourable les découvre, les porte dans un lit moëlleux et blanc, ils doivent se demander s'ils arrivent au paradis et si les anges d'aujourd'hui ont des robes grises et des petites ailes à leurs cornettes.

L'enfant assez vieux pour observer et réfléchir reçoit sur son lit de souffrance sa première leçon de bonté humaïne et de charité chrétienne. En même temps que son pauvre corps se redresse et se fortifie, son âme frémit et s'éveille au contact d'une douceur insoupçonnée qui la pénètre et l'imprègne de ce qu'il y a de meilleur au monde, et il en conservera toujours quelque chose.

Il sortira de l'hôpital guéri physiquement et né à une vie morale très haute qu'il aurait ignorée probablement, s'il ne fût entré dans cette maison des miracles. Il retourne à sa misère ,mais avec un corps sain, et il emporte une clarté dans son âme. Le souvenir de la bonté, de la douceur, de la pureté, ce sera l'étoile éclairant sa route, lui faisant signe de la suivre, lui inspirant d'être lui-même

doux aux faibles et secourable aux malheureux.

C'est bientôt Noël, la fête des petits enfants, le doux mystère du Dieu-Enfant tendant ses bras vers l'Humanité dans un geste confiant, qui dit aux riches d'avoir pitié des pauvres, aux pauvres, d'être patients puisqu'ils sont ses amis et ses frères, à tous de nous aimer et de nous aider les uns les autres. N'entendrons-nous pas son appel tendre et doucement impérieux ?

XII

Noël

J'écoutais hier les vieux Noëls chantés par les voix criardes des petits enfants, dans la même vieille église de campagne, où, toute petite, je les ai souvent chantés avec d'autres enfants... et les souvenirs se pressaient, se confondaient, quelques-uns très doux, d'autres enveloppés de crêpes et marqués de larmes; les plus lointains, vagues comme un rêve qui s'efface. Soudain, la vue d'une religieuse déposant une gerbe de fleurs près de la crèche fit jaillir du passé un tableau si distinct, et si vivant, que je crus me voir avec mon petit frère, nos sacs d'école au bras, bien emmitouflés à cause de la tempête, un peu inquiets parce qu'il n'était pas permis de s'attarder après la classe.

Sur la pointe des pieds, nous arrivons aussi près que possible des deux soeurs et du be-

deau occupés à préparer la crèche, où cette nuit même, le petit Jésus viendrait. La botte de paille que la soeur disposait avec art, tirant les brins tout autour, dans un désordre étudié, me serrait le coeur d'une pitié qui mettait en émoi mon petit coeur de six ans.

Je ne comprenais pas bien que le petit Jésus ayant déjà été si mal sur sa paillasse, et étant tout-puissant, n'exigeât pas une installation meilleure, mais ne pouvant le blâmer, parce que je l'aimais trop, j'étais indignée contre les soeurs, le bedeau et le bon vieux curé, qui, ses lunettes sur le nez, allait et venait, surveillant les travaux, les approuvant, et interrompant la lecture de son bréviaire pour dire d'un air satisfait : "C'est bien, très bien !"

Le temps passait : l'église s'emplissait d'ombre: hypnotisés, serrés l'un contre l'autre, nous observions en silence les préparatifs si simples de ce mystère si troublant. On avait posé deux lampes allumées, l'une sur un bout de colonne, l'autre sur la rampe du balustre sur laquelle nous étions accoudés. A un moment donné, le curé, les religieuses et le vieux bedeau ayant disparu quelques secondes dans la sacristie, un silence profond régna dans l'église: je ne perdais pas de vue la crèche: tout à coup, une souris s'échappa de la paille, sauta à terre avec un petit bruit sec qui nous fit tressaillir et disparut dans les draperies.

Toute mon émotion se résolut dans une terreur et un crêve-coeur sans nom. Quoi!

Non seulement, le pauvre Jésus coucherait là tout seul, au froid et au noir dans cette boîte remplie de paille, mais des souris courraient sur son petit corps, le mordraient peut-être, et il ne pourrait se défendre ! C'était trop cruel à la fin! Et je pleurais tant que je pouvais, et Pierre, sans trop savoir pourquoi, pleurait encore plus fort.

Le curé revenant à ce moment s'informa de la cause de ce désespoir. ---"Bon! bon, console-toi, la petite! Tu connais Florette, ma grosse chatte d'Espagne? C'est elle qui va venir garder l'Enfant-Jésus, et les souris n'y toucheront pas, c'est moi qui te le dis!"

---Dix ans après, il me taquinait encore à ce propos, et il ajoutait toujours : "N'importe, c'était d'un bon petit coeur, tâche de ne le donner qu'à celui qui en sera digne".

Pauvre bon vieux curé !

Pendant bien des années, je considérai avec un peu de dédain le boeuf et l'âne si inutiles, des "bête de parure" comme je disais, et je devinais un bon chat, invisible derrière la crèche, mais actif et plein de sollicitude, guettant les souris qui auraient pu approcher du cher petit Jésus.

XIII

Hiver blanc

Qu'il faisait joli, dehors, ce matin! Je suis sortie à sept heures, et tout était blanc. Le givre léger enveloppait chaque branche d'une

petite mousse fine, les clôtures ressemblaient à des volants de dentelle, les toits étaient encapuchonnés de neige, et sur les chemins moëlleux et immaculés, les moineaux cherchaient vainement leur sale petit déjeûner.

Tout était blanc, même les cheveux des petites filles blondes et brunes, que le frimas argentait si délicieusement au-dessus des frimousses jeunes.

Pour trouver de la couleur, il fallait regarder le ciel: au-dessus de la montagne traînaient quelques vapeurs roses oubliées par l'aurore, et sur un grand pan bleu, au-dessus de nos têtes, des nuages légers comme des duvets s'évanouissaient doucement.

C'était ravissant et vous auriez eu plus de plaisir à jouir de cette fête blanche qu'à dormir derrière vos volets clos.

Mais, en auriez-vous joui? Avez-vous seulement jamais soupçonné la dilatation physique que donne à respirer un air très pur, à voir, un paysage enchanteur, à entendre le silence plein de choses charmantes où votre bonheur se promène tout seul en fredonnant?

Ah! mes pauvres petites soeurs des villes! vous courez toujours affairées, positives, trop prises par les petits détails de la vie pour en remarquer le grand décor, et pour aimer ses changements incessants, comme vous aimeriez une personne. A la campagne, on a l'âme plus contemplative, et je sais bien des femmes qui vous diraient comme elles sentent la

sympathie des choses, comme elles trouvent sages, leurs vieux confidents les arbres, et comme est compréhensive et fine la rivière qui chante la complainte ou la romance que leur coeur réclame.

Pourquoi, vous privez-vous de ces grandes joies que Dieu a mises à la portée de tous ? Pourquoi remarquez-vous mieux la dentelle précieuse des rideaux aux vitres, que les réseaux merveilleux, bruns, blancs ou verts des branches qui se croisent sur les ciels gris ou bleus? Si à vingt ans vous passez en automate au milieu de la poésie des choses, que serez-vous à quarante?

J'en ai bien peur : vous serez une femme accablée par son milieu, esclave des riens de la vie, maussade, lasse, ennuyée, et peut-être ennuyeuse?

Vous aurez perdu ce grand ressort de l'enthousiasme, cette vitalité intérieure, qui, à certains moments, donne un si grand coup d'aile! Cette intensitè de vie, on la puise dans l'amour de la nature, dans cette beauté simple et vraie dont le trésor nous offre sans cesse des richesses nouvelles.

La plupart d'entre vous ignorez cette joie simple. Aveugles à la beauté des choses, insensibles à la grande émotion qui agenouille tout l'être dans une reconnaissance attendrie, vous souriez en haussant les épaules, petites filles pratiques! "Tout ça, c'est de la poésie, dites-vous. Pourvu que je sois bien mise et

que je m'amuse, que me font la couleur du ciel et les chansons du vent?"

Rien, je le sais bien, et c'est justement ce que déplore votre grande amie.

XIV

Amis

Une belle "bordée" de neige a enfin rendu possible la promenade projetée. Dans l'air sec et léger les clochettes de l'attelage brillent et s'agitent en faisant une musique que n'entendent pas les passants distraits, mais leur chanson d'argent, monotone et douce, berce le rêve des deux amis enfouis dans les fourrures épaisses sur la route ouatée de neige. Ils s'en vont loin, loin des tramways et des autos, loin du tapage et des gens qui se bousculent; ils vont à la découverte d'un coin féérique dont l'ami a dit des merveilles à son amie.

Ils montent par des chemins toujours plus blancs, laissant en arrière la fumée et la laideur grises; ils montent, et le cheval, animé par l'air vif, file comme le vent. La montagne, là-bas, semble fermer l'horizon: recule-t-elle à mesure qu'ils approchent? Mais non, voici la forêt fleurie de neige étincelante; chaque branche noire porte son petit fardeau de blancheur, et à perte de vue, les champs se déroulent, d'un blanc immaculé qu'aucun pied humain n'a touché: purs et pointillés de lumière, ils vont

très loin rejoindre le ciel bleu. Dans les pins touffus qui bordent la route, de grandes orchidées neigeuses se sont épanouies: leurs formes gracieuses et tourmentées s'accrochent aux aiguilles sombres, comme des choses frêles qui ont peur de tomber.

Ils se sont arrêtés: le calme est presque magique. Aucun bruit ne s'élève parmi tant d'espace, sauf le tintement des clochettes que le petit cheval, en piaffant, secoue avec impatience. L'air frais se pose sur eux comme une caresse, un enchantement mystérieux émane de l'étrangeté du décor, du silence, de la douceur d'affection qui est en eux: ils en sont enveloppés et pénétrés.

Lui, absorbé dans une tristesse dont il ne veut ni se distraire ni parler, elle, comprenant, que ce qu'elle peut donner de meilleur à son ami, en ce moment, c'est sa sympathie muette.

Ils se taisent et leurs silences se comprennent. Ce n'est pas seulement par les expressions voulues de leurs pensées que les êtres humains communiquent...

Plus les âmes sont rapprochées, moins les paroles sont utiles.

Quels mots diraient, sans les exagérer ou les atténuer, les révoltes de cet homme contre le sort mauvais, l'accablement qui le terrasse aux heures noires ou le courage viril qui le pousse à l'action quand il se ressaisit? Aucune phrase, non plus, n'exprimerait parfaitement la tendresse intelligente

et forte de l'amie qui a deviné que le son de la voix humaine éparpille les pensées profondes, et que les pensées profondes naissent dans l'âme humaine qui souffre et lui font une vie nouvelle et supérieure, où elle a horreur du bruit vain des mots puérils. Et parce qu'ils se comprennent, ils se taisent: il faut s'aimer bien parfaitement pour ne pas même chercher à expliquer de tels silences. Quand on en est là, on a trouvé plus et mieux que l'amour: l'amitié merveilleuse, plus délicate et moins exigeante que l'amour dont les silences inquiètent et affolent, l'amitié, prête à donner tout sans rien attendre, l'amitié qui accepte tous les sacrifices sans jamais songer à les compter.

Cette amitié-là est le sentiment le plus pur, le plus fier, le plus délicat, le plus tendre et le plus rare. Le plus rare, parce que c'est le moins égoïste, et nous sommes si égoïstes! Le plus rare, parce que c'est le lien entre deux âmes, et ici-bas, ce ne sont que les êtres exquis qui savent rechercher l'âme de leurs aimés et la préférer à tout.

XV

Notre influence

Il y a dans chacune de nos âmes des légions de petits esprits mauvais ou bienfaisants que nous écoutons à tour de rôle; ils nous incitent au bien ou nous poussent au mal: nous ne les connaissons pas toujours: nous nous arrêtons

si peu pour penser! Mais ils font leur oeuvre bonne ou mauvaise et ils nous mènent.

Voilà aussi comment je vois le rôle des femmes dans le monde: elles sont légion pour le bien, légion aussi pour le mal, et le monde est mené par elles, et il dépend de l'influence prédominante des unes ou des autres, que la société soit saine ou mauvaise.

Celles qui exercent une influence néfaste ne le savent pas toujours. Les jeunes filles, par exemple, ignorent souvent qu'elles provoquent l'oubli du bien, qu'elles sont conseillères dangereuses, non parce qu'elles agissent mal, mais parce qu'elles n'ont aucun souci du bien, qu'elles vivent comme des petites marionnettes; elles ressemblent aux idoles antiques: "elles ont des yeux et elles ne voient pas", des oreilles, et elles n'entendent pas", et à côté d'elles, pendant qu'elles s'amusent, un frère, un cousin, un ami sont en train de se perdre, de devenir ivrognes, ou joueurs, qui ne le deviendraient pas, si, trouvant son esprit et son âme, la jeune fille s'en servait pour aider ces grands enfants, plus fous que méchants, et si faciles à influencer, qu'elle les retiendrait de sa petite main, si elle pensait à la leur tendre.

Vous parlerai-je des méchantes dont les insinuations furtives, les sourires équivoques, les coquetteries mauvaises provoquent toutes les folies et appellent toutes les extravagances? Non, celles-là veulent être des tentatrices,

et mes pauvres petites réflexions les impressionneraient peu.

J'aime mieux ouvrir les yeux de celles qui ne réfléchissent pas aux conséquences de leurs actes, et qui, se croyant vertueuses et honnêtes, contribuent à la perte des jeunes gens. Et parmi celles-là, il y a les femmes du monde qui, dasn leurs bals et leurs réceptions, ont la condescendance coupable de préparer un buffet, où les hommes boivent de l'alcool et où les très jeunes gens, imitant leurs aînés, apprennent à boire par vanité, pour faire comme les plus aguerris.

L'habitude est faite d'actes répétés et de toutes les occasions de céder, et si un jeune homme sort beaucoup, il aura contracté l'habitude de boire autant dans vos salons que dans les bars, mesdames ! Vous n'y avez peut-être jamais songé? Ne commettez pas cette mauvaise action de tenter ces pauvres enfants:---il ne sont que cela, en somme,---et n'oubliez pas la terrible responsabilité que vous assumez.

C'est en étant assez réfléchies pour toujours peser la conséquence de leurs actes, c'est en ayant assez de conscience pour protéger la conscience des autres, c'est en ayant l'indépendance de réagir contre les usages dangereux, que les femmes sont dans leur véritable rôle de gardiennes, et c'est un rôle très noble qui est négligé surtout par légèreté et insouciance.

Ce sont pourtant les femmes qui auront d'abord à souffrir des conséquences mauvaises de leur négligence de ce côté.

Ces jeunes gens que je vous supplie de "garder", d'aider à être des "hommes", ce sont les hommes de demain, vos maris, mesdemoiselles, les maris de vos filles, mesdames, les pères de la génération future, l'avenir de notre pays qu'ils feront à leur mesure! Cela ne vaut-il pas la peine de s'y arrêter sérieusement?

XVI

L'attente

Plusieurs de mes lectrices connaissent probablement le supplice de l'attente? On a commencé par attendre avec un coeur léger, une joie à laquelle tout autour de soi s'associe; les meubles, les tentures, les personnages des gravures vous sourient avec bienveillance... mais l'heure fixée passe, et une ombre assombrit votre joie... les minutes se succèdent et une sourde impatience vous gagne, et de plus en plus, vous énerve. Vous devenez agitée, fiévreuse... on ne vient pas... pourquoi ne vient-on pas? Cette idée vous obsède et fait fuir toutes les autres. Rien maintenant ne peut vous distraire.

Pour fixer votre pensée, lasse de tourner sur elle-même, vous prenez un livre, mais le livre ne trompe pas l'ennui de l'attente: les

mots que vous lisez n'ont pas de sens, et vous éprouvez une irritation de ne rien comprendre. Vos mains soulèvent la dentelle des rideaux clairs, au travers desquels vous voyez pourtant très bien. Le piano est là... peut-être trouverez-vous la diversion désirée et détestée tout à la fois? Vous n'avez plus le coeur à la joie, mais c'est surtout quand le coeur est inquiet et tiraillé que la musique berce et fait oublier... elle brise le fil trop tendu de l'idée et fait couler le temps... chaque note qui s'envole emporte une seconde... Quelques minutes passent ainsi plus calmes, vous oubliez un instant votre souci, puis un pas dans l'escalier vous fait sauter! Enfin!

Mais non... c'est le facteur! et vous vous remettez à attendre, et il vous semble que jamais plus vous ne serez si heureuse qu'avant, tant vous êtes ennuyée et peut-être... inquiète. Pourquoi? Vous ne sauriez le dire, vous êtes près des larmes, et il ne vous vient pas à l'idée que vous êtes une créature déraisonnable... non, vous vous croyez plutôt une victime et une martyre!

Vous ne tenez plus en place, la musique vous fait horreur, et le livre est jeté loin de vous: comme un petit fauve en cage, vous arpentez le salon, et plantée devant la pendule qui marque paisiblement les secondes et les minutes, vous parlez haut : "déjà cinq heures!... je n'y comprends rien!"

La sonnerie de la porte vous laisse indiffé-

rente... c'est bien fini, on ne viendra pas... l'après-midi est perdue! Au milieu de vos lamentations apparaît l'"objet" de l'attente, radieux, inconscient le plus souvent de ce retard, léger en somme, et qui vous a fait tant souffrir.

Et voilà que vous vous êtes torturée follement pour rien. La leçon vous sera-t-elle utile ? Apprendrez-vous à attendre doucement, paisiblement, en personne sage? Mais non! puisque c'est précisément parce que vous êtes déraisonnable que vous ne savez pas attendre !

XVII

En carême

Je serais désespérée de prendre ma plume pour vous écrire aujourd'hui si nous n'étions en plein carême! Je me sens stupide, ni plus ni moins, et je vous paraîtrai ennuyeuse, c'est sûr, mais ne serai-je pas tout à fait dans l'esprit du carême et en même temps je vous y mets: alors... allons-y!

Ah! le béni temps tout de même où l'on peut se reposer de s'amuser, où, du moins, il est possible de trouver un prétexte pour se dispenser de s'amuser! Je vous ferai un aveu, mes petites amies, et si vous êtes sincères, plusieurs d'entre vous seraient prêtes à dire comme moi: c'est que je trouve parfois plus ennuyeux de s'amuser que de s'en-

nuyer! Au moins on choisit le lieu où l'on s'embêtera en paix, mais on subit les salons et les compagnies où il faut s'amuser malgré soi. Et il vient facilement ce dégoût des fades plaisirs mondains, toujours les mêmes! Que les très jeunes filles ne se lassent pas de danser, de se pomponner, de faire les belles, et de se l'entendre dire, je le comprends; mais que des jeunes femmes ayant mari et enfants et une maison à conduire, se laissent entraîner dans la ronde folle, qu'elles y sacrifient leur santé et la paix de leur foyer, vrai, cela me dépasse! C'est vous dire que je suis souvent "dépassée", car de ces folles petites femmes, il y en a!

Comme le Monde choisit toutes les occasions possibles de créer une mode, il profite du carême pour mettre à la mode un des prédicateurs. Le pauvre homme n'y peut rien: il est peut-être un saint qui ne songe au Monde que pour le combattre, le monde l'a élu et c'est par lui qu'il fait marcher les petites dames snob! Et les voilà toutes prises d'une belle ardeur peu sainte pour aller entendre les sermons de carême: "Oh! ma chère! il est superbe!" — C'est le mot d'ordre. C'est très amusant de constater que souvent les bons petits tours du diable tournent contre lui, et cette manie d'aller entendre le prédicateur à la mode est une de celles qui réussit le moins à la politique de messire Satan. C'est que parmi tant de

petites âmes frivoles et légères qui sautillent sur le chemin de la vie, se contentant d'être jolies, adulées et parées, il y en a de très pures, dont le coeur n'est pas gâté. Elles vivent dans la griserie d'une fête perpétuelle sans penser à rien, et si tout d'un coup, et plusieurs jours de suite, il leur arrive d'entrevoir la vérité; si elles s'aperçoivent que leur vie de poupée est une fantasmagorie, et que derrière la joie et les plaisirs frelatés du monde, il y a pour tous des devoirs sérieux, des sentiments profonds, un autre sens à la vie, elles s'arrêtent pour y penser.... c'est leur âme qui s'éveille, et l'on peut tout espérer! Car, si durant six semaines, les idées sérieuses entrent dans l'esprit, si le coeur est remué par des sentiments nobles et sincères, si l'enfant consent à laisser ses jeux et à vivre en personne raisonnable, si cette personne raisonnable comprend qu'il y a une vie chrétienne à laquelle elle a le droit et le pouvoir de participer... Ah! vous voyez d'ici la grimace du diable qui s'amusait tant de voir les offices du carême transformés en réunions à la mode!

Soeurs de Ste-Anne
Pensionnat de Lachine

XVIII

La conscience

Dans la grande église sombre, la voix un peu rude du prêtre évoque la conscience, cette âme de notre âme qui avertit, défend,

juge et ne se lasse jamais de se faire entendre, ne devenant muette que pour ceux qui la tuent... et même alors, qui nous dit qu'elle n'a pas des résurrections éclatantes?

La foule, attentive et émue, écoute, et il me semble percevoir le battement de tous ces coeurs humains remués par l'âpre parole de l'apôtre qui dit à pleine voix l'histoire secrète de chacun. Et voilà toutes ces vies, divisées en tableaux fugitifs mais distincts, qui se déroulent, éclairées au profond de l'âme, par le flambeau vivant qui a parlé et qui parlera. Et toutes ces femmes sont penchées vers le passé: celles qui n'ont jamais réfléchi et celles qui se sont regardées vivre.

Elles revoient leur âme de jeune fille si blanche et si calme, où la conscience, en harmonie avec la conduite, discute rarement et parle plus pour encourager que pour blâmer. Puis voilà qu'elles apprennent la vie, l'amour, la souffrance, et elles voient un jour que le mal est partout dans le monde; ou bien, elles l'ignorent, ne veulent pas y croire, et il entre quand même dans leur vie et les épouvante. Elles revivent les heures troublées où elles ont été tentées, elles revoient leurs victoires si douloureuses, elles souffrent encore de leurs défaites. Leur conscience toujours active et ardente, droite, impérieuse, inflexible, s'est faite le bourreau qui tourmente, le juge qui condamne, le gardien qui protège: elle a vécu à travers toute leur existence d'une vie

intense et indestructible: elle ne se reposera jamais de crier, et les pauvres âmes ne se reposeront jamais de l'entendre crier!

Et c'est cela la vie, la vraie, la vie profonde et intérieure qui fait de nous des êtres supérieurs. Tant que nous ne vivons qu'à la surface, que nous ne prêtons l'oreille qu'aux voix extérieures, nous sommes de pauvres marionnettes dont les ficelles sont livrées au caprice du hasard. Nous ne vivons vraiment qu'en prenant conscience de notre conscience, en discutant avec elle, en lui obéissant ou en l'étouffant, c'est-à-dire que nous ne vivons que dans la lutte. Avant qu'elle ne commence, cette lutte, les jeunes âmes sont des fleurs: leur vie est presque végétative. Et quand la lutte cesse, c'est que nous glissons dans l'inconscience qui précède la mort.

N'est-elle pas déconcertante cette loi de guerre qui régit l'humanité et est-il donné à certains de la comprendre?

La plupart la subissent sans penser; il y en a qu'elle révolte, d'autres qu'elle ennoblit, mais personne ne s'y soustrait, même ceux qui s'en vantent.

Et c'est pourquoi la vie nous use et nous fatigue. Le travail matériel dans le repos et la paix, c'est une joie, ce qui le rend pénible c'est de l'accomplir dans la révolte ou avec une âme tourmentée et agitée. Et ce qui trouble une âme c'est le conflit perpétuel entre son désir et son devoir, c'est la voix de sa

conscience qui tient toutes les fibres de l'être en sujétion et qui clame et gémit si nous tentons d'échapper à son autorité.

A voir toutes ces têtes de femmes courbées sous la bénédiction finale, je sentais qu'elles avaient, au moins un moment, vu et senti ce grand mystère de la pauvre vie humaine et qu'elles en restaient toutes saisies et graves.

XIX

La trop bonne

"Moi, ce n'est jamais mon tour d'être fatiguée ou malade: le jour de ma migraine il y en a toujours une autre à soigner, à la maison. Je me secoue et ça se passe", me disait, en riant, une vaillante petite femme, un peu maigre et pâlotte, dont le tour de se reposer ne devrait pas être passé trop souvent, si on veut la conserver jolie dans ce monde où il y a tant de laides personnes.

On rencontre ainsi de ces femmes si naturellement dévouées et empressées à servir les autres, que ceux qui vivent avec elles finissent par oublier qu'elles sont sujettes à la fatigue et à la faiblesse.

C'est à elles que l'on demande la sortie imprévue, le service qui dérange, la visite ennuyeuse, quand on ne demande pas les trois à la fois, et le tout arrive par surcroît, dans une journée déjà remplie.

Toujours souriante et bonne, cette ange à qui des ailes seraient si utiles va à droite

et à gauche, monte au grenier ou descend à la cave, réparant la gaucherie de celui-ci, finissant le travail de celle-là, cherchant les choses introuvables, remédiant aux négligences et aux oublis de tous, et — c'est sur cela que j'attire votre attention, — se fatiguant outre mesure. Sa maison se transforme tour à tour en hôpital, en hôtel et en ouvroir. On vient s'y jeter comme en un refuge béni: on s'y installe, on s'y meurt, elle nous héberge et nous guérit.

Et ce sont là des faits qui n'étonnent personne, parce que c'est si naturel pour cette femme d'aider les autres et des les tirer d'embarras, qu'il ne vient à l'idée de personne qu'elle se met elle-même dans de gros embarras pour leur rendre service.

Elle s'oublie elle-même si totalement, si parfaitement que les autres l'imitent: elle est bonne aussi naturellement que vous et moi respirons!

Mais quand on a une bonté d'ange, il faudrait en avoir aussi la nature pour ne pas souffrir des conséquences. Et cela n'est pas, et bien des dévouements faits femmes ont payé de leur vie cet excès de bonté dont généralement les gens abusent.

A celles qui sont si bonnes, il est inutile de dire: "ménagez vos forces, soyez raisonnables." Si vous disiez à la rivière d'être immobile, aux étoiles de ne plus briller, elles ne sauraient vous obéir: ces femmes

sont faites pour ne jamais s'immobiliser et pour rayonner sans cesse.

C'est donc ceux qui vivent de leur mouvement et que vivifie leur rayonnement qu'il faut avertir. Prenez garde, veillez sur cette activité excessive, si mal servie parfois par la force physique. Une femme n'est pas une machine. Vous êtes tous des égoïstes d'exploiter les forces vives de ce grand coeur. N'attendez pas qu'elle soit disparue, pour vous rendre compte de tout ce qu'elle fait pour vous et du peu de souci que vous avez d'elle. Les regrets stériles et les remords tardifs ne vous la rendraient pas! Ouvrez les yeux maintenant, et rendez en attentions délicates, en tendresse protégeante, ce dévouement qu'elle vous prodigue si largement.

XX

Verglas

O la brise menteuse et le soleil trompeur! En remplissant l'air de caresses et de vagues parfums exquis, la semaine dernière, ils ont forcé les âmes des arbres à sortir de leur long sommeil: les plus éveillés, ceux qui sont pressés de vivre et de fleurir, lilas, saules, sorbiers, ont poussé dehors leurs frêles bourgeons, et en face de ma fenêtre, je vous jure que le vieux cormier paraissait frémir et ressusciter et que l'on voyait du vert courir dans ses veines!

Mais le vent du Nord, jaloux et mauvais, s'est déchaîné et les petites pointes vertes ont noirci dans la tourment; puis du ciel de plomb, la pluie glaciale s'est mise à tomber lamentablement comme les malheurs sur les pauvres !

Et maintenant, voilà tous les arbres écrasés par la glace qui les courbe: leurs branches sont étreintes brutalement et enfermées toutes vives dans la cuirasse froide et étincelante qui étouffe les minuscules bourgeons. Le moindre mouvement les fait gémir; elles grelottent, essaient de se rapprocher les unes des autres et se brisent en se frôlant.

Pauvres arbres! Ils ressemblent étrangement à une petite âme humaine rencontrée sur ma route. Elle était un peu engourdie dans un isolement triste qu'elle avait cru éternel: soudain, l'air s'adoucit autour d'elle, il y passait un grand frisson qui la fit tressaillir. C'était la vie sommeillant en elle qui se remettait à chanter: elle écouta le chuchotement mystérieux et un peu confus des voix intérieures qui s'élevaient et montaient, montaient ,et bouleversée,ravie elle se demanda incertaine : "Mais, suis-je bien moi?" et n'ai-je plus sommeil?"

Que lui arrivait-il? L'éternelle aventure humaine! Une autre âme passait, l'attirant subtilement dans son rayon, l'enveloppant d'effluves sympathiques, lui communiquant une force mystérieuse et douce, et sous l'in-

fluence de cette tendresse inespérée, le pauvre coeur imprudent se remettait à battre à grand coups, essayait de s'épanouir et voulait croire que la vie est douce!

Hélas! l'âme éveilleuse passa, s'éloigna insouciante et l'autre, comme les arbres d'aujourd'hui, fut prise dans la glace qui la serra, et tua en elle le bonheur qui voulait vivre.

Eperdus, ses yeux se promenèrent sur un monde désormais vide, --- tout s'était teint de néant autour d'elle. Elle espéra que la souffrance la tuerait, car au moindre souffle qui remuait près d'elle, le froid mortel la torturait et la brisait, mais elle ne mourut pas.

Comme sous le soleil qui les fait resplendir et étinceler, les arbres de cristal demeurent fiers et tombent pendant qu'on admire leur beauté, la petite âme déçue demeura debout et fière: elle continua de sourire et de rayonner, et si un jour, un grand coup de vent l'abat, il se trouvera des passants pour dire : "Dommage qu'elle soit morte! En voilà une qui était heureuse". O chères âmes! O chers arbres! Que la glace est cruelle!

XXI

Elles savent aimer

Une des grandes vérités qui m'a frappée et qui ressort de la lecture de tous les Evangiles de la semaine sainte et de Pâques, c'est

la fidélité et le courage féminins constamment mis en opposition avec la lâcheté des apôtres et des disciples du Christ. D'abord, Judas le trahit et le vend! Pierre le renie, et tous les disciples s'enfuient pour n'être pas compromis. Quand Jésus écrase sous le fardeau de la croix, pas un ami n'est là pour l'aider, et c'est un étranger qu'on oblige à le secourir. Cependant, sa mère et toutes les saintes femmes l'ont suivi et ne le perdent pas de vue. Sainte Véronique n'a pas peur d'écarter les soldats pour s'approcher de Lui dans un élan de pitié touchante et brave. Et elles le suivent au Calvaire, jusqu'à son dernier soupir; elles ne le quittent plus, et quand il est dans le tombeau, elles y reviennent: douloureusement obstinées, elles méritent de Le voir et de L'entendre quand Il ressuscite, et cette faveur est le couronnement et la glorification de la fidélité de leur coeur.

Il a fallu que les apôtres apprissent à aimer et à ne pas trembler. Elles l'ont su sans l'apprendre.

De cela, nous devons être fières! On nous raille si souvent, on a tant de plaisir à faire remarquer notre légèreté et notre caprice, notre faiblesse et notre inconstance, que c'est un grand bonheur pour nous de relire ces belles pages où "notre" supériorité éclate et reçoit une si magnifique récompense.

Ayons donc une très haute opinion de nous-mêmes, non pour en tirer vanité, mais

pour nous rendre inaccessibles à tout ce qui, en nous amoindrissant, nous mettrait à trop bon marché. Laissons aux hommes ces supériorités que leur orgueil réclame; ils ont beau faire, ils ne nous enlèveront pas celle-ci qui est de puiser dans la souffrance des êtres aimés des forces miraculeuses pour les soutenir, pour leur pardonner, pour les aimer à travers toutes les obscurités et les défaillances humaines.

Soyons glorieuses de savoir aimer profondément, bravement, toujours, avec une confiance indéracinable dans la puissance de notre amour pour vaincre les obstacles. Si vous aimez ainsi, vous ne direz jamais: "J'en ai fait assez!" ou: "Je ne puis endurer davantage..." vous irez comme les saintes femmes jusqu'au Calvaire, jusqu'à la mort, jusqu'après la mort, tenant votre amour de toutes vos forces morales et physiques pour qu'il ne tombe pas, fermant les yeux s'il le faut, ne comprenant pas, si c'est mieux, et attendant, douloureusement obstinées, la résurrection de ces coeurs que votre amour finira par animer et vivifier, pauvres petites âmes désolées et fidèles.

XXII

Les corneilles

Dans deux jours, l'Alleluia de Pâques chantera dans l'air attiédi l'arrivée du Printemps! Mais, chers lecteurs! Quelle dose d'imagina-

tion il faut avoir pour se représenter en marche, venant vers nous, un Printemps pimpant et fleuri! C'est que son précurseur est si crotté, si vilain... et pourtant il laisse sur son passage un souffle de joie, et il semble à tous que bientôt le bonheur sera possible, et qu'en essayant bien fort, on réussira à le saisir.

Les moineaux s'égosillent dans les arbres nus, et ce matin, j'ai positivement vu des corneilles près de la montagne. Du battement lourd de leurs grandes ailes, elles rythmaient leurs coassements étranges d'une tristesse douce que nous aimons au sortir du long hiver. Elles reviennent en bandes pressées, confiantes dans les promesses du vent du sud, ce grand menteur qui les ramène de si loin!

Elles auront froid pourtant: mars leur réserve ses dernières tempêtes, et avril, malgré ses petits airs doux, leur servira de rudes giboulées. Cachées aux creux des vieux arbres, elles maudiront leur imprudence qui ressemble à celle de l'année dernière, mais tous les serments actuels ne les empêcheront pas de recommencer exactement la même chose l'année prochaine.

L'expérience des corneilles comme l'expérience des hommes leur sert plus à grogner qu'à s'améliorer!

Je suppose que parmi ces voyageurs, il y a de bonnes vieilles corneilles qui n'approuvent pas ces déplacements hâtifs: elles prêchent et grondent en jurant que "de leur

temps on était plus raisonnable!" Et quand surviennent les désappointements, elles crient sans répit aux petites corneilles transies : "Je vous l'avais bien dit".

Elles se croient très sages, ces vieilles rabâcheuses, elles n'en sont pas moins des vieilles folles, et elles le prouvent en ne se taisant pas.

Les jeunes corneilles ont toujours été pressées d'arriver, et elles le seront toujours. Et pourquoi les en blâmer, si elles sont plus heureuses d'un voyage prématuré que d'une attente ennuyeuse. Et voilà le point à considérer, quand on se mêle de donner des conseils!

Les femmes qui ont beaucoup d'expérience ont le tort de vouloir en faire de la sagesse pour les jeunes. Celles-ci ne profiteront que de leur propre expérience... et encore! Chaque âge a ses qualités. Il est bon que les jeunes femmes soient ardentes, confiantes, d'une activité dévorante, imprudentes à force d'audace. Elles commencent, elles ont tant à faire! La sagesse et la modération de leur mère? Elles ne sauraient vraiment qu'en faire et elles ne se laissent pas impressionner par cet "autrefois", évoqué avec tant de persistance par les matrones de leur entourage.

Ah! cet autrefois, où l'humanité entière grimpait à l'échelle de la perfection... elles n'y croient pas aveuglément, et d'ailleurs, ce n'est pas le passé qui leur importe, c'est le

présent, l'aujourd'hui si compliqué, si encombré et si difficile!

Et ce sont ces difficultés que les sages conseillères de nos jours ne comprennent pas toujours! Difficultés de service, manque de temps par surcroît d'occupations, émancipation des enfants obligés de se tirer d'affaire plus jeunes, contagion du luxe qui nous gagne presque insensiblement, etc.

Quand les jeunes femmes ont fait tout leur possible, qu'elles sont exténuées et qu'elles entendent les critiques, les conseils et les souvenirs rétrospectifs, qui semblent réduire à néant toute leur peine et tout leur travail, je parie quelles voudraient avoir des ailes et imiter les jeunes corneilles qui au moins peuvent se sauver des vieilles corneilles!

XXIII

Pâques

Je vous écris d'assez loin; le printemps ici est plus doux qu'à Montréal et la journée de Pâques a été radieuse! Imaginez de vieilles cloches douces et un peu fêlées qui ont chanté presque toute la journée, un ciel parfaitement bleu, au pied de la montagne où, sur les hauteurs, la neige dessine encore de fantastiques figures, la rivière coule à pleins bords, charriant les derniers glaçons épars qui miroitent comme des blocs de cristal vert. Par delà la rivière, la plaine

s'enfuit toute brune et rejoint la forêt toute bleue. A travers la fine vapeur qui s'élève de la terre humide et chaude, les chaumières se profilent tremblotantes: on dirait que le sol soupire d'amour en exhalant vers le ciel des colonnes d'encens.

En revenant de la grand'messe, mon amie et moi étions silencieuses, pénétrées doucement de la joie que l'on respirait, que l'on sentait monter et descendre en parfums vagues et en bruits très doux: le clapotis de l'eau, les trilles des oiseaux, les derniers sons de l'angelus qui mouraient dans l'espace. — C'est bon de vivre! — fîmes-nous ensemble... et un éclat de rire souligna cet accord parfait de nos voix et de nos pensées. A ce moment nous entrions dans la petite avenue qui conduit à la maison, et nous aperçumes le vieux Luc assis sur un tronc d'arbre: il fumait sa pipe d'un air si malheureux que mon amie s'arrêta pour lui demander ce qui le tourmentait. Luc est son domestique depuis plusieurs années. C'est un bonhomme taciturne, doux et entêté.

—Moë, j'ai... rien, madame!

—O Luc, dites-vous la vérité? Un beau jour de Pâques comme aujourd'hui, il ne faut pas avoir de la tristesse! — Bédame, la tristesse, vous savez, on l'appelle pas, mais à vient sans invite! — Puisque vous admettez que vous avez du chagrin, mon bon Luc, vous allez me dire pourquoi, et cela vous

fera du bien; je puis peut-être vous aider?... — Personne peut m'aider, allez! J'le porte tout seul, le crapaud! —

Un soupçon traversa l'esprit de Madame X. — Dites donc, Luc, vous avez fait vos Pâques? — La figure du vieux se contracta, il eut une hésitation et tout à coup, avec explosion: — Non, madame! Des Pâques, j'en fais pas de pu... de pu... ben des années! Et c'est ça qui me ronge, qui me dévore, parce que, vous le savez ben, ma chère petite dame, j'suis pas plus méchant qu'un aut'! — Je n'y comprends rien, mon pauvre Luc; vous allez à la messe le dimanche et même la semaine quelquefois, et Adèle m'a dit que vous jeûniez tout le carême, et vous êtes si à votre devoir et bon, bon! Pourquoi ne faites-vous pas vos Pâques? — Bonnement parce que j'peux pas! fait-il, têtu. — Dites-moi la raison, voulez-vous?

Elle a des yeux caressants et doux auxquels le vieux Luc ne sut pas résister. — ...Quand j'étais aux Etats, y a ben des années, je m'ai mis d'une société secrète, et les camarades m'ont dit: "Asteur, mon vieux, tu peux pu faire tes Pâques tant que t'en s'ras, et j'les zai pu faites, tonnerre! — Mais que faisait-on dans cette société? à quoi vous engagiez-vous? --- J'le sait-y moë? J'm'en suit en r'venu icitte queuque mois après, mais j'ai jamais pu leu dire que j'voulais pu en être d'leu maudite société! et j'en suis, j'en suit encore! — Mais c'est

fou, ça, mon pauvre homme, vous êtes libre comme le vent, et rien ne vous empêche de faire vos Pâques! N'en avez-vous jamais parlé au curé? — Ça servait à rien de faire des parlements tant que je me démettais pas de leu damnée société, et comment les rejoindre pour leu dire que j'veux pu! — Ecoutez, Luc, je vais arranger cela, moi! Ne soyez pas plus triste et bonjour.

L'après-midi, après vêpres, le bon curé fut mis au courant. Il vint lui-même trouver le bonhomme au jardin, ce matin. L'entrevue ne fut pas longue et je viens de les voir partir ensemble. Je crois bien que le pauvre Luc reviendra l'âme légère, et qu'à l'avenir Pâques ne le fera plus rager.

XXIV

Ames d'enfants

Après la pluie très douce a paru un soleil bienfaisant qui remplit le monde de vie frémissante: sur les arbres, les bourgeons se gonflent, dans la terre chaude, les plantes poussent patiemment leur petite tête verte, et voilà qu'elles brisent la croûte brune, qu'elles pointent si délicatement, si exquisement frêles qu'on les voudrait protéger toutes contre les atteintes brutales.

Ont-elles une petite âme vague qui est éblouie d'air et de lumière au sortir de la prison de terre où elles ont préparé leur beauté ?

C'est parce que je le crois que j'aime le plus petit brin d'herbe, et que j'évite d'écraser la moindre fleurette.

Ainsi suis-je revenue de la montagne les mains vides: sur mon chemin les anémones rosées et les violettes fines n'ont pas été cueillies; je me suis agenouillée pour respirer leur parfum et leur fraîcheur et j'ai continué ma route sans un regret de ne leur avoir point fait de mal.

Que n'avons-nous le même scrupule avec les âmes des enfants et les âmes des jeunes filles, encore éblouies et grisées de la beauté qu'elles découvrent en ce monde.

Trop souvent, par nos désenchantements, nos dégoûts, nos rancunes, nous atteignons rudement leurs âmes fraîches et nous les meurtrissons irréparablement.

Je ne pardonne pas aux pères leurs diatribes contre l'universelle malhonnêteté des hommes; aux mères, leurs discours fulminants contre l'égoïsme des hommes; aux blasés, leurs rires sardoniques, aux découragés, leur tristesse qui se refuse à l'espoir; aux malveillants, leurs lunettes fumées au travers desquelles ils voient noirs le ciel et la terre.

Il serait plus sage, plus efficace et moins dangereux de mettre dans le coeur des enfants le culte de l'honneur et la religion du dévouement, d'y développer la foi, l'espérance et l'amour, les laissant croître, ainsi dans

la Vérité, mais en laissant subsister la Beauté.

Permettons à ces âmes frêles de se développer en se fortifiant contre la Vie: elle se révèlera bientôt à elles, grave et triste, mais profondément belle si nous leur avons appris à l'aimer comme le plus beau don de Dieu.

Quel sera l'effet de ces déclamations outrées contre les hommes avec qui il leur faudra vivre, contre la vie qui les attend, contre les devoirs qu'on leur présente comme des épouvantails? Pensez-vous que cela les aidera? Autre chose est de les éclairer avec tact et prudence, de dissiper les illusions dangereuses, ou de les éclabousser en remuant devant eux toutes les tristesse et toutes les vilenies.

Certains enfants de vingt ans me navrent avec leur défiance, leur esprit critique, leur parti-pris de révolte contre toutes les autorités: ils ont perdu leur fraîcheur d'impression, leur gaieté, leur confiance dans la sincérité et la bonté humaines: que leurs parents se demandent, si, inconsciemment, ils ne sont pas les auteurs du mal?

XXV

Mois de Marie

Je serais très malheureuse si je ne revenais pas dans mon village pour le "Mois de Marie", et ceux qui n'en ont jamais "fait" un à la campagne ont perdu une impression exquise.

D'année en année, c'est le même charme que l'on retrouve et comme un chapelet qui continue celui de l'année précédente... et le temps s'écoule, amenant si peu de changement que vous vous sentez toujours un esprit et une âme de Mois de Marie quand, après l'Angelus, la cloche carillonne pour l'office du soir.

J'aime à me rendre d'avance sur la petite place de l'église qui domine le fleuve : dans le crépuscule rose le clocher pointu regarde si les étoiles ne commenceront pas bientôt leur ronde autour de sa flèche, et de toutes les maisons, des chemins verdissants, des vieux jardins clôturés, sortent lentement les fidèles qui causent bruyamment avec les "rencontres"; les jeunes filles se groupent sur le perron, où les hommes, plus loin, "tirent une dernière touche" en attendant le curé... et on entend la maîtresse d'école, déjà installée à l'orgue, qui essaie ses accompagnements.

Et quand le curé arrive un peu essoufflé, car il est presque en retard, il frappe dans ses mains comme on fait à l'école: — Allons, mes amis, entrons, entrons, je commence le chapelet.

C'est un envolement de jupes claires dans l'escalier du jubé; posément les fumeurs secouent la cendre de leur pipe et la mettent dans leur poche, tout en se rendant à leur place, à temps pour répondre au Credo.

C'est simple, c'est recueilli, c'est frais

comme le parfum de la verdure qui décore l'autel en attendant que la chaleur le fleurisse.

Après le chapelet, un cantique et un petit sermon de quinze minutes. C'est un des talents de notre curé: il parle peu et bien, évitant les inutiles délayages, et tout son sujet tient dans ces quelques minutes bien employées. Il serait à citer comme modèle à de grands prêcheurs qui abusent un peu de la patience de leurs auditeurs. D'ailleurs, c'est un saint, notre curé! Dieu et les âmes! Il n'a pas d'autre souci, et on le sent si bien dans ses paroles et ses actes qu'on a le désir de lui ressembler! Et ça, voyez-vous, c'est la meilleure prédication du monde! C'est le curé qui vient souvent lui-même en surplis allumer les cierges : leur douce lueur d'étoile rend encore plus sombre la nef où la prière de tous rend l'air comme vibrant de ferveur: nulle part ailleurs je n'ai ressenti une telle impression de recueillement pieux. Et je ne vous ai encore rien dit des jolies voix pures qui chantent de très vieux cantiques et du plainchant dont le latin est très purement prononcé. C'est que le curé y a vu: il est venu lui-même enseigner aux chanteuses à se tirer de ces subtiles difficultés avec un résultat qui vous étonnerait, critiques de la ville!

Puis, quand un à un les cierges s'éteignent, l'église se vide très doucement et on

parle encore bas sur le perron de l'église, car les portes sont ouvertes et les cierges fument encore...

Et tous les soirs c'est la même chose, et tous les ans aussi, et les mères qui ont chanté les vieux cantiques entendent leurs filles les chanter à leur tour et elles ne peuvent croire qu'avant longtemps elles seront grand'mères... Il leur semble que c'est hier qu'elles attendaient sur le perron leur amoureux qui commence pourtant à avoir des rhumatismes et qui les presse de rentrer, car le serein tombe.

J'ai déjà entendu plaindre les jeunes filles de la campagne par leurs compagnes citadines. Moi, je les envie et je les admire: leur vie entière oscille entre ces deux pôles sacrés du travail et de l'amour, et elle est certainement plus intense et surtout plus féconde que l'existence absurde des jeunes Montréalaises dont les jours fuient au milieu d'une agitation incessante et d'un mouvement perpétuel.

XXVI

Les lettres

Les jours passent doucement, silencieusement: même sans le vouloir on se recueille ici, et pour se mettre à l'unisson de l'harmonie universelle, on écarte peu à peu les agitations, les inquiétudes, les soucis vrais ou imaginaires qui font sur la vie comme des taches

d'huile, plus grandes chaque fois qu'on les revoit.

La conscience s'éclaire et le coeur se dilate: on voudrait être meilleur et on sait mieux aimer dans la paix divine qui vous enveloppe; et comme on trouve le temps de raconter toutes ces merveilles à ses amis, ils vous écrivent à leur tour, et le grand événement de la journée au village, c'est la distribution des lettres à l'heure de l'angelus du soir.

Vers les grosses mains noires du bonhomme Baril qui tient solidement la liasse précieuse, se tendent avidement les mains fines et roses, les bonnes mains potelées, les vieilles mains ridées: et toutes sont frémissantes et paraissent sentir que le bonheur ou l'angoisse peut leur arriver dans l'enveloppe qu'elles saisissent... et si elles ont attendu en vain, les mains sont tristes, comme les yeux!

A mesure que les noms s'égrènent, l'espoir a diminué, et quand la dernière lettre est donnée, on ne croit pas encore à ce désappointement et on insiste : --- "Rien pour moi, M. Baril? --- Bédame! vous voyez bien!

Comme elles en sèment de la joie et de la tristesse, les lettres! Et comme, avant de les ouvrir, on devine peu quelquefois ce qu'elles nous réservent!

Il y a les lettres qui donnent de grands bonheurs que l'on voudrait enfermer sous verre pour les conserver intacts. Hélas! On peut bien conserver les lettres, mais comme

les bonheurs s'envolent vite! C'est qu'après une lettre, on en veut une autre, et si elle tarde, on l'attend, d'abord doucement, puis avec inquiétude, puis avec fièvre, et toute la joie des lettres passées se dissout dans l'attente anxieuse qui vous creuse des trous dans le coeur.

Puisque la lettre qui doit vous apporter du bonheur peut finir par créer de l'inquiétude, que dire de celle qui vous fait vibrer à la souffrance de ceux qui vous appellent, que vous sentez seuls, tristes et découragés?

Et l'autre, celle qui est si banale, qu'en la lisant il vous semble qu'une fée mauvaise a touché votre vie pour la tenir toute. Rien ne brille plus en vous ni autour de vous. Vous attendiez le rayonnement et la chaleur, et c'est de l'ombre froide qui vous transit; vous attendiez une tendresse, et c'est du papier noirci que vous tenez là et que vous jetez au feu pour lui communiquer la seule chaleur qu'il connaîtra jamais!

Petites lettres grises et blanches, soigneusement fermées, qui gardez si jalousement vos secrets, nous vous aimons et nous vous craignons, et vous ne vous doutez pas que souvent nous vous ouvrons en tremblant bien fort.

XXVII

Flânerie

Flâner ! Se donner un grand congé où l'on se dispense d'avoir des tas de choses à faire, où l'on écarte les soucis, les devoirs, les obligations, les conventions, les cérémonies, les indifférents et même les amis! Et l'on s'en va seule dans un coin plein d'arbres, de lumière, de petits sentiers qui mènent nulle part, de gros rochers gris qui vous ménagent des repos exquis après de rudes ascensions. On ne se dit jamais : "Il est l'heure de rentrer, on m'attend, il faut aller là ou voir celui-là!" On est libérée, enfin, des autres et de soi-même, puisque pour être un succès, ce beau congé comporte une absence absolue de pensées, d'observations et de réflexions introspectives. Car ça, vous le savez bien, exclut tout repos. Quand on pense, ou bien l'on tourne dans un cercle, ou bien l'on vrille dans les profondeurs sans jamais percer à jour. C'est très fatigant et si décevant !

Mes chers amis, je jouis actuellement d'une semblable trève! Je n'entends que le bavardage des oiseaux, les beuglements des vaches, et aux heures des repas, les remarques quotidiennement répétées de mon hôtesse, dont la sollicitude heureusement ne se préoccupe que de mon bien-être matériel. Je me repose si profondément, j'ai l'âme si doucement engourdie par la paix et le silence environnants que

je cherche en vain une pensée à vous communiquer. Elles dorment toutes et je n'ai pas le courage de les appeler. Il suffit d'en faire lever une pour agiter les autres, et elles recommenceraient autour de moi leurs "pourquoi", leurs "si" et leurs "comment", et moi je recommencerais à vivre comme avant et comme vous !

Vous allez donc excuser Fadette cette fois? Elle ne vous envoie que son sourire qui évoquera peut-être à vos yeux la vision d'un pays où l'on végète délicieusement et où l'herbe est si verte qu'on en mangerait, si on pensait devenir ainsi une bonne petite bête paisible, douce, jamais tourmentée, qui ne cesse de brouter que pour mourir.

Ah! ne rien faire et surtout n'avoir rien à faire, se taire autant qu'on veut, n'entendre que les voix du bon Dieu dans la nature, ne rien désirer, ne rien regretter, c'est plus bon que vous ne sauriez l'imaginer, mortels actifs qui me lisez! Et je termine en vous souhaitant ce bonheur en ce monde et un paradis tout semblable dans l'autre.

XXVIII

Les pauvres petits

Les lilas embaumaient ce soir-là, et leur parfum entrait comme une joie subtile dans mon âme redevenue rustique et reprise à la vie vraie de la campagne. J'allais au mois de

Marie par le sentier qui conduit au cimetière et de là à l'église. Je me sentais si heureuse de vivre, qu'à l'entrée du cimetière j'hésitai, prise du scrupule d'apporter ce rayonnement de vie parmi les pauvres morts. Mais là aussi les lilas bercés par un vent léger jetaient le parfum de leur beauté, là aussi l'air était très doux et toutes les tombes ressemblaient à de grandes corbeilles fleuries. Je traversai légèrement cet étrange dortoir où dormaient tant d'inconnus; machinalement je m'agenouillais avant de franchir la grille, quand j'entendis distinctement un sanglot, et me retournant, j'aperçus un petit garçon qui pleurait à chaudes larmes. Je le questionnai d'abord vainement: il ne répondait pas et tenait son visage caché sur son bras. Mais je m'assis près de lui et à force de diplomatie, j'arrivai à lui faire lever la tête. Je le reconnus alors: un bon petit gamin que nous appelons l'étourneau au village, à cause de ses mines d'oiseau vif et de son étourderie où il n'entre pas un grain de malice. Mais voilà! La vieille parente qui le garde depuis deux ans que son père est mort, n'a peut-être pas beaucoup de patience et elle traite tragiquement les sottises du pauvre gosse. Or, dans l'après-midi, mise au courant par une voisine d'une nouvelle espièglerie du petit diable, elle conclut la gronderie par ces paroles cruelles: "Serais-tu un mauvais coeur, et vas-

tu ressembler à ton père qui a fait mourir ta mère de chagrin?"

En répétant ces mots, le petit se remit à pleurer et à travers ses sanglots. ---Ce n'est pas vrai, dites, que mon père a été méchant pour maman! Il était bon, bon pour moi, et je ne suis pas un méchant, non plus!

Je niai tout énergiquement; j'assurai que la tante étant très fâchée avait dit plus que sa pensée, que je savais que son père était bon, que sa mère avait été heureuse, et que lui était bien un peu espiègle mais un brave petit homme qui ne penserait plus jamais à cette vilaine histoire.

Il m'écoutait avec des yeux navrés, une petite figure crispée qui faisait pitié. Ah! le pauvre petit étourneau! Voilà que la vie lui faisait bien mal déjà, et le blessait au plus vif: dans son culte pour la mémoire de son père. Oh! la vilaine femme qui voulait tuer une seconde fois ce mort, je lui en voulais tant à ce moment que je la trouvais inexcusable!

Mais à la réflexion, je revis sa figure niaise, et je me souvins de sa bêtise: mais être bête à ce point, c'est peut-être pire que d'être méchant! On ne se doute pas des chagrins désespérés que peuvent avoir les enfants; on ne sait pas assez le mal qu'on leur fait en leur disant du mal des autres, surtout de leurs parents, et cette vieille folle, qui va à l'église quatre fois par jour, fera peut-être un mauvais sujet du bon petit coeur qui s'est révélé

à moi ce soir-là, simplement en parlant à tort et à travers et en se laissant aller sur la pente de son incorrigible bêtise!

XXIX

Rien à dire

J'ai toujours eu l'appréhension du jour, où, devant mes feuilles blanches, je ne trouverais rien à vous dire, et il est venu! J'y suis à cette heure même. J'ai fait à mon crayon une pointe très fine; avec un caillou pointillé d'or ramassé sur la grève, j'ai retenu les coins du papier qu'un vent léger effeuille: mais ni le crayon aiguisé, ni les feuilles frémissantes n'ont la moindre pensée à me suggérer et j'en veux presque à mon directeur,---de journal---à qui j'avais déjà fait part de cette prévision lamentable:---Et quand je n'aurai rien à dire? ---Oh! une femme parle sans avoir quelque chose à dire... n'en serait-il pas ainsi pour écrire?---L'impertinent! il a osé? vous écriez-vous.---Parfaitement, et sa punition sera de lire la petite ineptie qui va se dessiner sous les coups du crayon vert... car il est vert, mon crayon!

La chaleur a fait le vide dans ma tête: je me la représente désolée et nue comme l'intérieur de la maison abandonnée, là-bas, où les oiseaux bâtissent leurs nids sous les corniches.

Qui sait, dans le silence accablé de ces

journées brûlantes, si, dans les coins vides de la cervelle de Fadette, des oiseaux ne construisent pas, brin à brin, des nids, d'où sortiront plus tard des nichées nouvelles de pensées ailées qui voleront vers vous pour vous dédommager de mes paresses estivales.

C'est étrange cette élaboration de la pensée en nous: les images entrent sans cesse, se fixant, celles-ci, dans notre esprit, celles-là dans notre coeur... nous sommes plus ou moins attentifs, mais elles ne cessent de s'imprimer en nous, et les nuages qui passent, les voix qui émeuvent, les mots qui restent, les notes qui vous font vibrer sont comme l'air que nous respirons: tout cela se joint, se mêle, se coordonne, se nuance à notre imagination, prend racine dans notre coeur, et petit à petit, devient nous-mêmes: les opinions que nous émettons si nettement, les sentiments que nous découvrons avec stupéfaction, les idées toutes puissantes qui à un moment décisif orientent notre vie.

Ne médisons pas de nos inactions forcées, c'est peut-être le temps où, silencieux, nous observons et méditons davantage.

C'est peut-être de la lourdeur de l'été, de la tristesse vague des choses qui font monter les larmes aux yeux, des vies humbles qui se déroulent naïvement au grand soleil du bon Dieu, que naîtront les lettres d'automne de votre amie Fadette qui vous demande pardon

de n'avoir rien à vous dire, mais qui vous aime bien, tous mes amis lointains.

XXX

A la montagne

"J'ai une maisonnette si haut perchée dans la montagne que je l'ai appelée "Le nid d'Aigle", c'est là que vous viendrez me voir et tout de suite", m'écrivait mon amie. Il avait fait si chaud ce jour-là; j'avais entendu, mêlées au bourdonnement des mouches, les rumeurs plus agaçantes encore des petits cancans hebdomadaires et j'étais lasse; je trouvais mon village petit !... La tentation de m'en sauver fut trop forte, et me voici, la tête perdue dans les nuages, dans ce nid d'aigle suspendu dans une sapinière qui embaume et où ne vivent ni les mouches, ni les cancans! On y entend les oiseaux, les feuilles et les sources qui chantent, on y voit des petits brouillards qui s'enroulent autour des cîmes comme des écharpes d'argent... et beaucoup de vert de toutes les teintes et un peu de bleu dans le ciel, du bleu qui ne saurait créer des diables comme dans les vallées d'en bas !

J'ai rêvé le jour, luné le soir, et dans ce paysage de légende sont remontés de mes souvenirs très lointains les contes qui ont charmé mes quinze ans, et qui me semblent aujourd'hui remplis de choses profondes que je ne pouvais deviner autrefois.

Je ne sais où j'ai lu ou entendu celui d'une fée blonde, fine, menue et jolie, enfermée par vengeance dans un palais de givre où elle devait demeurer jusqu'à ce que, le froid la gagnant, elle devînt la statue de glace ornant le palais de givre.

De sa prison, un jour, la fée vît distinctement les rayons du soleil dansant sur les montagnes voisines, elle crut entendre les appels des oiseaux et les soupirs des fleurs pâmées sous l'ardeur du soleil, et toute en émoi, ce fut son coeur, son pauvre petit coeur transi et muet depuis si longtemps qu'elle entendit chanter éperdument : ---"Oh! tais-toi! tais-toi", faisait la petite fée angoissée, tu me tortures, je commençais à ne plus rien sentir dans l'engourdissement du froid".

Mais le coeur, grisé par la vie entrevue, ne voulait pas se taire...

Alors la fée se dit : "A quoi bon un coeur si l'on ne peut pas aimer?" Et de ses doigts blancs, elle arracha de sa poitrine la petite chose frémissante qui ne voulait pas se taire, et elle courut le cacher sous une grosse pierre, pensant que sa prison serait moins dure si elle ne l'entendait plus chanter.

Depuis qu'il n'y a plus de fées dans ma vie, en ai-je rencontré de pauvres être humains enfermés dans des prisons de glace et condamnés à y geler! Les uns seuls, les autres avec des compagnons de misère, tous ne sachant que faire de leur coeur qui s'obsti-

ne à chanter quand eux-mêmes ne cherchent qu'à s'engourdir dans le froid qui les enserre.

C'est que les coeurs ont été faits pour ne jamais mourir et qu'ils ne peuvent pas comprendre qu'ils battront sans aimer. Ceux qui se résignent deviennent de pierre. Ils sont morts. Ceux qui se révoltent et que l'on écrase sous les pierres grises ne cessent pas de fredonner tout bas leur éternelle chanson; elle monte, le jour, avec le parfum des fleurs, la nuit avec le tremblement des feuilles; elle ne cessera jamais, puisque les coeurs vivants ne savent pas se taire et ne meurent pas.

XXXI

Aimer c'est avoir confiance

Le brouillard monte comme un grand voile de mousseline: nous aurons sûrement de la pluie, car l'air est lourd et les oiseaux rasent l'eau de leurs ailes légères; aussi, nous sommes-nous hâtées de descendre au village renouveler les approvisionnements: on a bon appétit dans le nid! — C'est vite fait, et nous voilà dans le sentier de raccourci, regrimpant notre montagne et admirant les montagnes alentour, sur lesquelles des morceaux de nuages paraissent être tombés du ciel par petits paquets floconneux si blancs, si fins, que le ciel en paraît de plus en plus obscur.

"Que ferons-nous toute la journée?" se lamentent les jeunes. L'une d'elles, détachée du groupe joyeux, marche seule, et sa figure pensive indique un rêve lointain et peut-être un peu triste.

Je la vois maintenant: elle est installée au petit pupitre de vieux chêne: elle écrit vite, vite, s'arrête comme pour admirer les petits traits noirs qui, sans parler, en diront tant, et elle recommence à faire courir sa plume sur le papier et les mouvements vifs me font deviner les spirales fines, les enroulements gracieux que les jeunes filles accrochent si volontiers, comme des ailes, à tous leurs mots.

Mais la voilà arrêtée : ses grands yeux bruns cherchent des idées nouvelles, ils se posent sur les rideaux à pois, errent sur les coussins du divan, puis le regard se perd là-bas; par la fenêtre ouverte on aperçoit le ciel lamentable, les arbres ruisselants, et la pluie qui tombe en faisant de grandes flaques brillantes dans le noir du chemin.

Elle ne trouve plus rien à dire, ou peut-être en a-t-elle trop à dire: les deux causent le même embarras, vous savez! Sa plume est tombée sur le buvard en y faisant une large tache, mais l'enfant n'a rien vu; elle rêve en regardant les nuages menaçants qui se poursuivent comme de gros monstres glissants. Sur le doux visage une ombre s est répandue, et moi qui ne la perds pas

de vue, j'aperçois bientôt de grosses larmes qui tombent sur la feuille inachevée.

—A qui écrit-elle, crois-tu? ai-je demandé tout bas à sa soeur. — Oh! à Jean! Depuis qu'ils sont fiancés, elle ne sait plus écrire à personne autre! — Elle pirouette et s'en va en riant.

La petite rêveuse est si absorbée qu'elle n'a rien entendu, elle ne bouge pas et ressemble à une statuette de l'indécision inquiète. Qu'est-ce qui peut bien troubler la pauvre petite âme et l'empêcher de continuer la lettre commencée si alertement? A-t-elle senti déjà qu'ils ne se comprenaient pas toujours, et que, malgré leur amour, ils pouvaient se blesser mutuellement? Est-il insouciant et rude et la fait-il pleurer sans s'en douter? Ou bien, a-t-elle des remords, et est-ce lui qui se plaint dans la lettre ouverte, à côté du buvard? La voilà qui recommence à écrire; elle s'interrompt pour relire la lettre de Jean... puis elle reprend sa plume, mais ses mouvements sont lents, elle cherche ses mots, on voit sa plume hésiter... Puis voilà trois ou quatre lignes rapides, précipitées, la signature et la lettre est finie! Mais, qu'il en reste du blanc sur la troisième feuille! L'adresse est mise et le timbre aussi, mais dans la petite main blanche, la lettre est serrée comme si elle devait rester là. Tout à coup, d'un mouvement rapide, elle a couru à la cheminée où flambe un beau feu, et voilà la lettre qui se

tord dans les flammes: elle la maintient avec le tisonnier de l'air grave et dur d'un exécuteur des hautes-oeuvres.

Je feins de ne rien voir, mais que toute cette scène muette me révèle de choses tragiques: mon coeur se serre en devinant ce qui est, en prévoyant ce qui sera.

Je ne sais ce que la jeune fille voulait dire à son fiancé: quoi que ce soit, elle a manqué de confiance, elle a eu la vision de son incompréhension à lui... donc, elle ne l'aime pas parfaitement, comme on doit aimer le compagnon de toute sa vie.

L'amour dans lequel entre l'estime, un peu d'admiration, le besoin de se confier et d'être soutenue est toute confiance. Il ne peut vivre dans la dissimulation, les réserves et les restrictions.

Si l'enfant hésite maintenant à laisser le fiancé lire dans son âme, si elle lui cache ce qui l'agite et la fait pleurer, que sera-ce plus tard, quand le fiancé, devenu le mari, aura nécessairement perdu du prestige dont l'enveloppent les illusions d'un peu d'inconnu?

J'aurais voulu lui dire à cette enfant: ce n est pas aimer que de se défier: ou bien il est digne de ta confiance et donne-la-lui entière, ou bien, il ne la mérite pas, et ne l'épouse pas! Si tu lui fermes ton âme, tu es perdue, ton bonheur est compromis.

XXXII

Le cheveu

J'ai retrouvé mon âme campagnarde, et je suis tellement villageoise que je ne prends pas ma plume sans prendre en même temps le désir de vous raconter les petites histoires du village: elles sont simples et fraîches, et elles vous arriveront toutes parfumées de sapin, car mon village est planté sur le flanc d'une montagne, et après la dernière maison de la grande rue, on entre dans une sapinière où erre sans trève un murmure, vague, très doux, comme une romance sans paroles de Mendelssohn qui serait fredonnée à mi-voix. Quand je vous aurai raconté les petites histoires du village, je vous dirai peut-être ce que les grands pins se disent en se balançant dans l'ombre.

Ce soir, il s'agit d'un cheveu, d'un cheveu blond, très long et très fin; et il a une histoire?

Parfaitement.

Elle est bien humble la propriétaire du cheveu: elle a une petite âme inquiète et triste, un coeur assoiffé de tendresse... et elle vit toute seule avec un grand chien un peu féroce, qui veille sur elle avec force grognements peu aimables pour ceux qui sont le moindrement familiers. Et elle coud, elle coud, du matin au soir. C'est la seule couturière du

village, et que l'on veuille une robe d'étoffe du pays ou une légère toilette de mariée, c'est à elle que l'on s'adresse, et elle vous reçoit toujours gentiment, avec un sourire un peu triste et des yeux couleur de ciel, où il passerait un rayon de soleil.

Hier, j'entrai chez elle pour... au fait à quoi bon vous le dire, ce n'est pas ce qui vous intéresse. Elle me demande la permission de coudre tout en causant, parce qu'il y a "de la presse" au moment des vacances.

Nous parlons de la pluie, de la visite de l'évêque, d'une famille étrangère annoncée pour l'été et qui a loué la maison hantée...

Ses doigts blancs jonglent dans l'étoffe légère qu'elle manie avec des petits mouvements vifs et gracieux, que j'observe tout en causant. Elle s'arrête subitement, tire un de ses cheveux qu'elle arrache d'un petit coup sec. Elle l'étend dans toute sa longueur à l'intérieur de l'ourlet qu'elle prépare et elle se remet à l'ouvrage, avec, aux lèvres, un petit sourire mystérieux et charmant.

On eût été intrigué à moins, et je questionnai: vous en auriez bien fait autant, dites?

La robe est destinée à une jeune fille qui se marie jeudi, et le cheveux blond, cousu dans sa robe, doit apporter "la chance d'amour" à la jolie enfant qui voudrait tant qu'on l'aime, et si le Sort veut bien entendre la prière éloquente du cheveu d'or, ma petite amie coudra avant longtemps, pour elle-

même, une robe de mariée dans laquelle une autre, à son tour, cachera un cheveux noir peut-être!

Et voilà pourquoi ici on se marie jeune ? C'est tout simple comme vous voyez!

XXXIII

La passée de Monseigneur

Une grande animation règne au village: femmes, hommes et enfants sont pris d'une activité inusitée; dehors et dedans on procède à un nettoyage à fond pour "La passée de Monseigneur!"

O vous, gens des cités qui ne savez même pas quand votre évêque entre dans sa ville ou la quitte, vous devriez venir ici voir comment on se prépare à recevoir un prince de l'Eglise!

Il ne vient que tous les trois ans; et on y pense longtemps d'avance, et on en parle longtemps après!

"La passée de l'Evêque", c'est le signal de la grande toilette des maisons, des jardins, des rues et des habitants du village!

Cette année, le Ciel maussade pleut à tort et à travers sur nos préparatifs, et c'est un désespoir quand il faut abandonner le pinceau ou la pioche; mais vienne une éclaircie, et, comme si l'on pressait un ressort, tout le monde est dehors et reprend, en grande hâte, le travail interrompu.

Nos deux peintres ne savent où donner

de la tête: ils ont beau prolonger les heures de travail, "allonger la journée par les deux bouttes", m'a confié l'un d'eux, ils n'arrivent à contenter tout le monde qu'en ne satisfaisant personne complètement: ils font le plus difficile, le pignon, les travaux sur les échafaudages, puis bonjour, ils filent chez la voisine, et la courageuse maîtresse de maison, grimpée sur un escabeau, armée du pinceau, les remplace tant bieu que mal et avec plus d'ardeur que de succès dans la plupart des cas!

N'importe, l'ouvrage avance. Dans les rues bien balayées on plante des balises, les jardins sont peignés et ratissés, les maisonnettes se regardent, ravies: avec leurs vitres étincelantes et leurs petites mousselines bien blanches, elles se font des mines coquettes, et un bon soir, la veille du grand jour, le joli village pimpant et frais se mire dans le fleuve avec complaisance en s'exclamant: "Me trouvera-t-il beau, Monseigneur!"

Les dames en disent-elles autant, en ouvrant l'immense sac de papier d'où elles sortent soigneusement le beau chapeau mis de côté pour la fête?

Ah! qu'elle en a confectionné, des beaux chapeaux, la petite modiste, et que le marchand en a vendu des belles chaussures reluisantes, que l'on tient enveloppées dans du papier de soie en attendant "La passée de l'Evêque!"

C'est demain... mon Dieu! fera-t-il beau?

C'est à genoux que la moitié du village le demande, dans l'église toute fleurie.

Ils en sortent sur la pointe des pieds, marchant avec précaution sur le plancher si propre qui sent encore la bonne lessive, et par groupes, ils reviennent chez eux, non sans jeter un dernier coup d'oeil sur la belle arche de feuillage de la grand'rue d'où partent des banderoles jaunes, rouges et bleues.

. . . . . .

Et il a fait beau!

Le soleil faisait étinceler la grande croix de la procession quand les cloches se sont mises à sonner à toute volée; semblables à un essaim d'oiseau, elles ont pris un vol fou aux quatre coins de l'espace, égrenant sur leur passage la bonne nouvelle, et tous sont sortis à la suite du curé et des enfants de choeur en surplis. Et l'évêque a traversé le village, bénissant à droite et à gauche les paroissiens agenouillés sur le chemin. A sa suite, ils sont entrés dans leur église, et là, recueillis, pleins de foi, ils ont reçu la bénédiction solennelle qui a dû faire descendre sur eux la pluie de grâces qu'ils attendent et qu'ils méritent.

Oh! la jolie chose que "La passée de Monseigneur!"

XXXIV

Le rêve bienfaisant

On m'écrit souvent que je suis une Fadette bien sage et bien sérieuse, mais on ne sait peut-être pas que je suis une Fadette qui adore la solitude. Et, qui a vu, dites-moi, une femme solitaire qui ne soit pas un peu une rêveuse à ses heures?

Je rêvais donc tout à l'heure à tous les rêves qui s'essaiment par le monde quand le soir descend et que l'âme veut s'échapper du laid. Je les voyais, ces rêves, monter des villages blancs semés le long du fleuve, et des grandes villes où les maisons s'entassent. Ils s'envolent des coeurs jeunes qui espèrent tout, et des coeurs vieux qui ressuscitent les joies perdues, et quoique différents, ils se ressemblent par un point; ce sont des rêves de bonheur, des aspirations vers ce qui n'est pas et pourrait être, et l'humanité toute entière me paraît tendue vers le Bonheur comme un immense parterre de fleurs vers le soleil.

Le Bonheur, cette réalité vivante, insaisissable pour quelques-uns, éphémère pour tous, pour laquelle nous vivons, que nous ne cessons de chercher et d'attendre, quel problème pour celui qui refuse d'en chercher la solution hors de cette vie! D'ailleurs, la vie elle-même n'est-elle pas une énigme incompréhensible et désespérante pour qui ne veut pas

se résoudre à projeter sur ses ombres la lumière qui vient de par delà la mort...

Mais... mais, revenons au rêve et laissons aux hommes la philosophie.

Une de mes petites idées c'est que Dieu nous a donné le rêve pour éclairer momentanément les vies grises, et soulever les âmes que les réalités écrasent. Au milieu de nos embarras et de nos misères, le rêve est un coup d'aile dans l'infini où rien n'est impossible.

Quand dans le silence que trouble à peine le vent léger, nous allons lentement, frôlant les longues herbes, aspirant les senteurs fraîches, appelant tout bas les bonheurs chimériques, souriant de nos rêves tout en y croyant un peu, notre âme se repose et se rafraîchit: elle oublie ce qui est en créant ce qui pourrait être! Elle revient de ces promenades fantastiques plus douce et moins pesante; tout lui est encouragement et signe d'espoir.

Mes chères petites amies, ne vivez pas dans le rêve; vos réveils seraient trop cruels, mais n'ayez aucun scrupule de mettre un peu de rêve dans votre vie et n'écoutez pas trop les moralistes sévères qui vous prescrivent de ne jamais oublier ce qui est.

C'est très bon parfois !

Vous avez déjà fait un voyage, laissant en arrière mille difficultés, des misères chroniques qu'il vous semble détester.

Les jours passent... et il en vient un où nous

prend la nostalgie de la maison où vous attendent la même vie, les mêmes ennuis. Vous y revenez satisfaite, heureuse de retrouver tout ce que vous aviez fui avec tant d'entrain.

Quand nous rêvons, c'est notre âme qui va chercher un peu de délassement et de repos. Elle plonge dans le bleu, elle court après les chimères, et elle revient avec assez d'azur et de poussière d'or à répandre sur les réalités qui l'attendent qu'elles les fait acceptables. Mais prenez garde ! S'il faut du rêve, "pas trop n'en faut!" Si vous alliez devenir des petites folles et crier ensuite bien fort : C'est d'après les conseils de Fadette!

XXXV

Sur l'eau

Nous étions partis, en canot, à la clarté mourante du jour, et après avoir traversé une zone de vagues roses où les derniers rayons du soleil couchant jetaient des éblouissements, le ciel et l'eau étaient devenus sombres, et avant que les étoiles se fussent allumées au ciel, un fin brouillard s'avançant de terre, nous avait rejoints et insensiblement enveloppés, s'épaississant peu à peu en voile impalpable et impénétrable.

Très gais au départ, cette atmosphère étrange avait fini par nous impressionner; nous glissions comme des ombres, sur l'eau devenue silencieuse et tellement confondue,

avec le brouillard, que nous ne pouvions voir où elle finissait.

Nous nous sentions seuls, séparés de tout par cette brume et c'était angoissant... comme toutes les solitudes absolues.

Il arrive aussi à notre âme d'être enveloppée de brouillards si épais qu'elle ne les perce, ni en haut, vers le ciel, ni en bas, vers la terre. C'est la solitude morale, la plus triste qui soit!

On ne saurait vivre un peu profondément sans avoir connu ces brumes où l'âme dérive sans presque s'en douter.

Elles est partie insouciante, en quête d'une joie légère, ou d'un bonheur qui l'appelle. Il lui semblait savoir où elle allait, le but était là, tout près. Mais peu à peu le brouillard est monté, s'est étendu, l'a séparée de tout ce qui lui était familier, lui cachant le ciel d'où vient la lumière, et la rive où elle pourrait aborder. La brume s'épaissit et l'angoisse grandit; elle a beau scruter l'horizon... elle est seule et ce qu'elle croyait connaître a changé de formes... l'inconnu immense où elle s'épouvante est d'autant plus dangereux qu'il est si vague.

L'angoisse qui la saisit est cependant une bénédiction,car combien d'âmes, perdues dans la brume, s'abandonnent lasses et découragées et ne luttent plus pour sortir du danger.

Hier soir, la puissante lumiere d'un phare a pénétré le brouillard et a fini par nous

orienter, mais nous n'avons respiré à l'aise qu'en mettant pied à terre et en nous heurtant à de vraies pierres.

Dieu merci, dans la vie comme sur la mer, il y a des phares d'où la lumière peut atteindre les pauvres âmes qui s'égarent dans la brume. Mais pour la voir et en recevoir du secours, il ne faut pas fermer les yeux, s'étendre inerte et renoncer à chercher.

Savez-vous que j'ai des remords, ce soir, de vous avoir recommandé, jeudi dernier, de mettre du rêve dans votre vie? Le rêve est si souvent créateur de brouillards qui nous cachent la Beauté et la Laideur, et les conséquences de nos actes...

Ah! mes amis, rien n'est si difficile que de donner des conseils! C'est bon pour les philosophes et les vrais sages qui sont "déjà entrés dans la victoire de l'âme". Ceux-là sont des lumières qui savent guider et conseiller.

Mais au-dessus des sages et des saints de la terre, il y a, heureusement, Dieu, qui ne nous perd jamais de vue et qui nous protège même quand nous ne le voyons pas nous-mêmes.

Y a-t-il au monde une vraie mère qui doute de ce miracle de sollicitude?

XXXVI

Le mystère des âmes

O les jolies heures de rêveries douces et de méditations sérieuses par les sentiers couverts d'herbes fines si délicieusement molles

au marcher! Et pendant que, penchée sur notre âme, nous écoutons ce qu'il s'y dit, les arbres se chuchotent leurs confidences et toutes les fleurs des bois se balancent mollement au rythme de la berceuse que leur chante le vent léger. Et l'on va seule, seule avec soi, et seule avec les doux fantômes que l'on évoque. On cause avec eux sans réticences, sans détours, d'âme à âme, comme nous pouvons le faire si rarement, hélas! quand des yeux rencontrent nos yeux, et que des mots répondent à nos mots.

Nous nous ignorons tellement de ce côté-ci du ciel, que les meilleures causeries que nous puissions avoir avec ceux que nous aimons sont souvent celles d'où ils sont absents, et où leur âme seule est tout près de nous.

N'avez-vous pas été saisis de cette incompréhension pénible des coeurs qui paraissent unis, en entendant les phrases qu'ils se jettent avec insouciance et qui sont comme des lueurs fugitives sur l'abîme qui les sépare?

Mais quand on s'aime? m'objectez-vous... Mon Dieu, on peut s'aimer ardemment et ne pas toujours se comprendre.

Rappelez-vous les silences forcés où vous n'osiez pas crier ce qui vous montait du coeur parce que vous n'étiez pas sûre d'être comprise. Rappelez-vous les paroles dites presque contre votre pensée afin d'éviter un froissement; rappelez-vous vos chagrins pour

un mot qui vous faisait mal et dont l'autre ignorera toujours qu'il vous a déchirée...

Tout cela parce que les âmes se frôlent, s'aperçoivent par éclairs, se rejoignent pendant quelques rares et précieux instants, mais qu'elles restent en général inconnues et presque étrangères les unes aux autres. C'est peut-être dans l'amitié que l'entente peut devenir plus grande et plus durable, parce que l'amitié vit dans le calme, et que la confiance s'est formée peu à peu, en dehors et au-dessus de la passion qui bouleverse les âmes et aveugle les esprits. Mais, même quand vous arrivez à cette entente relative, combien de coins secrets de votre coeur vous mettez à l'abri des yeux de l'amitié la plus sincère, et elle, de son côté, garde ses secrets aussi jalousement que vous!

L'épreuve de la terre, c'est ce mystère que nous sommes les uns pour les autres, et à mon avis, le ciel ce sera de tout comprendre dans ceux que nous aimons, de ne plus pouvoir être pour eux l'occasion d'un chagrin et de ne jamais souffrir par eux. Le ciel ce sera donc l'amour dans sa perfection... cela me suffirait à moi!

Voilà les petites histoires que je raconte à mes fantômes quand je me promène avec eux dans les chemins verts ou sur les grèves de velours que les vagues caressent. Ils me répondent avec les mots que je dirais moi-même, je n'ai jamais besoin de rien leur ex-

pliquer et nous nous entendons si bien, si bien, que nous nous croyons déjà au ciel!

XXXVII

La petite vieille dame

Après la chaleur de la journée, les fleurs amollies se redressent un peu à la fraîcheur du soir, et les âmes lasses, au contraire, rentrent davantage en elles-mêmes dans la paix enfin conquise de la nuit qui vient lentement. Le soleil est déjà couché, des nuages sombres sont suspendus au-dessus du jardin, mais à travers les arbres, on aperçoit un coin pur du ciel encore rosé, et au-dessus de la maison une étoile vient de s'allumer.

Partout le silence et le calme: pas une herbe ne bouge, et l'odeur des grands lis qui se détachent dans l'ombre, des roses qui s'effeuillent et de la vigne fleurie sur le pignon là-bas, se répand dans le soir et on dirait que l'air est en fleurs! On ferme les yeux pour ne rien voir, ne rien sentir que ce parfum qui rappelle d'autres soirées très lointaines où l'on n'était jamais lasses et jamais tristes.

Ce temps a-t-il existé dans la réalité ou ne le voyons-nous que dans nos souvenirs? On ne sait plus... on a l'impression d'avoir été heureuse... il faudrait savoir si alors on se sentait heureuse?

Les jeunes sont insouciants, et dédaigneux des joies des jeunes, et ils nous paraissent un

peu affolés dans une course éperdue vers les chimères qui ne leur laissent pas le temps d'apprécier le trésor de leur jeunesse, de leur confiance fraîche et de leur âme toute neuve. Nous étions comme eux et nous regrettons peut-être ce que nous n'avons jamais possédé!

Dernièrement, une femme américaine, dans une conférence devant la société "select", enseignait la "science de la vie".

Elle était intéressante par sa sincérité, ses airs inspirés de prophétesse, toutes les grâces un peu artificielles et charmantes d'une jolie femme qui veut s'emparer de son public, mais ses théories m'ont paru vagues et ses conclusions peu pratiques.

Le lendemain, de retour dans mon village je passai par un chemin creux qui descend à l'église et où je venais souvent autrefois, car, au tournant de la route, habitait une vieille petite dame qui avait plus de sagesse dans son petit doigt que je n'en trouvai hier dans le chapelet de belles phrases de la conférencière.

Je vois encore la petite maison veloutée de mousse du côté de l'ombre, je la vois avec ses volets gris, son jardinet fleuri, si propret, si ratissé et si régulier, qu'il ressemblait à un tableautin de pensionnaire.

Et je la vois, la petite vieille, trottinant dans son jardin, les lunettes relevées sur le nez, une grande aiguille à tricoter piquée

dans sa coiffe de dentelle. Elle venait au-devant de moi souriante, si menue et si blanche qu'il me semblait arriver chez une fée, la dernière, la fée sereine dont la douceur me pénétrait. Elle n'avait pas d'autre souci que de bien aimer le bon Dieu, de dire du bien des plus vilaines gens, de faire pousser ses fleurs et de nous vanter l'intelligence de sa chatte qui ronronnait, pendant que sa maîtresse m'ouvrait naïvement sa belle âme où je me promenais charmée. Combien de fois, curieuse de voir la place qu'avait pu tenir le malheur dans cette vie, l'ai-je fait parler de son passé. De sa jolie voix un peu fêlée, elle me racontait les événements de sa vie simple, mais sans commentaires, et pour parler de ses deuils, elle gardait dans ses yeux limpides, la même petite lueur caressante où il y avait comme le sourire de l'âme heureuse malgré tout, au-dessus de tout.

Un jour, je lui laissai voir l'agitation et l'inquiétude d'une âme plus compliquée que la sienne et elle me dit : "Ah! ma petite, il faut être plus simple, vivre au jour le jour, en aimant bien le bon Dieu, ce qui équivaut à avoir bien confiance en sa bonté. A quoi sert de s'inquiéter puisque nous ne pouvons rien empêcher de ce qu'Il veut!"

Je vous livre la recette de la petite vieille dame heureuse dont l'âme voltige autour de moi, ce soir, parce que, de là haut, dans la nuit maintenant resplendissante, elle a vu

sans doute que je ne suis pas encore arrivée à lui ressembler.

XXXVIII

Désillusion

Une pluie fine et continue bat les vitres et le bruit de l'averse sur le toit me rend le silence de mon petit salon presque insupportable. C'est comme si la chère solitude tant aimée devenait aujourd'hui agressive et méchante et me disait: "Fnfin, je te tiens! Tu ne m'échapperas pas et je te ferai souffrir si je veux!"

Et je lui demande en vain le vague de ses rêves, la magie de ses souvenirs, l'écho des joies heureuses; elle s'y refuse rudement, et son langage austère m'écrase le coeur, m'enlève mon courage et ma belle ardeur à vivre! Je sais qu'il y a, de par le monde, des êtres à l'écorce épaisse qui ne se laissent pas affecter par la couleur du ciel. Mais on les trouve peu parmi les femmes qui sont rarement assez raisonnables pour ne pas se laisser attrister par les choses tristes, et qu'y a-t-il de plus triste qu'un ciel qui pleure en faisant la terre noire et lamentable et une solitude qui, à la ritournelle monotone de la pluie, se fait perspicace et trop brutalement sincère? Nous avons tant besoin de nous aveugler sur les mobiles des actions et des opinions humaines; à trop réfléchir, à trop analyser nous déchi-

rons les voiles nécessaires à nos admirations, à nos estimes et à nos confiances. Ils sont si rares les êtres vrais et sincères jusqu'au fond, qui vivent ce qu'ils pensent et ce qu'ils croient! Ceux qui se flattent d'être plus sincères que les autres et qui s'en vantent, sont si souvent ceux qui ne s'interrogent pas pour découvrir le pourquoi de leurs beaux gestes.

Derrière tant de charités admirables, de grands dévouements, d'affections à l'air fidèle, qu'y a-t-il souvent si ce n'est de la vanité, de l'intérêt et du mensonge?

On va dans la vie agités, affairés, empressés, évitant ainsi de voir plus loin et plus profond que le dessus enjolivé et qui "paraît bien".

Et tout à coup, quand il pleut, qu'on ne remue plus et que l'on n'est plus étourdie par les belles phrases, on voit, et d'autant plus nettement que c'est involontaire, que tous tant que nous sommes, nous nous payons de mots, et que, sans nous en douter, tant cela nous est naturel, nous mentons à la journée et à la vie longue!

Nous mentons aux autres en leur jouant la comédie, et à nous-mêmes en retissant sans cesse autour des seules choses vraies les voiles épais qui les rendent si vagues qu'elles disparaissent presque, pour nous permettre de vivre comme si elles n'existaient pas.

.....Mais là-bas, c'est un peu de bleu qui troue le gris, et sans se montrer encore, le

soleil nous fait signe qu'il va venir et le souvenir de ma bonne petite vieille dame passe par ce bleu et ce rayon qu'on pressent, et me fait sourire. C'est pour le coup, si elle lisait ce qui précède, qu'elle me dirait sa phrase favorite. Soyez simple, ma petite; vous compliquez, vous analysez, vous subtilisez et à quoi cela vous mène-t-il? Et je lui répondrais: Mon Dieu, madame, aujourd'hui au moins, à faire la lettre de FADETTE.

XXXIX

Ce qu'elles sont

C'est à un correspondant que je réponds aujourd'hui: sa question est un peu embarrassante: je voudrais m'en tirer sans froisser mes soeurs, mais je me dois à moi-même d'être absolument sincère afin de justifier la confiance que l'on me témoigne. Or, on n'a pas encore trouvé le moyen de l'être sans blesser ceux qui ont tort... et chacun notre tour nous avons tort, hélas!

Voici : "Madame Fadette, à vous lire, on a l'impression que les femmes sont des êtres de bonté, de grâce, de tendresse, des anges égarés sur la terre enfin! Seulement, quand je rentre chez moi le soir, ahuri et fatigué, et que je suis accueilli par une femme revêche, criarde, disputeuse, je me demande si tous les autres ont des anges à leurs foyers, et si c'est ma malchance d'avoir une.. exception? Vous

amusez-vous à brûler de l'encens sous le nez de vos soeurs, madame Fadette, ou bien sont-elles en général bonnes, tendres et dévouées?"

Permettez-moi de vous dire, d'abord, monsieur, que vous généralisez trop. Toutes les femmes ne sont pas des anges, et c'est heureux, car très peu d'hommes méritent de vivre avec des anges, mais il y en a : j'en connais. Il y a aussi des femmes détestables, et vous avez toute ma sympathie si la vôtre en est une. Seulement, je me défie. Si vous êtes seul à lui trouver tant de défauts, elle ne les a pas. Demandez-vous aussi, si elle a toujours été détestable ou si elle l'est devenue? Auquel cas vous y seriez pour quelque chose?

C'est facile de reprocher aux femmes d'être disputeuses, mais comme pour se disputer il faut être deux, le reproche pourrait se retourner, y avez-vous pensé, amateur d'anges? A votre question maintenant.

Mon opinion sincère, c'est que la bonté chez les femmes s'exerce instinctivement pour les êtres qu'elles aiment; leur dévouement poussé par l'affection est inlassable; quand elles deviennent peu endurantes, irritables, agressives, *si elles ne sont pas malades,* c'est qu'elles ont cessé d'aimer, et qu'elles n'ont pas la vertu de faire "comme si".

Il ne faut pas oublier que la femme est très impressionnable et très sensible; son coeur contient toutes les nuances de senti-

ment, et elle porte à l'extrême celui qui la domine à un moment donné. La meilleure et la plus tendre peut devenir dure et méchante momentanément, par vanité froissée, par jalousie, ou par amour blessé.

Je n'hésite pas, d'ailleurs, à admettre que les femmes ont une disposition marquée pour la contradiction. Elles le font par un besoin d'affirmer leur indépendance arbitrairement lésée, elles le font souvent par nécessité, car, à trop céder, elles sont exposées à être tyrannisées. Leurs impressions sont très vives, elles ont une grande facilité de s'exprimer, et, reconnaissons-le, de fréquentes occasions d'avoir raison en ne pensant pas exactement comme leurs seigneurs et maîtres qui parlent mieux de la sagesse qu'ils ne la pratiquent.

Elles ont tort, et elles manquent de finesse si elles ne peuvent discuter sans se quereller, mais je nie qu'elles soient nécessairement détestables quand elles ont des idées personnelles qu'elles aiment à faire valoir.

Je sais que l'habitude de contredire devient facilement un défaut qui entraîne avec lui de nombreuses erreurs de jugement, car les femmes s'intéressent plus aux personnes qu'aux idées, ce qui les expose à être étroites et très personnelles. Ce défaut est la suite et le résultat de l'éducation qu'elles reçoivent. Une plus large culture, en ouvrant devant leurs esprits des horizons plus vastes, leur apprendrait aussi à penser, à raisonner, à juger en

dehors et au-dessus de leurs sympathies, de leurs préjugés et de leurs antipathies.

XL

La Sonate

Oh! la hantise de certaines phrases musicales qui vous accompagnent à travers la vie et qui ont si bien pris l'accent et la couleur de tant d'heures différentes de votre existence qu'elles sont comme un morceau sonore de votre âme!

Telle une sonate de Beethoven, que mes plus lointains souvenirs entendent sortant un peu assourdie, à travers la porte de la salle de musique, et dont le thème répété et recommencé sans cesse se mêlait à la récitation des leçons, aux coups secs du signal de bois, au tintement agaçant d'une clochette fêlée, au bruit continu et ennuyeux de la classe qui se traîne entre quatre murs blancs, quand, au dehors, par la fenêtre ouverte, la lumière gaie et le chuchotement du printemps vous appellent! La mélodie douce que je distinguais, se déroulant dans la cascade montante et descendante des notes légères, finissait toujours par faire surgir une petite angoisse vague qui grandissait, grandissait et du coeur gagnait les yeux qui se remplissaient de belles larmes qu'il fallait refouler!

Un jour, je pus moi-même la jouer cette sonate que j'aimais, mais dont j'avais un sou-

venir triste. O miracle! Le thème était un chant grave et serein, et les petites cascades, autant de sourires et de caresses qui s'enroulaient autour de la joie qu'il dégageait... et dans mon coeur heureux qui se croyait au-dessus et au-delà des tristesses communes aux mortels ordinaires, la belle sonate ajoutait quelque chose de très pur, de très noble, comme de grandes ailes à mon âme qui voulait s'élancer !

Et quand la vie dure eut commencé son oeuvre inexplicable et incompréhensible aux pauvres humains qu'elle meurtrit si impitoyablement, je retrouvai la sonate dans une église où par les voix éperdues de l'orgue, elle montait en détresse et en soupirs vers le Dieu puissant qui semble parfois dans sa gloire oublier la pauvre misère humaine. Je la reconnaissais et ce n'était plus elle! Et les souvenirs qu'elle évoquait doublaient l'angoisse de l'heure cruelle où je me sentais sombrer.

Et ainsi la divine mélodie va à travers le temps et le monde; créée par le génie d'un être humain qui a fait passer en elle tous les mouvements d'un coeur vibrant que rien ne laisse indifférent, nous croyons qu'elle est triste, sereine ou douloureuse parce qu'elle prend la nuance de nos âmes vivantes, mais elle est toujours la même dans son essence qui est la Beauté, et cette Beauté se dégage dès qu'elle entre en contact avec nos âmes si diverses et cependant si profondément sembla-

bles qu'elles sont bien l'âme humaine s'élançant vers tout ce qui semble l'exprimer le plus parfaitement, elle qui est si tragiquement silencieuse quand elle est torturée, et si doucement muette quand elle est heureuse!

XLI

Les coeurs mous

La bonne femme me racontait les malheurs de sa nièce : "une si brave créature, qu'a du coeur à l'ouvrage, mais quoi voulez-vous! Son homme block sû toute... J'vais vous dire, ajoute-t-elle, confidentiellement, c'est un coeur mou".

Est-ce trouvé cette expression! avoir un coeur mou, c'est subir et non accepter sa propre vie; c'est manquer d'initiative, de résistance et de courage. Un homme à coeur mou est un lâche. Un femme à coeur mou est une nullité.

Et savez-vous comment on les fait, les coeurs mous? En gâtant les enfants: en ne leur laissant voir que les douceurs de l'existence, en les déchargeant de toute responsabilité, en leur épargnant tout effort personnel, en essayant de leur éviter les moindres contrariétés.

On réussit aussi, par la même occasion, à en faire des imbéciles!

Il est donc bon de dire aux jeunes mères qu'elles ont d'autres devoirs à remplir que

celui de pomponner leur bébé et de dévaliser leurs maris, en achetant tous les jouets extravagants qui tentent l'enfant.

O petite madame, achetez-lui plutôt avec vos peines, votre sollicitude, votre intelligence et votre fermeté, un coeur d'honnête homme, un coeur de vraie femme! Cela vous coûtera très cher, mais voyez-vous, ce n'est que dans ces coeurs-là que se trouve l'héroïsme nécessaire pour vivre une vie digne de ce nom.

Oui, j'ai bien dit, l'héroïsme. Oh! il n'est pas à panache et à fanfare, il n'attire pas plus l'attention qu'il ne commande l'admiration. C'est une héroïsme obscur, continu, qui se manifeste dans les très petites choses qui font la trame de la vie, mais c'est lui qui empêche un homme de se décourager de sa tâche et une femme de se dégoûter de la sienne.

Sans lui on manque sa vie et on gâche celles de ceux qui ont compté sur nous. Foin des coeurs mous!

Ils ne connaîtront pas la joie des âmes qui ont lutté contre les difficultés et qui en ont triomphé. Ces vaillants sont souvent blessés, jamais brisés, parce qu'ils ont une foi inébranlable dans la bonté de la vie: ils l'aiment toute avec ses devoirs, ses luttes, ses souffrances parce qu'ils savent voir aussi ses bénédictions et ses douceurs. Ne sont-ils pas les plus sages? Car on ne peut ni choisir, ni éviter: soyons donc prêts à accepter tout avec courage. Il n'y a que les coeurs mous qui

subissent la vie sans dignité, en se laissant écraser par elle.

XLII

Tendresse discrète

Elle était le "reposoir de son coeur". Quel mot charmant et quel rêve de sérénité idéale il évoque. Il est heureux le mortel qui a trouvé la femme et l'amie qui sait le reposer de tout!

Ce rôle si féminin tente toutes les femmes: plusieurs ont l'illusion de l'exercer, et quand elles n'y arrivent pas, elles accusent de mauvaise volonté ou d'aveuglement ceux des leurs qui ne veulent pas profiter de leurs offices de bonnes petites samaritaines.

Ce n'est donc ni le sentiment, ni le désir de bien faire qui leur manquent: elles aiment leur mari et leurs enfants, rien ne leur coûterait pour obtenir leur confiance, et elles constatent tristement, qu'à mesure qu'elles avancent d'un pas, ils reculent de dix.

C'est qu'elles ne se doutent pas du calme et du silence que réclament ceux qui sont bien las: elles n'ont pas remarqué que l'empressement trop visible, la curiosité aussi questionneuse que tendre les écartent définitivement de ceux qui n'aspirent qu'à se reposer.

Mes amies, si vous voulez devenir des "reposoirs", devenez discrètes et douces, apprenez à paraître ne rien voir, guettez les ombres

sur le visage aimé, mais ne les signalez pas; et si vous surprenez la petite fêlure dans le rire dégagé, demandez-vous ce qui fait souffrir, mais ne le demandez pas à celui qui semble vouloir le cacher.

Enfin,---il faut bien finir par le dire,---sachez vous taire à propos, mais que votre coeur veille et ne laisse pas échapper le plus léger indice de joie ou de chagrin.

D'ailleurs, qu'importe que vous sachiez le pourquoi d'une tristesse? Votre mission est d'entourer de douceur et de confiance l'âme en désarroi qui cherche un refuge où il aura la paix!

C'est cela que ne comprennent pas tant de femmes aimantes et fines, et cependant si gauches avec ceux qu'elles aiment. Soyez patientes, qu'on se repose près de vous, et vous ne tarderez pas à être l'aimée, la confidente chère. Rien ne prépare mieux une femme à être le repos des siens que d'avoir souffert elle-même, d'avoir en vain cherché la solitude et le silence, d'avoir été blessée par des questions maladroites dont le coeur garde la cicatrice, d'avoir eu horreur des vains bavardages qu'il faut endurer, d'avoir été condamnée à parader avec un sourire figé sur les lèvres quand tout l'être aurait crié d'angoisse éperdue.

C'est quand une femme a subi ce martyre qu'elle a les délicatesses silencieuses, les effacements volontaires et les aveuglements

voulus qui permettent à un pauvre être humain d'être au moins libre de pleurer sans témoin, de se détendre et de se reposer!

Cela ne semble pas difficile? C'est une illusion. Pour y arriver il faut aimer "l'autre" uniquement pour lui, et n'avoir aucun souci de son propre bonheur et de sa propre tranquillité, car rien n'est plus difficile en ce monde que de souffrir ou de laisser souffrir les autres en paix!

Consultez vos amis, repassez vos propres souvenirs, et dites-moi, si, dans vos plus grandes tristesse, il n'y aurait pas eu une douceur infinie à sentir, sans les "voir", les sollicitudes affectueuses et à pouvoir vous isoler librement, sans crainte de faire de la peine, d'éveiller des soupçons, d'exciter la malveillance de ceux mêmes qui prétendent ne vivre que pour vous.

XLIII

Au collège

Il est déjà question de la rentrée et j'ai un petit ami qui sous un air crâne cache un coeur bien désolé de quitter pour la première fois le nid familial pour le collège... ce collège dont on l'a déjà maladroitement menacé quand il n'était pas un modèle de sagesse.

Maintenant il travaille bien; c'est un fameux petit homme dont ses parents sont fiers, et ils le mettent au collège, non pour le punir,

mais parce que le temps est venu de commencer les études sérieuses... mais j'ai cru voir que les impressions désagréables créées par les anciennes menaces lui rendent le départ encore plus pénible. En vrai petit homme, il n'aime pas à me "dire" que l'inconnu de cette vie nouvelle lui fait peur, mais en vraie femme je l'ai bien deviné. Je l'ai encouragé, mais au fond de mon coeur j'ai eu moi-même une grande inquiétude: je crains que cette petite nature affinée, délicate, épanouie, dans la sincérité et la tendresse, ne soit désemparée quand elle sera mise en contact avec ces gamins rudes, tapageurs et malappris qui seront ses compagnons. Il leur ressemble si peu! Ils le prendront en grippe parce qu'il est poli, bien élevé, délicat, qu'il parle correctement, et s'ils le prennent en grippe que d'avanies l'attendent! Les garçons en bandes sont méchants comme des petits loups: ils ont honte de laisser voir leur sensibilité, et afin qu'on ne puisse les soupçonner d'être bons, ils deviennent cruels.

Je puis me tromper, mais il semble que dans les écoles et les collèges on néglige de faire l'éducation du coeur de ces jeunes enfants, qui apprendraient cependant aussi aisément à être généreux qu'à être lâches! Je crois que les professeurs se désintéressent beaucoup de ce qui se passe dans les cours de récréation, où cependant il se joue des tragédies plus souvent qu'ils ne le soupçonnent.

S'ils voient un enfant craintif, se tenant à l'écart, n'osant se mêler aux jeux, ils n'interviennent que pour donner l'ordre sévère d'aller rejoindre les autres. Pourquoi ne suivent-ils pas le petit sauvage, et invisibles, n'entendent-ils pas l'accueil qui lui est réservé? C'est une grêle de railleries, de taquineries, de brusqueries qui deviennent quelquefois des mauvais traitements. Ils sont dix contre un, et la pauvre petite victime est toujours frêle et incapable de se défendre, car les vilains poltrons se garderaient bien d'attaquer un garçon hardi et fort qui rendrait coup pour coup.

Et voilà justement où je veux en venir: c'est que les enfants ne pratiquent la générosité et la bonté que si elles leur sont enseignées, et c'est quand ils sont réunis en grand nombre qu'ils sont tentés d'opprimer les faibles, d'abuser de leur force et de toutes les supériorités qu'ils s'attribuent. Leur parle-t-on quelquefois de la lâcheté qu'il y a à battre les faibles et à tourner en ridicule les timides? Leur inculque-t-on l'horreur de toutes les vilenies, depuis la délation jusqu'à la tyrannie? Peut-être pas assez... et il arrive que ces petits écoliers devenus des hommes, traitent leurs compagnes comme autrefois les compagnons qui ne savaient pas se défendre. Ils continuent à mettre en pratique le système qui leur réussissait et qu'ils n'ont jamais en-

tendu condamner: l'oppression du faible par le fort.

On m'a déjà dit: Oh! ces petites persécutions forment le caractère.

Je crois, moi, qu'elles déforment le coeur des persécuteurs et rendent bien triste la vie des petites victimes qui perdent la joie et la confiance: la confiance dans les autres et la confiance en eux-mêmes. Pour peu que ce vilain jeu se prolonge, il tue l'esprit d'initiative et tel enfant qui fût devenu actif et heureux, est pour toujours voué à la timidité et à la gaucherie souffrantes.

XLIV

La mère

A l'extrémité du village, et loin du chemin, sur une pointe qui domine le fleuve, la longue maison au toit pointu et aux larges fenêtres à petits carreaux est recueillie et silencieuse. Quand j'y arrive, presque tous les jours, je pénètre dans le jardin comme dans une chapelle: les vieux arbres soupirent des prières, le parfum des plates-bandes fleuries monte comme un encens; tout au fond, sous la tonnelle, comme dans une niche, apparaît la figure sereine et creusée de rides de la sainte qui ferait aimer la vertu au diable, si jamais il venait rôder autour d'elle. Mais il s'en garde bien, le malin!

Ma vieille amie vit là bien seule, après y

avoir élevé une grande famille. Petit à petit la couvée s'est dispersée, les uns pour chercher fortune ailleurs, les autres pour se construire un nid à leur tour. On a voulu l'emmener, mais elle n'a pas consenti à quitter la maison où elle a vécu, aimé, souffert, et elle me dit souvent:---Je les attends, tous mes petits: ils sont partis heureux, mais les heures mauvaises viendront, hélas, et ils me trouveront ici quand ils auront besoin d'un abri maternel et d'une protection souveraine. Quand la vie les meurtrira, ils se souviendront que la vieille mère les attend à "la maison" pour les consoler.

Oh! ce retour à "la maison"! S'y sentir chez soi, s'y revoir petit enfant, revivre doucement ou douloureusement son passé, c'est un bonheur, vous le savez tous. Mais quand la pensée d'une séparation définitive nous envahit, quand nous nous représentons qu'un jour l'étranger s'emparera peut-être de ces lieux qui nous tiennent si fort au coeur, c'est une angoisse, et alors nous comprenons mieux la vieille mère fidèle qui s'est vouée à la solitude pour retarder l'abandon douloureux et pour garder le plus longtemps possible à ses "petits", comme elle dit, le refuge où ils retrouveront un peu de la sécurité de leur enfance dans la tendresse maternelle toujours attentive et fidèle. Malgré son grand âge, elle a non seulement le souci de conserver, mais celui d'embellir sa maison, et chaque petite

amélioration est une pensée délicate pour celui-ci qui admire tant les belles gravures, ou celle-là qui a toujours aimé les jolies porcelaines.

Elle est touchante, et je ne la vois jamais sans être émerveillée du charme de grâce et de force qui émane d'elle. Je me demande si elle est consciente de la puissance mystérieuse qui s'échappe de ses paroles, de ses gestes, de son expression où passe tant de bonté intelligente et perspicace.

En attendant ses enfants, elle a adopté tous ceux qui souffrent: les pauvres qui n'ont pas de pain et les pauvres dont le coeur crie la faim. Elle les attire par sa douceur et les éclaire par sa sagesse: au contact de sa sérénité, de son jugement si sûr, de l'idéal qui est son atmosphère, les faiblesses et les lassitudes se dissipent.

Elle ne vieillit pas, la chère vénérable amie, elle monte, elle s'élève vers le ciel, s'en rapprochant chaque année un peu plus. Elle est un lien vivant et d'or entre le passé et l'avenir; elle prend toute l'expérience dont s'est embellie son âme pour la mettre au service de ceux qui se révoltent parce qu'ils n'ont pas encore compris. Elle est une toute-puissance de miséricorde et de résurrection, et pour réaliser une merveille comme le coeur de cette Sainte, il fallait le Bon Dieu, ciselant à sa fantaisie, depuis plus de trois-quarts de siècle, un coeur de femme.

XLV

Broyeurs de noir

Les moralistes — et à l'occasion je me fais leur écho, — nous disent que la souffrance ennoblit et élève l'âme humaine. C'est vrai quand l'âme est belle à l'origine, et qu'elle accepte l'épreuve avec résignation. Mais dans combien de cas, la souffrance physique ou morale rend l'âme amère, y engendre l'égoïsme et la révolte, et les malheureux sont doublement malheureux et répandent autour d'eux le malaise et le mécontentement. Ils ont renoncé si absolument à la possibilité d'être heureux, qu'ils ne reconnaissent pas les Joies de leur destinée venant à leur rencontre: ils détournent la tête et disent, amers : "Il ne m'arrive jamais rien de bon à moi!"

Ils sont tellement pénétrés de l'idée de la malveillance humaine, que les bons procédés qu'on a pour eux passent inaperçus, ou bien ils les croient intéressés.

Si aucun effort d'imagination ne peut leur faire voir l'épreuve dans leur vie actuelle, ils se morfondent à s'inquiéter de tout ce que l'avenir leur réserve.

Le plaisir des autres leur fait mal, le bien qui leur arrive est considéré comme une injustice qui leur est faite à eux; la confiance, l'espoir, le courage des autres les exaspèrent.

Ils ressemblent à celui qui, s'étant abreuvé

de poison, tendrait son verre à ses voisins et voudrait les forcer à s'empoisonner aussi.

J'ai commencé par en vouloir beaucoup à ces semeurs de noir, mais je les ai vus tant souffrir, être si sincères dans la conviction qu'ils sont nés pour le malheur, que la pitié me les fait aimer et me porte à me rapprocher d'eux pour essayer de leur prouver que tout n'est pas si désolé et si désespérant dans la vie.

Si seulement on pouvait les amener à apprécier ce qu'un prédicateur anglais appelait "the blessings of life". Et c'est ?

Mon Dieu, de n'être ni aveugle, ni manchot, ni infirme, c'est déjà quelque chose! De pouvoir emplir ses yeux et son âme de la beauté des choses, de respirer le parfum de ce printemps un peu frisquet mais délicieux, de donner à un plus pauvre que soi, de lire un beau livre, de recevoir une bonne lettre, de rencontrer un regard sympathique, de caresser un petit enfant, d'entrer dans l'église solitaire où Dieu nous attend toujours...

Je ne finirais pas d'énumérer ces petites joies qui sont semées dans la vie comme les étoiles sont piquées dans le ciel: pour voir les étoiles il ne faut pas marcher le nez à terre en refusant d'admettre qu'il puisse en exister!

Deux choses importantes devraient être enseignées aux petits enfants.

Il s'agit de leur montrer à accepter brave-

ment l'inévitable, à faire courageusement et sans rechigner ce qui est ennuyeux, à ne pas s'apitoyer sur leurs petits maux et leur faire voir de véritables malheureux. Leur enseigner à être heureux est nécessaire aussi. Nous sommes portés à les combler, ils sont disposés à croire que toutes nos bontés leur sont dues. Doucement et avec tendresse, il faut leur faire remarquer qu'ils sont privilégiés et qu'ils seraient bien ingrats de ne pas se rendre dignes de tant d'amour et de tant de sollicitude. Et là encore, la vue des petits orphelins, des pauvres petits mendiants, des enfants malades dans les hôpitaux leur fera "voir" que nous leur disons la vérité.

Qu'ils sachent que tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils reçoivent, est un don gratuit de Dieu à qui ils doivent témoigner leur reconnaissance, non seulement en étant bons mais en jouissant de ces dons divins. Car il y a, parmi les enfants comme parmi les grandes personnes, des mécontents, des broyeurs de noir, des jaloux et des amers.

L'éducation peut les corriger et les parents seraient bien coupables qui ne les rendraient pas aptes à être heureux comme il faut l'être pour avoir une vie utile.

XLVI

Nos morts

Voici revenue l'époque des longues promenades sous les ciels gris si doux, dans les sentiers perdus que l'automne fait plus larges et plus éclairés. Sur les buissons rouges, les feuilles tiennent à peine: un frisson du vent, une caresse de la main, et elles se détachent une à une, et tombent tout doucement. On n'entend qu'un léger froissement, et cependant... ne perçoit-on pas comme les pas d'un être invisible qui marche avec nous! C'est le pas de l'Automne qui avance grave et triste, enlevant aux arbres tout vestige de vie, portant avec lui dans son parfum de feuilles fanées, tant de souvenirs qui tressaillent et remontent des profondeurs de notre âme, formant des tableaux successifs où toute notre vie apparaît comme dans un merveilleux cinématographe.

Voilà nos jeux d'enfants, nos plongeons dans les amas de feuilles roses et or qui sentent bon, nos retours d'école, et nos récoltes de senelles et de noix dans les sacs de cuir où les livres disparaissent sous nos trésors; voilà les rêveries de la fillette prise par la griserie de l'automne et sentant sur ses joies d'enfant de petits brouillards vagues qui la charment et l'ensorcellent. Voici les heures d'ombre lourde, et les heures de grands bonheurs radieux! Tant d'espoirs, d'amour, de regrets, de

mélancolie ont pris ce parfum doux des feuilles qui meurent en octobre! Et cette fantasmagorie nous suit, nous enveloppe, et nous allons comme dans un rêve, toujours plus loin sur la route et plus profond dans notre coeur.

Tout ce passé remué nous rend vivants nos chers disparus, et pour les retrouver, leur parler de très près, nous allons dans le grand cimetière solennel et silencieux, nous nous agenouillons sur les tombes où dorment nos aimés, et c'est là un bonheur, un bonheur voilé d'une tristesse mystérieuse et chère, où notre coeur vit, parle et balbutie comme lorsque, tout petits, nous étions bercés dans les bras qui se sont glacés. Nous entendons fredonner les berceuses et l'écho des contes qui nous ont charmés... un profil fin s'estompe vaguement dans un geste de caresse au-dessus de notre petit lit d'enfant... puis tout s'efface, car les yeux d'étoiles se sont fermés, les lèvres aimées se sont tues... et il y a de cela si longtemps, si longtemps! Les feuilles qui tournoient dans l'air amolli ont tant d'années recommencé leur ronde de mort depuis que la mère couchée là, sous le gazon, s'est endormie pour toujours! Les petits ont grandi, ont souffert, ont compris un jour de quelle tendresse la mort les a privés, mais ils sentent, aux heures graves de la vie, que dans leur âme, il en est resté quelque chose de très bon qui les pousse au bien, qui les garde du mal.

Mais il faut se relever, laisser les morts dormir, et revenir vers la Vie, la Vie mieux aimée, peut-être, malgré ses duretés et ses tristesses. Car on apprend des morts le prix de la vie, et ils nous disent bien éloquemment qu'il faut vivre pleinement et mieux.

Quand nous serons partis à notre tour, notre souvenir devra être un principe d'activité et de force pour ceux qui nous suivent. Ils seront forts de notre courage, bons de notre charité, rayonnants de l'amour que nous leur aurons prodigué; mais pour cela, il ne faut pas laisser flotter notre vie au caprice des heures, sans direction sage et sans but utile.

Ayons donc le courage d'embrasser notre tâche quotidienne à pleins bras, et pensons que c'est l'enchaînement de nos innombrables petits devoirs qui fait l'unité, et la beauté des vies de femmes dignes de ce nom.

Aimons nos morts; et pensons souvent à ceux dont l'exemple plane comme une lumière au-dessus de nos vies.

XLVII

Leur secret

La caresse douce de ce précieux et rare soleil d'octobre précipite le départ des oiseaux. Les retardataires s'affairent en rangs pressés sur les fils de télégraphe, ils s'attendent et s'appellent. Il en est parti des millions, et il en part encore... je les envie de s'en aller

très loin, loin du froid qui transit, des tempêtes qui hurlent, et de la neige qui ensevelit si lamentablement toute la vie radieuse que nous aimons.

Je pense, en voyant le nombre incalculable de leurs petites armées si bien organisées, qu'ils sont venus en plus grand nombre encore, et qu'il a dû en mourir sur les bords des toits, dans les gazons des jardins, sur la mousse des bois... ils sont morts, mais nul ne sait ce que deviennent leurs petits squelettes. La curiosité de votre amie Fadette a bien cherché, et depuis des années, à découvrir au moins un de ces petits morts emplumés. Inutilement... et quand il fait un temps velouté, et caressant comme aujourd'hui, j'imagine des fantaisies que je ne vous demande pas de croire... mais, qui sait, si, affolés par une souffrance inouïe et inconnue, ils ne s'élancent pas éperdûment dans l'azur, toujours plus haut ,si haut qu'ils ne reviennent pas et sont recueillis par la Bonté Suprême dans un paradis d'oiseaux où tous leurs maux sont finis?

Les oiseaux cachent leur agonie comme certaines femmes cachent la douleur qui remplit leur coeur.

Elles ont déjà été heureuses, éblouissantes de grâce et de jeunesse: le bonheur est perdu, mais elles ne cessent de se parer, de sourire, de faire des petits gestes vifs et charmants, de semer de la lumière sur leur route, au point

que les passants se disent : "Est-elle heureuse, celle-là!"

Cependant la souffrance mortelle est entrée dans son âme, et tapie bien au fond, elle ronge toutes les forces vives: confiance, espoir, amour, courage, tout s'effrite, tout s'en va, le coeur se crispe, se tord, voudrait crier sa détresse, mais la loi, l'inexorable loi du silence qui clôt tant de lèvres de femmes, lui ordonne de ne rien laisser voir de ses déceptions, de ses regrets, de ses amertumes, de son infinie lassitude.

La loi qui rend introuvables les petits cadavres d'oiseaux lui ordonne d'enterrer seule, dans le mystère profond, tous les morts qui meurent dans son pauvre coeur, et de continuer à paraître heureuse... comme autrefois! Et pourtant... écoutez, il serait possible, si ces pauvres désolées l'essayaient d'un coeur sincère, que le miracle que j'imaginais pour les petits oiseaux malades, se réalisât pour elles. Si d'un grand coup d'aile, la douleur féminine s'élançait en haut, vers l'infini Divin, je crois qu'il la prendrait tendrement, et ne lui permettrait pas de redescendre aussi lourde et amère dans les pauvres âmes accablées. Il la transformerait, et si elle doit, pour le mieux, revenir dans l'âme éprouvée, ce serait pour la vivifier et non pour l'écraser.

XLVIII

Heures ailées

Les heures ont des ailes et s'élèvent vers l'auteur du temps pour lui raconter l'usage que nous en faisons. Toutes nos prières ne peuvent persuader à l'une d'elles de revenir ou de ralentir son vol. Les gaspillages de chaque minute sont des témoignages accumulés contre nous là-haut. Sûrement, si nous pensions à cela, nous ne les laisserions partir qu'avec de meilleures nouvelles; et nous ne leur permettrions pas de s'envoler les mains vides, ou chargées de dangereux renseignements.

Cette jolie pensée n'est pas d'un prédicateur ni d'un moraliste, mais de Milton, qui, pauvre et aveugle, écrivait un poème immortel qui a traversé les siècles en élevant les esprits et en rafraîchissant les âmes par sa beauté.

Il ne nous faudrait qu'un très faible effort d'imagination pour nous représenter l'essaim des heures montant sans cesse, légères ou chargées, blanches ou noires, vers le ciel où elles seront classées, et il me semble que cette évocation aurait sa grande utilité, si nous nous arrêtons à réfléchir sérieusement.

Vous aviez dix-huit ans quand, vous échappant de la cage où vous aviez grandi, vous avez pris votre essor.

Vous avez maintenant vingt-cinq, vingt-huit ans? Vous demandez-vous quelquefois ce que pèsent toutes vos heures dans la balance du bon Dieu?

N'avez-vous pas, par hasard, le sentiment d'avoir pris votre jeunesse, votre ardeur, votre activité, tous ces trésors dont il ne vous reste qu'une partie, et de les avoir versés dans le vide? Indécise près du gouffre béant qui garde ce qu'on y jette, vous vous disposez à y précipiter encore des heures qui feront des jours, des jours qui feront des années. Et le temps passe! Vous êtes un peu moins fraîche, un peu plus vieille, mais ni plus cultivée, ni meilleure qu'il y a huit ans. Vous vous en allez vers quoi?

De toutes ces heures jetées follement, la liste, en haut, s'allonge... les jours vains et vides ne reviendront plus! Au moins êtes-vous heureuse et satisfaite? Laquelle d'entre vous, belles flâneuses, oserait me l'assurer? Vous sentez bien, vaguement, que la Vie ne vous a pas été donnée pour l'effeuiller comme on effeuille les marguerites.

Continuerez-vous longtemps à tourbillonner sur place? Mais, pensez un peu: ce qui était excusable dans la griserie de vos dix-huit ans, ivres de liberté et de plaisir, est sur le point de devenir ridicule. Des jeunes folles... passe encore, mais des vieilles folles! Mais quoi faire?

Cherchez bien, et là, à votre portée, vous trouverez à vivre une vie raisonnable et

utile, vous toucherez du doigt les devoirs que vous avez refusé de voir.

Pendant que vous émiettez votre vie, ceux que vous aimez achèvent de vivre la leur... ils s'en iront bientôt, les bons parents, et désolée, vous vous direz peut-être : "Je n'ai même pas pris le temps de les aimer et d'en avoir soin!"

XLIX

Conseil

J'ai écouté le vent qui rôde lamentablement autour de la maison comme s'il cherchait une issue pour y entrer et se reposer, j'ai regardé le feu qui s'éteint lentement, et la cendre grise sur laquelle les tisons refroidissent; j'ai flatté le chat qui ronronne en rêvant les yeux ouverts, j'ai interrogé les ombres qui se poursuivent fantastiquement dans les coins sombres du salon, et j'ai demandé aux choses et aux fantômes des choses, ce que je pouvais bien vous dire d'utile par ce temps triste et sans couleur qui pèse sur notre âme... et il m'a semblé que la réponse surgissait du dehors et du dedans: "Dis-leur d'être simples et d'être sincères!"

A quel mobile étrange obéissons-nous donc, quand nous essayons de réprimer et de déguiser nos meilleurs élans de sympathie, de générosité, de pitié et même d'affection? Nous semblons avoir honte de ce qui est beau en

nous, et après avoir soigneusement caché les trésors de nos âmes, nous nous indignons d'être mal jugés et incompris.

Nous nous sommes fixé certaines limites étroites que nous nous interdisons de franchir dans la crainte de paraître exagérés, et pour échapper à ce reproche, nous nous donnons les apparences d'êtres secs et froids.

Le monde est rempli d'enfants qui ont faim des caresses de leurs mères, de parents qui gémissent de l'indifférence de leurs enfants, de malades qui sont blessés du manque de sympathie de ceux qui les soignent, pendant que ces derniers n'aperçoivent aucuns signes de reconnaissance chez les malades pour lesquels ils se dévouent.

Et tous ces gens s'aiment au fond, ils ont de la sympathie les uns pour les autres, mais un sot orgueil, une réserve ridicule leur ferme la bouche, et au lieu de laisser s'épanouir et s'exprimer les sentiments de leur âme, ils les dérobent si bien que personne ne soupçonne leur existence !

C'est une grande erreur et la source ordinaire de la plupart des malentendus.

S'il est vrai que nous ne valons que par ce qu'il y a de profond dans nos âmes, il est évident que nous ne serons appréciés que si nous laissons ces sentiments se refléter dans nos parole et nos actions.

Rien n'est aussi mesquin et aussi laid que la perpétuelle comédie que jouent les hu-

mains! Ils passent le coeur palpitant et les yeux secs devant des douleurs qui se désespèrent, ils disent des paroles de haine et de rancune quand le pardon est au fond de leur coeur; ils affirment ne pouvoir aimer, quand leur coeur est affamé de tendresse, et voilà pourquoi tout est confusion inextricable: la défiance habite les foyers et les coeurs sont tristes, et les malentendus subsistent jusqu'à la mort qui éclaire enfin les coeurs de sa funèbre lumière; mais il est trop tard, et la douleur de perdre les êtres aimés s'augmente du regret de ne pas leur avoir laissé voir assez comme nous les aimions!

L

Les voix dans la nuit

Si vous n'avez jamais habité dans une sapinière quand il fait de la tempête, vous ne pouvez avoir une idée de l'étrange concert que nous entendions dans la petite maison bâtie sur la lisière du bois, le soir dont j'ai si bien gardé le souvenir.

Réunis devant le feu, nous nous taisions, saisis, incapables de soutenir une conversation interrompue si souvent par les voix furieuses des sapins tordus par le vent. Pendant que les plus hautes branches balayaient le toît, les branches inférieures, comme de grands bras menaçants, heurtaient les vitres, et de partout, d'en haut, d'en bas, de très loin comme de tout près,

leurs voix s'élevaient, gémissaient, hurlaient et le sang se glaçait dans mes veines.

J'ai entendu des sapins pleurer comme des petits enfants perdus, crier comme des femmes torturées, sangloter et gémir comme de pauvres âmes humaines désemparées, et je crois que rien n'est plus impressionnant que ces voix dans la nuit, innombrables, variées à l'infini: on les croirait de l'autre monde et on a peur quand elles s'unissent en ce choeur affolé.

Et elle est bien mystérieuse et invincible la peur que nous avons de tout ce qui viendrait de l'autre monde... elle est lâche puisque nous aurions peur même de ceux que nous aimons s'il leur était donné de nous apparaître. C'est une des tristesses de la mort, de penser que lorsque nous serons disparus à notre tour, personne ne désirera plus nous voir, et que la pensée que notre ombre pourrait les approcher, ferait frémir de terreur ceux que nous aimons si tendrement!

Dans nos âmes, quand la tempête gronde, il y a aussi des voix, les voix de notre passé qui est notre autre monde peuplé d'ombres dont quelques-unes nous appellent et nous troublent, d'autres nous font trembler, toutes nous font pleurer quand leurs voix s'élèvent et que de l'abîme de nos âmes les souvenirs surgissent pour nous torturer.

Le passé, n'est-ce pas, c'est l'irréparable, "l'irretrouvable", et lorsque les joies per-

dues, les bonheurs brisés, les remords qui ne veulent pas se taire, les regrets désespérés des séparations définitives se mettent à crier, l'âme est bientôt affolée par la clameur grandissante et elle souffre, elle agonise. Elle se sent lâche et elle a si peur parce qu'elle se sent une très petite chose menacée et écrasée par tant de forces terribles. Quand sa solitude lui paraît trop cruelle, que son angoisse a brisé son orgueil et a atteint le fond de son être, c'est l'heure de Dieu. L'heure de Dieu, c'est pour l'âme humaine celle où elle sent et sait enfin que Dieu seul peut la sortir de l'horreur de ces ténèbres hurlantes, que Lui seul est le secours et l'appui qui ne se dérobe jamais.

L'heure de Dieu ne vient pas dans la joie et la sérénité des bonheurs épanouis. Nous nous passons si bien de Dieu quand notre vie est douce que nous oublions même de l'en remercier. Heureusement que Lui n'oublie pas de venir quand nous l'appelons dans la détresse des heures terribles.

LI

Fadette directeur

Mais savez-vous, chers lecteurs, que l'amie Fadette tournerait au directeur de conscience si elle répondait à toutes vos demandes de conseils, et si elle donnait son opinion sur les différents "états d'âme" que vous lui soumettez avec une confiance si déconcertante?

Or, je ne vous cache pas que ce rôle me semble assez ingrat dans tous les cas, et dans le mien il est impossible. Il faut tant de sagesse pour diriger les autres... et au moins faudrait-il avoir un semblant d'autorité et je manque de l'une et de l'autre!

D'ailleurs, sans douter de votre sincérité, ce qui serait vraiment très vilain, je sais qu'en me faisant vos confidences, vous êtes surtout entraînés par le besoin de parler de vous, de plaider d'avance les causes que vous sentez vaguement mauvaises. Vous m'exposez vos petites affaires sentimentales en les enguirlandant, pour moi comme vous le faites pour vous, et au fond, rien ne vous déplairait tant que de me voir les tirer au clair et vous dire: "Elle n'est pas jolie! Il faut la sortir de votre coeur!"

Ah! ces mystères que l'on trouve au fond des coeurs de femmes: elles cultivent, sans savoir d'où elles viennent, de petites plantes inconnues qui peuvent devenir bien encombrantes avec le temps... et l'ombre!

Moi, je me défie de tout ce que l'on ne veut pas regarder en face, de tout ce que l'on refuse de définir clairement, de tout ce qui flotte en vapeurs fines et insaisissables dans les âmes féminines et dont elles font leurs délices.

La plupart de nos fautes et de nos erreurs sont faites de nos indulgences inavouées, mais réelles, pour ce qui n'est pas bien, de nos sen-

timents mal définis et caressés les yeux fermés, de nos révoltes sourdes contre ceux qui veulent amener la réalité sous nos yeux, et mettre une barrière infranchissable entre notre faiblesse et ce qui la séduit.

Il vient une heure, où notre habitude d'excuser les défaillances des autres nous fait trouver les nôtres dignes d'indulgence et d'excuses, et où l'habitude de reculer ce qui gêne notre liberté devient une révolte ouverte contre les résistances de notre conscience.

Et je pense que voilà en quatre mots l'histoire des déchéances qui nous surprennent chez les femmes que nous avions crues si droites, si pures et si religieuses.

Elles ont été tout cela un peu vaguement; leur foi floue, leurs principes élastiques, leurs sentiments mal définis étaient jetés pêle-mêle dans une âme faible qui ne voulait pas voir le fond des choses, et qui vivait dans l'illusion d'elle-même et des autres.

La réalité a toujours son heure, et à bien soigner les petites plantes, elles poussent de si solides racines que lorsqu'il s'agit de les arracher, elles emportent un morceau du coeur!

On entend souvent critiquer les personnes à principes fixes et qui refusent tous les compromis.---Une barre de fer, dit-on, elle n'a aucune largeur d'esprit et sa sévérité est exagérée!

Quoique les moralistes rigides et les cen-

seurs de profession me déplaisent infiniment, je comprends très bien que si l'on veut conserver une barre droite, il ne faut pas la plier bien souvent pour qu'elle refuse de se redresser complètement, et les austères rigides sont des vertueux et des sincères qui ne se payent pas de mots et qui conforment leur conduite à leurs principes.

Rien n'est plus rare que de trouver une femme sincère avec elle-même. Généralement, elle s'arrange pour croire ce qu'elle désire, et elle y réussit trop bien pour ne pas avoir des réveils brusques qui la laissent désarmée.

Et à toutes celles qui veulent mes conseils, et qui ne les mettraient pas en pratique s'ils allaient contre leur sentiment, je ne puis que recommander la recherche vraiment honnête et sincère de tout ce qui germe et pousse dans leur âme. Voyons bien d'où cela vient et surtout où cela va... et défions-nous prudemment de tout ce que nous ne pouvons classer franchement: le bien ou le mal. Défions-nous de notre amour de la guirlande et des jolis voiles, et adorons la lumière qui visite tous les coins et qui ne favorise pas l'illusion, cette éternelle ennemie des femmes qui les blesse en les caressant.

LII

Solitude et souvenirs

Une de mes amies inconnues m'écrit qu'elle croit maintenant que je suis une fée, une fée qu'elle veut connaître et elle me cherche partout, dit-elle. Pour lui éviter des démarches inutiles, je lui conseille de ne pas me chercher en ville, ces jours-ci; la pluie laide m'en a chassée et les fées de mon espèce endurent mal la laideur.

Où je me suis réfugiée, la pluie est fine et douce, la boue est si loin qu'on peut oublier son existence.

Dans l'intime recueillement du jour gris, derrière les vitres à petits carreaux, je vois le gazon tout vert: les feuilles rousses y dansent des sarabandes folles, enlevées par le vent qui rythme leur ronde d'un sifflement à la fois lugubre et gai: c'est qu'il accompagne une danse, mais une danse de mortes! Deux vieux saules, tout près, balancent de-ci de-là leurs énormes têtes encore touffues et vertes... ils doivent songer à toutes les choses qu'ils diront encore avant d'être dépouillés et noirs comme leurs pauvres voisins... dans le lointain, des montagnes mauves se profilent sur un ciel maussade que chaque minute rend plus menaçant.

Mais qu'importent ici les vents furieux et le déluge?

Dans la grande maison bien close, quand

les bûches flamberont dans l'âtre, que le silence sera moëlleux, que je me sentirai si doucement à l'abri, ce sera une volupté d'entendre se déchaîner la tempête dehors!

En attendant, avec l'ombre qui envahit la chambre, entrent les souvenirs: ils ne pressent, se poussent, chuchotent en se bousculant. Chacun veut être celui qui m'absorbe, et pour attirer et retenir mon attention, il réveille un froissement familier, un parfum léger, un rien... mais ce rien me remet dans le passé avec une autre âme, la première, celle que ma mère palpait et dépliait délicatement pour mieux connaître sa petite fille!

Vous le savez, n'est-ce pas, que nous avons plusieurs âmes, et c'est quand je regarde la flamme se tordre en léchant les pierres noircies que je les évoque toutes, et qu'elles m'apparaissent si distinctes que je leur donnerais à chacune leur âge!

La première qui vient danser devant mes yeux éblouis, c'est une petite âme toute neuve, curieuse de tout, d'une blancheur qui rayonne: elle s'ouvre confiante à la joie d'exister et elle s'épanouit dans les belles tendresses familiales. Bientôt, à cette âme il a poussé des ailes qui l'enlevèrent dans l'azur des rêves jeunes...

Puis à mesure que la Vie s'approchait, voulait être regardée en face, arrachait les voiles, chargeant le coeur des devoirs qu'elle imposait, les ailes devenaient trop

faibles pour porter l'âme au-dessus de ce qui pouvait la heurter et la meurtrir: bientôt elles devinrent une gêne et tristement il fallut les replier.

Pauvre âme! ce qu'elle perdait en envolée elle le gagnait en profondeur; elle devenait un abîme mystérieux: moins confiante et moins simple, peut-être, mais plus humaine, plus grave, plus tendre...

Elle se transformait doucement, et quand la Vie se fit très dure, lui arracha des êtres aimés, la fit solitaire parmi les foules, la pauvre âme broyée crut entendre la Vie lui dire: — Enfin! tu pleures! Avant de savoir pleurer, une femme n'est pas une vraie femme. Tous les chemins que je t'ai fait suivre t'amenaient à l'inévitable, à la bienfaisante souffrance!"

Il semble, en effet, qu'avant d'avoir souffert nous ne sommes ni compatissantes, ni indulgentes, c'est pourquoi notre dernière âme est la meilleure. Pas la plus pure, peut-être, mais la plus belle qui saura mieux se donner et faire plus de bien.

C'est avec cette âme-là qu'il faut rêver le soir près des chenêts. Elle seule trouve du bonheur à évoquer les tristesses, et demeure douce en pensant à toutes les trahisons et à tous les abandons de la terre.

C'est qu'elle sait... elle sait la faiblesse humaine et la force des tentations, elle sait la misère des coeurs oublieux, l'aveuglement et l'inconscience des uns, la folie et l'im-

prudence des autres, et elle a une pitié infinie de tous, car elle sait aussi qu'ils ont souffert, que souvent ils ont cru bien faire ou n'ont pas voulu faire si mal!

Elle sait que pour juger il faut être parfait, et c'est difficile, tandis que pour plaindre et pardonner il suffit d'avoir déjà été faible et de ne pas être bien méchant.... c'est bien plus facile!

LIII

Vieilles filles

A la campagne, les préjugés persistent, indéracinables, et l'un d'eux, c'est qu'une fille de vingt-cinq ans, est une vieille fille! Aussi à partir de vingt et un ans, les jeunes filles comptent les années, les mois et les jours qui les séparent du terrible anniversaire, et je connais des mariages hâtifs et malheureux qui n'eurent pas d'autre cause que l'approche de cette date fatidique.

Combien de vies de femmes ont été assombries et éteintes par ce ridicule préjugé! "Vieille fille!" Ce mot provoque tant de dédains, surtout à la campagne, que même la "vieille fille" de vingt-huit ans (!) porte en elle comme le sentiment d'une déchéance féminine: elle est celle qui n'a pas su plaire, celle que l'amour a oubliée: on le dit tant autour d'elle, on le croit si bien qu'elle finit par le croire elle-même, et ce n'est pas l'âge qui

la fait "vieille fille", c'est sa propre tristesse et l'isolement qu'on lui impose.

Le mot vous surprend et cependant il est vrai: elle est tenue à l'écart par les jeunes filles qui ne l'invitent jamais à leurs parties de plaisir; les "dames" ne l'admettent pas davantage dans leur intimité, et peu à peu, la voilà solitaire et délaissée sans l'avoir désiré: elle a été mise de côté par tous, excepté peut-être par ceux qui peuvent profiter de sa complaisance, et la conscience de son inutilité commence à crier en elle. Parfois, elle essaie de l'étouffer sous d'humbles sacrifices et elle se dépense en dévouements obscurs payés d'ingratitude.

Le plus souvent, la pauvre méconnue se renferme dans le mépris affecté des joies que la vie lui a refusées, et ceux qui l'entourent chantent à l'unisson qu'elle est envieuse et amère quand elle n'est que blessée, la pauvre! On dit: c'est une égoïste, et pourtant, c'est du bien qu'elle ne peut faire qu'elle souffre tant, qu'elle en dépérit.

Mais que l'amour vienne à passer, qu'un brave coeur d'homme s'avise de la bêtise de ceux qui ont ignoré cette âme de femme tendre et meurtrie, et voilà que la vie terne se colore, et le coeur en s'épanouissant fait resplendir la figure. Est-ce bien la "vieille fille" qui est devenue cette femme à qui on reconnaît maintenant le droit d'être jeune, jolie et heureuse?

Célibataire, c'était une nullité; mariée, elle fera, au village, si elle le veut, la pluie et le beau temps! Y a-t-il au monde rien de plus stupide que ce préjugé et comprenez-vous que des gens sensés le partagent et en fassent souffrir les victimes sans se douter de leur cruauté---mille pardons---de leur inintelligence?

Dieu merci, on a fait justice de cette fausse conception dans les villes, et ce n'est pas dans la vingtaine qu'une femme est appelée une vieille fille, et surtout qu'elle est traitée comme telle.

Si elles sont nombreuses, les jeunes filles, qui passé vingt-cinq ans hésitent à se marier, c'est justement parce que leur vie est si agréable qu'elles redoutent le sacrifice d'une liberté et d'une indépendance qui leur sont chères. La fille de trente ans, surtout si elle est cultivée, exige beaucoup plus qu'elle n'eût demandé dans sa première jeunesse. Ses années d'illusions sont passées, elle a moins confiance dans les hommes qu'elle a appris à connaître et les misères conjugales lui font un peu peur. Rien de plus curieux que de faire la comparaison entre les vies si différentes des célibataires de la ville et celles de la campagne, et ces dernières puiseront peut-être dans mes observations le courage de relever la tête, de lutter pour conserver les privilèges et les droits qu'on leur enlève prématurément en obéissant à un préjugé idiot.

LIV

Manquer sa vie

Si l'Idéal moral me semble être de "remplir sa vie", la plus douloureuse des impuissances n'est-elle pas de "manquer sa vie?"

Manquer sa vie, c'est-à-dire laisser blanches des pages où l'on aurait pu écrire des poèmes de beauté, laisser froid un coeur qui aurait pu aimer, laisser vide une vie qui aurait pu être remplie de générosité et de dévouement. Et pourtant la pauvre âme qui a peut-être passé près du Bonheur sans le voir était, comme d'autres, capable de bien ; elle avait en elle des ressources qui restent inemployées et qui eussent pu lui donner une belle vie sous le soleil du Bon Dieu.

Que lui est-il arrivé? Elle erre au hasard, dépaysée dans sa propre existence, ne trouvant nulle part la joie et la paix qui ne manquent pas à ceux qui sont dans leur voie, même si cette voie a ses calvaires.

Elle n'a pas su se connaître elle-même, ni comprendre le sens profondément sérieux de la Vie, et elle s'est jetée dans l'irréparable; ou bien, elle flotte indécise entre des résolutions qu'elle ne prend jamais, malheureuse, inquiète, imputant son mal à tous ceux qui l'entourent, se croyant la victime, quand cependant, elle est bien l'auteur de sa vie médiocre.

Et celle qui a tenu le Bonheur dans ses mains, et qui avec l'insouciance de l'enfant brisant un jouet, l'a détruit par sa faute?

Un homme lui avait donné son coeur et sa vie; en échange, elle lui avait donné son coeur et sa vie. Elle a repris son coeur, pour le prêter à d'autres; elle a dédaigné le coeur de son mari et désolé leurs deux vies. Ne remplissant pas ses engagement, elle a fait faillite; une faillite morale plus douloureuse que toutes les autres: et le Malheur impitoyable réclame tout d'elle, lui arrache tout ce qui rendait sa vie supportable. Oui! sa vie est bien manquée et par sa faute!

Je me souviens d'avoir lu un poème norvégien qui m'avait profondément impressionnée. Le héros, vagabond capricieux et fantasque qui a erré par le monde sans s'attacher à une tâche, se trouve dans une forêt de son pays natal, je crois. "Alors autour de lui tout s'anime, tout parle... il entend des voix et ces voix ressemblent étrangement à celles du remords.

Et les fleurs fanées disent: nous sommes les joies que tu n'as pas cueillies. Et les feuilles qui tombent murmurent: Nous sommes les pensées que tu n'as pas eues. Et le bois mort crie: Nous sommes le travail que tu as dédaigné.

Et les oiseaux chantent: nous sommes les tendresses que tu n'as pas comprises, les reconnaissances que tu n'a pas offertes. Il est accâblé par le reproche des choses qui auraient pu être, des oeuvres qui auraient dû être et qui n'ont pas été!"

Pour échapper à cette cruauté des cho-

ses, la première condition n'est-elle pas de bien se rendre compte de sa vocation: c'est-à-dire, de comprendre où et comment l'on fera mieux son Devoir.

Combien d'âmes, pour l'avoir ignoré, meurent comme la graine égarée parmi les cailloux... sans avoir même germé.

LV

Les timides

A côté des gens qui se vantent, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, qui font de belles phrases pour exalter la noblesse et la délicatesse de leurs sentiments, illustrés d'ailleurs par les actes les plus mesquins, il y a des êtres timides, moralement recroquevillés, qui se défendent d'être sensibles et aimants; ils affectent de la froideur quand l'émotion les fait trembler, et ils s'immobilisent dans une inaction prudente en résistant à l'impulsion qui les porterait à se dépenser pour les autres.

Ils sont comme les plantes poussées dans les caves: leurs tiges blanches et molles sont à peine vivantes, parce qu'elles ont vécu dans l'obscurité: ces âmes dont je parle ont vécu aussi sans soleil: elles n'ont pas rencontré, dans leurs familles ou en dehors, la sympathie qui les eût rendues vigoureuses en leur donnant l'assurance et le courage nécessaires pour être bon, car il en faut.

Les personnes molles et trop timides peu-

vent avoir en réserve des trésors de bonté, mais elles ne savent pas l'exercer: leur vie se passe entre le désir de faire du bien aux autres et le regret de ne l'avoir pas osé.

C'est Maeterlinck qui nous dit de ne pas laisser la Bonté, vivre en nous comme une prisonnière à qui l'on défend d'approcher des barreaux de sa prison. La comparaison est saisissante; elle nous permet d'apercevoir, en une vision rapide, tant d'êtres qui refoulent leur sensibilité, et cachent, comme si elle était laide, la Bonté repoussée au fond d'eux-mêmes.

Cette timidité de ce qui est meilleur en nous est une infirmité morale dont les parents sont très trouvent responsables. Ils n'ont pas su créer dans les âmes qui leur étaient confiées la confiance qui s'élance, la pitié qui pleure, la bienfaisance qui veut soulager, la simple complaisance qui est heureuse de se gêner pour rendre service. D'un mot sec, d'un geste brusque, ils ont repoussé l'offre timide, l'avance discrète ou la caresse tremblante, et sans souci de blesser la petite âme transie, ils n'ont pensé qu'à eux, à leurs soucis, à leur difficultés! Ils se sont répandus en plaintes si amères sur la dureté de leur vie, que les enfants ont cru que leurs parents leur reprochaient d'exister, et leur coeur s'est replié, rapetissé et quelquefois durci.

Ils sont sortis de la famille ayant perdu confiance en eux-mêmes, habitués à se dé-

fendre à coups d'égoïsme contre l'égoïsme ambiant. Seront-ils donc toujours des solitaires, et des faibles parce qu'ils ont peur d'être bons? Peut-être ne comprennent-ils pas la raison de leur malheur,et qu'en y réfléchissant ils découvriraient que la bonté appelle la bonté comme l'amour appelle l'amour. S'ils savaient surmonter leur réserve, donner la liberté à leur "âme enchaînée", ils iraient, les mains tendues, vers tous ceux qui les attendent depuis si longtemps et qu'ils ont désappointés... et après, tout leur paraîtrait clair et facile; leur âme au lieu de se traîner en gémissant serait portée et soulevée par son propre élan qu'aucun lien ne retiendrait.

LVI

Les séparés

Il faut croire que l'on me suppose de la sagesse, puisque si souvent on me consulte au sujet des complications qui surgissent à tous les tournants des vies de femmes.

Si cette confiance me flatte et m'honore, la responsabilité dont elle me charge m'effraie bien un peu, et devant certains points d'interrogation, je me dis qu'une question est plus facilement posée que résolue.

Je sympathise avec ceux qui cherchent toujours à comprendre et à savoir les "pourquoi" de toutes choses, mais c'est une disposition qui nuit au repos de l'âme, et il m'ar-

rive d'envier la quiétude de la bonne et confortable grosse dame dont le principal souci se borne à faire "bien manger son monde".

Trois des dernières communications reçues expriment la même curiosité en des termes qui se nuancent à la tournure d'esprit des questionneuses.

Posée en boutade rieuse par la petite personne gaie, tristement par la délicate que la vie meurtrie, tragiquement par celle que la souffrance affole, la question, dans toute sa simplicité apparente, est celle-ci: Pourquoi, entre des personnes qui s'aiment réellement et qui se veulent du bien, y a-t-il des barrières morales infranchissables qu'aucune bonne volonté ne peut démolir? Tout au plus, aux très bons jours, est-il donné aux séparés de s'apercevoir par-dessus le mur et au prix d'une gymnastique spirituelle qui ne peut durer longtemps! ---Cette impossibilité de se comprendre se révèle dans les silences qui glacent, dans les réponses "à côté", dans les interprétations qui blessent; on a beau faire d'un côté et de l'autre, l'entente rapide et spontanée est impossible, et le danger des explications décourage souvent de les tenter. "A quoi bon? se dit-on, il ne peut comprendre! elle ne peut savoir, c'est inutile!"

Et l'on se tait, ou l'on parle froidement quand il faudrait convaincre et persuader, et l'on échoue misérablement.

Ces "séparés" sont des éternels étrangers!

Ils ne nous connaissent pas comme nous sommes, mais comme nous nous faisons pour eux, à cause de leur éloignement deviné et senti si douloureusement.

Qu'y a-t-il à faire? Rien. Quand vous n'avez pas appris l'hébreu, vous ne vous étonnez pas de ne pas comprendre ces Juifs qui causent près de vous? Eh bien, cette âme et la votre parlent chacune une langue inconnue à l'autre... et vous ne pourriez même l'apprendre! Résignez-vous,soyez douce à l'"autre" qui souffre comme vous, et n'essayez pas des rapprochements impossibles. Surtout, n'en voulez jamais à ceux qui ne sont pas plus coupables que vous "de ce qui est", en dehors de leur volonté.

LVII

Le refuge

En ces courtes journées de novembre, l'ombre, en s'appesantissant sur la ville, semble en chasser la joie et faire sortir toute sa lassitude et toute sa misère! On va dans la nuit, accâblée soi-même de la fatigue de ces pauvres gens qui se bousculent aux coins des rues et les grappes humaines accrochées aux tramways nous font soupirer: "Jamais, jamais on ne réussira à transporter chez eux tous ces travailleurs qui n'en peuvent plus!"

Elle paraît si dure la vie de ces pauvres

êtres dont la journée, commencée avant le lever du soleil, se continue dans les fabriques, les ateliers, les magasins pour se terminer dans cette bousculade affolée de six heures.

Hier soir, j'étais haletante de les voir tant courir! Notre-Dame, à deux pas, m'ouvrait la sérénité de son abri, je m'y réfugiai.

Un parfum d'encens flottait encore dans l'air; à la clarté diffuse des lumières isolées qui piquaient l'obscurité de petites étoiles, on apercevait les groupes dispersés dans la vaste nef, et dans le silence recueilli on percevait le bruit des pas amortis, et comme un murmure de prières, de glissement de chapelet, de soupirs, et, tout près de moi, je distinguai des sanglots.

Si près, que je saisis la silhouette de la jeune femme élégante dont le bruissement soyeux avait attiré mon attention dès son entrée.

Elle pleurait désespérément, comme on pleure devant l'irréparable. Elle n'était pas en noir, mais n'y a-t-il pas des morts plus tristes que celles qui nous revêtent de deuil?

Et je pensais, remplie de pitié, que parmi les affairés et les fatigués que je plaignais tout à l'heure, plusieurs peut-être avaient jeté un regard d'envie sur cette jolie femme riche, qui passait légère à travers leurs groupes pressés. Dans un instant elle sortirait d'ici, la tête haute, cachant sous un masque serein le chagrin refoulé dans les

profondeurs de son âme. Car il lui faut parader, tenir son rang, jouer la comédie du bonheur, et sa vie est probablement plus compliquée et plus difficile que celle de la petite employée qui s'est exclamée: "Est-elle chanceuse, celle-là!"

Et dans l'église, de plus en plus déserte, je restai longtemps, triste de tant de douleurs coudoyées, mais singulièrement illuminée de la conviction que tout est bien ainsi, et que toutes les vies seront endurables aussi longtemps que nous jetterons nos angoisses et nos désespoirs aux pieds de Dieu qui les attend et qui veut que nos âmes ne puissent être profondes et belles qu'à la condition d'être creusées par les larmes et transformées par le travail et la souffrance.

LVIII

Retour de théâtre

Comme elle est divertissante et fine cette comédie de "La Mègère apprivoisée", que la violence systématique de son mari réduit à une obéissance si aplatie.

Je m'en suis franchement amusée, en me disant que les méthodes shakespeariennes, impossibles à employer de nos jours, avaient du bon. Jamais il ne nous sera donné de voir une mégère devenir aussi suave, nous sommes trop civilisés! J'ai eu la simplicité d'exprimer cette opinion devant d'autres femmes,

et je fus écrasée sous le poids de leurs protestations indignées : "Cette pièce leur gâte tout le grand auteur! Il pose en héros un grossier et brutal personnage, il avilit la femme et prétend établir que l'homme a le droit de la traiter en esclave, et patati et patata!"

Quand elles n'eurent plus le souffle, j'eus mon tour. Entre femmes on a toujours son tour; s'il nous est refusé, nous parlons toutes ensemble, c'est une des manières d'avoir son tour, et elle vaut les autres! J'ai eu beau jeu à défendre contre ces avocates de la dignité féminine, ce grand Shakespeare dont l'oeuvre presque entière est la glorification des vertus féminines. A une époque, où, surtout en Angleterre, la femme était considérée comme une inférieure et traitée comme telle, Shakespeare l'a élevée à un idéal qui demeure l'Idéal. Beauté, pureté, courage, tendresse, générosité, il a célébré toutes ces vertus fémines et les a immortalisées dans ses héroïnes auxquelles le temps n'enlève rien de leur charme, de leur noblesse et de leur éternelle jeunesse. Dans la femme le poète a vu la chercheuse des idées élevées, des sentiments délicats et désintéressés, des pensées nécessaires au bonheur; il a vu l'esprit et l'âme féminines idéalisées et il leur a accordé une influence bienfaisante et toute puissante.

Je ne vois pas pourquoi les femmes lui en voudraient d'avoir créé "une" mégère et son dompteur, --- celui-ci recueille toute leur hai-

ne! --- quand elles lui doivent également toutes ces héroïnes gracieuses, pures, aimantes, courageuses, qui seront éternellement admirables. Les mégères sont de très vilaines exceptions, et si celle de Shakespeare fut un peu malmenée, n'oublions ni l'époque où la dureté était générale, ni surtout les bons résultats obtenus!

LIX

Le fond des âmes

En ce temps de l'Avent, la parole évangélique est distribuée dans toutes les églises et les prédicateurs rivalisent de zèle pour répandre la vérité et tirer les âmes en haut.

Mais pour tirer en haut les pauvres âmes terrestres, il faut de bonnes cordes solides, et de l'adresse afin de ne pas les heurter aux obstacles, et certains sauveteurs voient avec stupeur, au bout de leurs ficelles, les âmes menues s'agiter, se débattre dans le vide et retomber à leurs vanités, leurs petits plaisirs, et leurs gros péchés.

C'est que le démon est un fin compère: au lieu de détourner la troupe de ses bonnes petites amies d'aller entendre les sermons de l'Avent, il fait des sermons d'Avent de belles occasions de travailler pour son compte. Il met en avant des raisons de mode, de snobisme, de vanité et il va même jusqu'à choisir l'église pour y faire rencontrer des gens qui feraient beaucoup mieux

de ne pas se voir! Il enlaidit et déforme l'intention, puis il pirouette en disant: "Va à l'église tant que tu voudras: tu m'y sers parfaitement."

Ah! nos intentions! Le fin fond du ressort qui nous fait agir, comme il faut descendre loin en nous, parfois, pour le voir clairement. Nous sommes si habituées à nous mentir, à nous payer de monnaie de singe.

Oh! Pas vous, madame, dont les yeux indignés me font sourire. Mettons que vous êtes l'exception... mais toutes les autres et moi.

Nous biaisons, nous subtilisons, nous jouons au plus fin avec nos obligations et notre devoir, et quand nous sommes forcées par l'évidence d'admettre nos torts, nous trouvons toujours quelqu'un qui en est la cause et qui est bien plus coupable que nous!

Sommes-nous donc incapables de sincérité et de droiture? Non, certes! Mais comme nous devons nous défier de tous les petits esprits de ruse, de dissimulation, d'hypocrisie qui nous guettent à tous les tournants, qui nous accompagnent en nous entourant de leurs fantasmagories! Pour peu que nous nous laissions guider par eux, nous perdons la notion juste de ce que nous sommes et de la route que nous suivons.

Si je généralise ainsi au risque de vous scandaliser un peu, c'est que je sais que si

la femme sincère avec les autres est moins rare que ne le disent nos détracteurs, la femme sincère avec elle-même est presque introuvable.

Nous avons un talent merveilleux et déplorable pour enguirlander nos faiblesses, voiler nos lâchetés, excuser nos petitesses, mettre nos responsabilités sur le dos des autres, faire toutes les sottises imaginables et crier comme les enfants: "Ce n'est pas ma faute, je ne l'ai "pas fait exprès".

Aussi, quand les femmes vont entendre les sermons, c'est trop souvent pour les appliquer à leurs amies, et à la sortie de l'église, je me figure parfois les voir secouer leurs plumes et laisser tomber dédaigneusement: "Dieu merci! tout ceci ne me regarde pas, moi!"

Le démon adore ces belles pharisiennes!

LX

Mes Noels

La ronde des mois a ramené Noël, le Noël d'aujourd'hui où chacun met un peu des Noëls passés: il semble que pour en revoir les lumières et les ombres, il soit nécessaire d'être dans une intimité qui rende le recueillement possible, et je bénis la solitude de ce soir qui n'est pas de l'isolement, puisque dans le salon voisin on est à faire la parure de l'arbre de Noël. De grands enfants, frères, cousins et cousines, préparent la surprise des petits, et

autour du sapin vert, ils sont redevenus gamins et ils font un grand vacarme joyeux.

Une légère entorse me dispense d'aider aux préparatifs: étendue sur le divan, au creux d'un coussin, je regarde le feu et à force de chercher des formes fantastiques dans la flamme dansante, il me semble que je m'endors.

Le foyer s'est agrandi: il est maintenant largement ouvert sur un ciel étoilé qui s'incline en pente jusqu'aux bûches qui crépitent, et voilà que sur cette glissoire étrange des anges mystérieux descendent; ils approchent et je les reconnais. Ce sont mes Noëls, tous les Noëls de ma vie qui glissent sur le chemin bleu, touchent du pied les fagots et passent devant moi légers et insaisissables. Je les reconnais tous: les premiers, tout petits, en robes de nuit très longues, où leurs pieds roses s'embarrassent: les yeux extasiés, les boucles emmêlées, ils tiennent dans leurs bras frêles des hochets d'argent, des boules qui brillent, des bébés gris en caoutchouc, des poupées roses aux cheveux d'étoupe.

Les jouets se transforment à mesure que grandissent les anges: ils sont maintenant chargés de balles multicolores, de volants emplumés, de raquettes, de livres coloriés, de maisons, de poupées, de ménages complets.

Ils défilent par rang de taille, comme les bébés anglais dans les albums de Christmas.

Leur procession est lente et ininterrompue.

Ils semblent sortir du feu et disparaissent dans l'ombre... derrière le piano, je crois...

Les voilà devenus plus longs, plus maigres, un peu gauches, avec la timidité de l'âge ingrat, et ils emportent les détestables cadeaux utiles: plumiers, cartables, patiences géographiques, abrégés de sciences à l'usage des enfants. Ils sont un peu tristes: leur cœur capricieux et froissé paraît dans leurs yeux chercheurs.

Et voici les Noëls charmants de la jeunesse: ils sont fins, sveltes, rieurs et rêveurs: ils portent des fleurs, des écrins, des perles satinées, des dentelles fragiles, des fourrures blanches; ils marchent environnés de musique et de chimères, ils ne touchent la terre que du fin bout du pied, leurs ailes frémissent et voudraient s'ouvrir très grandes: vers les anges de ma jeunesse, je tends les mains pour les retenir, mais ils s'évanouissent dans le noir et d'autres Noëls leur succèdent. Quelques-uns ont des yeux de saintes en prières: ils glissent avec un parfum doux d'encens; d'autres, fleuris, parés, semblent revenir de la danse. Quelques-uns ont les mains vides, d'autres portent un flambeau allumé, d'autres encore, un sablier gris où le temps coule... coule... il y en a plusieurs dont les voiles sont tout noirs, et qui pleurent...

Ils ont tous passé, et celui de cette année n'est pas venu...

Inquiète, je lève la tête: sur le chemin bleu

il pleut des étoiles, mais aucun ange n'est visible. N'y aurait-il donc plus de Noëls pour moi?

Un appel joyeux m'éveille: "O la paresseuse! Elle dort! L'arbre est splendide... viens voir!" et tout bas : "Tu sais, il y a trois petits paquets pour toi!"

Le rêve est effacé, et il y aura encore des Noëls pour FADETTE.

LXI

La bonté vivante

"J'ai vu disparaître la vieille année: elle s'était fait si jolie sous sa parure de frimas, si douce et si émue, que de toutes les forces de mon être j'ai voulu la retenir; inexorable, elle a glissé dans le passé, en emportant de mon coeur, de ma vie, tant de choses précieuses qu'il me semble être au seuil de la nouvelle année avec des mains vides, sans but, désemparée, détachée, désintéressée de tout, comme une étrangère dans un pays qui lui déplaît."

Je relève seulement ces lignes de la petite lettre bleue reçue dans l'agitation d'un départ; mais je l'ai lue à tête reposée dans le train qui ne voulait plus arriver, et où il faisait si froid, que je comprenais toutes les lassitudes et tous les découragements. Oui, ma petite amie, il y a des heures où l'on se sent les mains vides, le coeur vide et la tête

vide; des heures où tous les efforts semblent trop pénibles quand on entrevoit les résultats probables, des heures où le cher passé vous tire en arrière, vous force à le regarder, et vous détourne du présent, de la tâche quotidienne, du devoir qui vous attend.

Car, vous pouvez bien me dire que vous n'avez pas de but, que personne n'a besoin de vous, que vous vous sentez si inutile que cela vous décourage: vous croyez que tout cela est vrai, mais vous vous trompez; vous ne savez pas voir et vous n'avez pas encore compris qu'il n'y a pas d'êtres qui ne soient au monde pour un but bien déterminé. Notre mission est modeste parfois, notre ambition et aussi notre bonne volonté nous porteraient à faire des actions importantes et qui comptent, et nous dédaignons trop le petit programme discret qui nous est assigné.

"Si j'avais un mari, des enfants, une maison à diriger, je saurais que je suis bonne à quelque chose!..." Soyez bonne autrement; aidez votre amie à soigner son bébé malade; elle ne peut sortir, faites ses commissions: ce vieux parent s'ennuie, allez lui lire ses journaux tous les jours.

Et la misère de cet hiver! Y avez-vous pensé? Croyez-vous que cela ne vous occuperait pas d'essayer d'aider quelques pauvres?

Dans votre maison luxueuse et chaude,

vous vous plaignez d'être inutile, et il y a près de vous des êtres humains qui ont froid et qui ont faim!

Tous, ma petite amie, nous avons des heures de faiblesse où notre égoïsme voudrait ne penser qu'à soi: faisons-le taire et occupons-nous des autres, c'est le grand remède de toutes les maladies morales, toutes les tristesse, les déceptions et les regrets.

Maeterlinck appelle "bonté morte" celle qui n'est faite que du passé: ayons la bonté vivante qui "transforme en beauté les petites choses qu'elle touche".

LXII

Simple réponse

"Veuillez me dire, madame Fadette, quelle femme, selon vous, convient au savant, à l'artiste, à l'écrivain, et plus simplement à tout homme instruit?"

Ceci est le résumé d'une très jolie lettre d'un lecteur-ami inconnu qui me fait l'honneur de me demander mon opinion.

Tout d'abord, mettons de côté la femme savante, la femme supérieure, celle qui serait capable de partager les travaux de son mari, et susceptible, par conséquent, de nuire à son prestige. Il ne doit pas risquer d'avoir une Rivale à son foyer. Colette Yver, dans "Les dames du Palais", analyse très finement ce sentiment de jalousie d'abord inconscient,

qui grandit, se développe et domine, enfin, au point de séparer le mari de la femme, le premier étant jaloux des succès d'avocat de la seconde. Dans notre pays, une rivalité de cette nature ne saurait se produire, --- et pour cause,---mais n'y a -t-il pas des artistes, peintres ou musiciens, n'y a-t-il pas des professeurs, qui veulent être les seuls flambeaux qui brillent au foyer? c'est de l'égoïsme masculin, c'est un sentiment mesquin, c'est tout ce que vous voulez, mais puisque ça existe, il faut en tenir compte et vous défier, O hommes supérieurs, des femmes supérieures!

Devrez-vous, alors, vous contenter d'une bonne ménagère? L'exemple de quelques illustres parmi vous semble vous le conseiller... mais leur expérience vaut d'être étudiée avant que vous vous décidiez à vous choisir une femme dont le plus grand talent soit de surveiller le rôti et de repriser les chaussettes.

Une bonne servante est fort utile... dans la cuisine! Mais l'homme supérieur ne vivant pas seulement de soupe, je doute fort qu'il se contente longtemps du bonheur qu'il trouvera dans un intérieur où il ne saura à qui parler sa langue.

Et que je dise en passant comme je les plains, celles que leurs grands hommes appellent des "bonnes femmes!" D'ailleurs, je suis tentée de plaindre aussi les grands hommes eux-mêmes s'ils souffrent de leur choix

étrange... et de les mépriser s'ils sont heureux de ce qu'ils reçoivent et de ce qu'ils donnent.

Mon humble opinion, c'est que l'homme d'étude doit choisir pour compagne une femme assez sage pour diriger sa maison, assez sérieuse pour bien élever ses enfants, assez intelligente et instruite pour s'intéresser à ses travaux et à ce qui se passe dans le monde de l'esprit, assez fine et charmante pour savoir le reposer de ses fatigues en embellissant sa vie.

Quand l'homme supérieur aura découvert cette perle, qu'il s'en fasse aimer et après l'avoir épousée qu'il "continue" à s'en faire aimer... c'est ce que peu d'hommes savent réaliser. Ils s'imaginent, quand ils sont mariés, avoir conquis pour toujours l'amour dévoué d'une femme trop heureuse de leur sacrifier ses goûts, ses petits habitudes, sa chère indépendance... et ils laissent nonchalamment s'éteindre le grand amour qu'il eût fallu au contraire alimenter pour qu'il communiquât à leur femme, la force d'être la femme idéale qu'ils ont rêvée.

Messieurs, la cause de l'échec des bonnes volontés féminines est souvent votre étrange prétention d'être aimés même si vous êtes indifférents, exigeants, et désagréables.

Trop d'hommes croient avoir rempli tous leurs devoirs, quand ils ont assuré l'existence de leur femme et satisfait sa vanité: ils ne

s'occupent ni de son esprit ni de son coeur; absorbés par leurs affaires, ils oublient de l'y associer, et ils ne songent pas que son esprit et son coeur vont manquer de santé et de force, qu'ils deviennent, par le fait même, ouverts à toutes les tentations, et Dieu sait que les tentations et les tentateurs se trouvent toujours sur la route d'une jeune femme qui commence à moins aimer un mari qui la traite en quantité négligeable!

Ils ne connaissent ni l'un ni l'autre l'intimité réconfortante qui met tout en commun, les peines et les joies: leurs vies parallèles ne se fondent pas, et leur commune sécurité, faite de fatuité, d'insouciance et d'indifférence n'est trop souvent qu'une illusion. Quand elle se dissipe, l'un ou l'autre ou l'un et l'autre cherchent loin du foyer le bonheur qu'ils n'y trouvèrent pas: c'est l'histoire de tant de drames intimes, et l'expérience des victimes ne semble pas servir de leçon à ceux qui les suivent.

Les hommes supérieurs ont encore plus que les autres, l'illusion que leur femme n'aurait jamais le mauvais goût de leur préférer un homme... ordinaire. Ils oublient qu'une femme a surtout besoin d'être aimée et que l'amour comme le feu a besoin d'être surveillé et attisé pour durer.

Table des matières

	PAGES
En Guise de Préface	V
Feuilles mortes	1
La grande question	3
Le Sorcier	5
Glas de huit heures	8
Dans le Brouillard	10
Les bonnes petites choses	12
Rêves et Dentelles	14
Charité	17
Tristesse	20
Oiseaux perdus	21
Pour les petits malades, mesdames	24
Noël	27
Hiver blanc	29
Amis	32
Notre influence	34
L'attente	37
En carême	39
La conscience	41
La trop bonne	44
Verglas	46
Elles savent aimer	48
Les corneilles	50
Pâques	53
Ames d'enfants	56
Mois de Marie	58
Les lettres	61
Flânerie	64
Les pauvres petits	65
Rien à dire	68
A la montagne	70
Aimer c'est avoir confiance	72
Le cheveu	76
La passée de Monseigneur	78
Le rêve bienfaisant	81
Sur l'eau	83

Pages

Le mystère des âmes 85
La petite vieille dame 88
Désillusion 91
Ce qu'elles sont 93
La Sonate 96
Les coeurs mous 98
Tendresse discrète 100
Au collège 102
La mère 105
Broyeurs de noir 108
Nos morts 111
Leur secret 113
Heures ailées 116
Conseil 118
Les voix dans la nuit 120
Fadette directeur 122
Solitude et souvenirs 126
Vieilles filles 129
Manquer sa vie 132
Les timides 134
Les séparés 136
Le refuge 138
Retour de théâtre 140
Le fond des âmes 142
Mes Noëls 144
La bonté vivante 147
Simple réponse 149

LETTRES

DE

FADETTE

DEUXIÈME SÉRIE

MONTRÉAL
L'Imprimerie Populaire, Limitée
1915

I

S'aimer soi-même

On nous a dit et répété bien souvent que nous nous aimions trop et nous l'avons cru. C'est pourtant une grande erreur, et notre tort, c'est, au contraire, de ne pas nous aimer suffisamment et assez bien. Dans notre égoïsme nous aimons notre paresse, nos aises, nos idées fausses, ce qui n'est pas du tout nous aimer.

Et pourtant le commandement divin, "aimez votre prochain comme vous-même", nous fait une loi de cet amour de nous-mêmes et nous le comprenons si peu que nous ignorons totalement son absence en nous.

Ces réflexions me sont venues, hier, en voyant nombre de gorges délicates exposées aux rudesses d'un grand vent du nord.

S'aimer, n'est-ce pas se vouloir du bien, souhaiter pour soi toutes les perfections physiques et morales, travailler à acquérir celles qui nous manquent et à conserver celles que nous possédons?

Or, qui a le souci réel de rendre parfaits, — au moins d'une perfection relative, — son corps et son âme?

Les femmes, malgré leur incontestable vanité, gâtent leur beauté à plaisir: elles brûlent et teignent leurs cheveux, elles ma-

quillent leur peau, elles ne soignent pas leurs mains, elles gaspillent leurs yeux, elles déforment leur taille, et, ce qui est plus grave, pour des satisfactions de paresse, de gourmandise et de vanité, elles compromettent sérieusement leur santé. La plupart seront surprises de constater que ce que j'écris est vrai, elles n'y ont jamais pensé!

Si dans l'ordre physique nous nous négligeons ainsi, que dire de l'insouciance phénoménale que nous apportons à l'embellissement de notre esprit et de notre âme?

Si nous nous aimions, nous comprendrions que notre premier devoir est de donner toute notre valeur. Et comment, sinon en faisant disparaître nos tares et en développant nos qualités?

C'est, hélas, le moindre de nos soucis : nous nous contentons de cacher les premières et de simuler les secondes et cela nous satisfait. Pour la plupart, paraître est tout: nous préférons un beau chapeau à une belle chevelure, et pourvu que nous ayions l'apparence des vertus prisées dans notre milieu, le fond de notre âme nous importe bien peu.

Pourquoi, si ce n'est que nous ne nous aimons pas?

Quelle révolution morale s'accomplirait dans le monde, si, résolument, pratiquement, chacun de nous se mettait à s'aimer de la bonne manière, en se voulant parfait et en travaillant à le devenir physiquement,

intellectuellement et moralement. C'est pour le coup que l'ennui serait banni de la terre, car nous serions très occupés! Il n'y aurait plus de vies vides et stériles si nous savions bien nous aimer et aimer les autres de la même façon! En nous efforçant d'acquérir sans cesse des beautés nouvelles, nous ne deviendrions, cependant, ni vaniteux ni suffisants, parce que nous nous sentirions toujours bien inférieurs à notre idéal.

Même au point de vue physique, l'aspiration à la vraie beauté tuerait la vanité... Quelle jolie femme, se comparant aux modèles de la statuaire grecque, ne deviendrait pas modeste?

En attendant cette ère de perfectionnement que j'appelle de tous mes voeux, je supplie les jeunes imprudentes de veiller sur leur santé et de ne pas compromettre la solidité de leurs poumons par des décolletages imprudents pendant la mauvaise saison.

II

La petite servante

Clopin-clopant, dans la neige fondante, la petite infirme va lentement son chemin, attrapant un coup de coude par-ci, une invective par-là, car elle glisse et se tient difficilement sur le trottoir glacé et inégal, et sans le vouloir, elle heurte les passants. Le

vent du nord lui cingle la figure, ses doigts bleuis retiennent, avec peine, le gros paquet mal attaché, et elle a chaud et froid tout à la fois.

Lasse, essoufflée, elle s'arrête au coin de la rue et elle s'appuie au mur. Les autos et les voitures filent, les tramways arrêtent, se vident, se remplissent et repartent. Comme elle serait vite rendue si elle y montait, mais elle n'a pas le sou! Elle avait chaud tout à l'heure, voilà maintenant que des frissons lui courent dans le dos, et il se fait tard... sûrement, elle sera grondée pour avoir été si longue à rapporter ce manteau!

Mais bah! Elle est grondée sans cesse... C'est curieux de voir tous ces passants: ils paraissent heureux, pressés; ils courent... sans doute vers leur maison accueillante et chaude, leur Home. Elle n'a jamais eu de Home, elle, ni en Angleterre, ni ici. Elle ne se presse pas, elle, car elle va inévitablement vers de la tristesse: celle qu'elle connaît, et d'autre peut-être pire!

Quand elle se remettra en marche, ce sera vers la vilaine maison de l'avenue Laval où une maîtresse exigeante et vulgaire commande et gronde; elle voit la petite chambre humide et froide du sous-sol, entre la cuisine sombre et malpropre, et la cave, où les rats grugent et se battent: c'est là qu'elle dort comme elle peut; et tout le jour, elle court en boitillant, sans jamais arriver à conten-

ter la grosse femme criarde qui l'appelle "face d'Irlandaise"!

Elle suit des yeux la bousculade de la foule de six heures, et elle se demande pourquoi elle est née de parents qui l'ont abandonnée? Pourquoi, de l'orphelinat anglais, on l'a envoyée au Canada, si frêle, infirme, incapable de se défendre? Pourquoi, dans ce pays de liberté, elle est une misérable petite esclave?

Aucun "parce que" ne répond à ses pourquoi; la foule s'agite toujours, le jour baisse: le coeur gonflé, les yeux remplis de larmes, elle se décide enfin à traverser la rue. Mais elle a mal calculé son élan; un tramway la frappe, et elle tombe.

. . . . . .

Quand elle ouvre les yeux, longtemps après, elle voit une salle toute blanche et remplie de soleil; il lui semble qu'une figure douce est penchée sur elle; vite, bien vite, elle referme les yeux afin de ne pas interrompre un si joli rêve!

Mais on lui parle, on lui fait boire une potion, elle ne rêve pas, et c'est bien la petite Nelly qui est couchée dans ce bon lit et à qui la jolie garde parle si doucement.

Et peu à peu, la mémoire lui revient de la rue ruisselante et encombrée: elle sent encore le choc terrible, elle s'agite..., elle veut questionner, mais on lui ordonne de se taire, de ne penser à rien.

Et une vie nouvelle, douce et vague comme

un rêve, commence pour Nelly qui ne peut plus courir et qu'on ne gronde plus.

On la soigne, on la sert, on consulte ses goûts: elle n'entend que des voix douces et de bonnes paroles! Pourvu qu'elle ne guérisse jamais! C'est si bon de se reposer et d'être bien traitée!

Elle croit se laisser vivre... elle ne se doute pas que, tout doucement, elle glisse dans la mort.

Un jour, le chapelain vient: il lui parle de Dieu et du ciel, et il lui demande de se rappeler tous ses péchés pour les lui dire. Elle cherche bien... mais elle n'a pas eu le temps de pécher beaucoup, et toute la malice qu'elle connaît, c'est celle des autres à son égard. Le bon prêtre la bénit et l'absout, car il faut être si pure pour aller voir le bon Dieu!

—Comment! c'est bien vrai? Ne retournera-t-elle plus jamais à l'Avenue Laval?—Non, puisqu'elle va au ciel...

Une extase remplit les grands yeux, la petite main saisit la manche de la soutane: "O Father, thank you!" Elle le remercie avec élan comme s'il venait de lui faire cadeau de la mort.

III

Petite ville

Il m'est impossible—et je le regrette—de répondre directement aux si jolies lettres qui me viennent de la ville et de la campagne: je veux au moins remercier mes correspondants et mes correspondantes, et leur dire comme je suis sensible à leur sympathie: j'y puise un grand courage, et de l'ardeur pour mon travail qui en devient plus facile.

On me fait beaucoup de confidences: je m'arrête aujourd'hui à la plainte un peu amère d'une jeune fille qui habite une "petite ville endormie et plate où je moisis, madame; vous pourriez à l'aide d'un microscope, voir la légère mousse verdâtre qui m'envahit!"

Elle me fait ensuite une peinture de cette ville qu'elle juge bien sévèrement, il me semble: peu de gens cultivés, beaucoup de vulgaires commères; ni bibliothèque, ni musique, ni théâtre: ce qui absorbe à un égal degré l'attention des habitants de la dite ville, ce sont les préoccupations ménagères et la chronique scandaleuse. La surveillance s'y exerce dévotement et sans charité, par des sacristines impitoyables qui ont peu de jugement et une langue très longue: dès qu'on s'écarte de la routine, dès qu'elles sont en présence d'un geste qu'elles ne comprennent pas, le rapport se fait, la condam-

nation est portée... tant pis pour la justice et l'esprit évangélique! C'est là le moindre de leurs soucis.

—Je sais qu'il y a du vrai dans tout ceci et c'est le côté petit et laid de la vie des petites villes. Mais il y en a un autre, et nous allons voir ensemble si votre vie grise ne peut s'illuminer par certains côtés et devenir ce que vous souhaitez: active, vivante, utile à vous-même et aux autres.

Et d'abord, je vous prie d'examiner si les jeunes filles de la grande ville profitent autant que vous vous l'imaginez de la vie intellectuelle plus large, si leur goût artistique s'y forme davantage, si elles sont en un mot supérieures à leurs soeurs des petites villes? Moi qui ai de l'expérience, je puis vous répondre, non pour déclarer les unes supérieures aux autres, mais pour vous assurer que ce qui fait le plus grand charme de la femme... une forte vie intérieure, une personnalité accentuée, ont plus de chances et d'occasion de se développer dans une vie moins factice et plus paisible que la vie des grandes villes.

Je suis d'avis que l'espace, l'air et la lumière sont aussi nécessaires aux âmes qu'aux arbres. Vous avez vu dans les forêts des massifs de petits arbres pressés ensemble? Ils se nuisent, les plus gros étouffent les plus petits qui se vengent en les gênant à leur tour: leurs branches s'enchevêtrent, quelques-uns ne reçoivent le soleil que d'un

côté, tous ont des branches sèches et souffrent du manque d'air et d'espace. Aucun n'arrivera jamais au développement gracieux et symétrique de l'arbre isolé qui reçoit de chaque saison sa part de soleil. Il est fort et superbe parce qu'il a sa vie propre, sa beauté personnelle.

La nature féminine a plus de chance d'acquérir de la force et de l'originalité si elle s'éloigne des foules qui suivent sans les discuter les décrets de la mode et du snobisme.

Etant donné qu'une jeune fille a le goût d'acquérir une culture intellectuelle ou artistique au-dessus du niveau ordinaire, elle a dans sa petite ville plus de loisirs pour étudier et plus de chances de réussir qu'une jeune fille douée des mêmes aspirations dans une grande ville.

Cette dernière a si peu de temps! Sa vie est encombrée: la diversité de ses obligations et de ses distractions, le contact avec tant d'autres vies, tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle recherche et tout ce qu'on lui impose lui communiquent une activité fiévreuse, énervante et peu féconde. A la fin de chaque semaine comme au bout de chaque journée, elle constate qu'elle s'est agitée et fatiguée sans aucun résultat visible. Elle se disperse: son attention, son temps, ses forces, tout cela s'émiette, s'envole en parcelles et il n'en revient que de la lassitude.

Il est vrai que les jeunes filles de la grande

ville ont l'avantage d'être à portée des bibliothèques, des conférences, des beaux concerts... mais encore, faudrait-il voir comment elles profitent de cet avantage, si elles ne dédaignent pas ce que vous enviez si fort, si elles apprécient ce que vous regrettez tant?

Croyez-moi, ma petite amie, ne vous laissez pas "moisir": vous n'en avez pas le droit et cela ne doit pas être amusant! Vous êtes intelligente, faites-en profiter les autres: si toutes les personnes intelligentes de votre petite ville en font autant, voilà tout trouvé un cercle de connaissances agréables.

Vous n'avez pas à votre disposition une bibliothèque publique, mais vous pouvez facilement, et à peu de frais, vous en former une où vous réunirez le génie, l'esprit, la poésie des meilleurs auteurs: chaque livre choisi avec amour, deviendra votre ami et votre maître, souvent un conseiller utile, toujours une distraction aimable. Chaque volume sera un petit bonheur nouveau qui entrera chez vous, qui y habitera, que vous retrouverez quand les autres s'évanouiront. Et non seulement vous aurez des livres, petite bienheureuse, mais le temps de les lire, de les relire, de les rêver, de les apprendre. Vous avez le temps de vous sentir vivre: vous n'êtes pas emportée, roulée, bousculée par la vie pressée qui court toujours, en chavirant tout sur son chemin.

Puisque vous devez l'habiter, cette ville, à laquelle vous mettez un masque vilain,

essayez donc de voir sa véritable physionomie, dégagez sa beauté bien plus profonde que vous ne le soupçonnez, et tirez d'elle tous les avantages possibles. Ne perdez pas votre gaieté et la joie de votre jeunesse à tendre les bras vers l'inconnu impossible; développez normalement et harmonieusement vos qualités et vos aptitudes, utilisez le temps qui vous pèse et vivez pleinement votre vie présente. Demain, il est possible que vous soyez transportée sur un autre théâtre, une vie plus mouvementée vous attend peut-être? Vous y serez bien préparée; vous serez "vous" et non une quelconque qui n'a cherché qu'à imiter les autres. Et si vous devez vivre chez vous, vous contribuerez à embellir la petite ville que je continue à croire calomniée.

IV

Jours de neige

O les longues, longues journées, où la neige lente, infatigable, ne cesse de tomber et se pose comme un voile sur toutes les choses... et sur toutes les pensées. Est-ce de la tristesse qui pèse sur nos âmes? Non, c'est pire, c'est de l'ennui: un ennui sans révolte qui endort le goût de la joie, qui paralyse la volonté, qui supprime tous les intérêts, et comme d'une main molle, détache les liens qui nous retiennent à la vie...

Il nous manque la lumière claire et dure qui taille les ombres comme un couteau, et devant tout ce blanc qui s'étend entre le ciel et la terre, on finit par douter qu'elle existe. La lumière qui manque à nos yeux manque aussi à notre âme, nous sommes vraiment au pouvoir de la main molle qui détache les liens de la vie! C'est à ces heures que nous disons: "A quoi bon?" à toutes les sollicitations du devoir ou de l'amitié. A quoi bon faire cette visite, répondre à cette lettre, m'occuper des autres, me préoccuper de mes affaires? Lâchement, nous désirons ne rien faire jamais! Et nous n'avons pas honte d'être si lâches, pas plus que nous nous en louons.... tout nous est si égal, si absolument égal!

Et pendant que nous nous enfoncions dans cette somnolence plutôt agréable, nos amis ont eu du chagrin, nos voisins ont été malades, les nôtres ont cherché notre aide, et nous n'y étions pas... notre âme dormait et notre corps engourdi ne voulait pas bouger.

Mes amis, en généralisant ainsi ,je calomnie quelques-uns d'entre vous qui sont forts et sages, et qui sourient de pitié en apprenant, par moi, que de pauvres petites personnes ont la faiblesse, par les jours de neige, de laisser entrer dans leur âme des tentations de tristesse et de mollesse qui tuent en elles toutes les forces actives.

Je salue ces forts et ces sages, ce n'est pas pour eux que j'écris, mais justement pour ceux qui ont vu tomber trop de neige pour

la santé de leur âme; à ceux-là je dirai que pour faire une réaction bienfaisante, il faut voir arriver chez soi, dans la tempête, une pauvre femme qui mendie parce que son mari ivrogne l'abandonne, que ses enfants crient la faim, qu'elle va accoucher bientôt dans une cabane misérable où le froid entre comme chez lui.

Voilà une histoire qui vous réveille une âme enneigée, et qui vous fait vous détester avec une ferveur telle, que, tout de suite vous voulez vous transformer et devenir utile, non à vos heures et quand ça vous chante, mais toujours, en toute saison et tous les jours.

Nous parlons de la misère et de la pauvreté, et nous en entendons parler, mais sans croire vraiment qu'il existe des êtres qui manquent de tout. Si nous y croyons, comment pouvons-nous vivre tranquilles sans jamais nous occuper d'eux?... Si nous n'y croyons pas, allons les voir avec nos yeux, entrons dans leurs demeures, respirons leur affreuse indigence, cela nous sera salutaire.

—Que nous sommes égoïstes, plaignards et chimériques! C'est à dégoûter de l'humanité de nous observer à certains jours! Et pourtant, là encore, nous aurions tort: voyons-nous comment nous sommes, mais que ce soit pour essayer de nous améliorer et non pour nous décourager.

Nous ne saurions trop nous défier de la rêverie qui est presque toujours la dilata-

tion de notre égoïsme, car nous ne nous y occupons que de nous. Dans l'action, nous sortons de nous-mêmes pour aller aux autres, c'est leur bien que nous cherchons, et par une grâce inappréciable, nous y trouvons, pour nous également, un bien que jamais nos heures vagues ne pourraient nous donner.

V

Nos âmes

"Lisez! Ce sont nouvelles!" criait aux Anglais l'archer de Jeanne d'Arc, en leur lançant une missive attachée à une flèche.

Hélas, moi je ne puis vous dire: "Lisez, ce sont nouvelles!" puisqu'il me semble devenir un brin rabâcheuse, et vous dire des choses usées à force d'être dites par d'autres et par moi-même!

Du nouveau, d'ailleurs, du vrai nouveau, il n'y en aurait que si nous changions de planète.

Car c'est toujours l'éternel recommencement des mêmes choses aux mêmes saisons, aux mêmes jours, aux mêmes heures. Si bien que la vie ressemble à une immense roue qui tourne pendant toute l'année et nous ramène au point de départ; en y touchant, nous reprenons l'âme de la saison... et quatre fois par année notre âme se transforme. Il semble bien que notre âme d'hiver se glisse toute frileuse hors des boîtes à

fourrures, et que, dans le parfum tiède des confitures de fraises, naisse notre âme d'été, indépendante et vagabonde, qui secoue les entraves et franchit les espaces...

Mes petites soeurs, je parle, pour vous seules, d'un mystère que vous seules comprenez. Car les hommes, eux, n'ont aucun souci de l'air du temps et de la couleur du ciel. Pourvu que leurs affaires aillent à leur gré il fait toujours beau temps. Et ils ont parfaitement raison, seulement, ils n'ont aucun mérite à avoir raison puisqu'ils sont ainsi faits. Et cela vient de ce qu'ils n'ont qu'une âme invariable et immuable, et elle n'est même pas toujours à la portée de la main comme la vôtre, comme la nôtre!

Quand vous aurez compris cela, vous serez plus calmes et plus heureuses. Presque toutes, vous vous bercez de l'illusion qu'ils peuvent saisir les nuances et comprendre les délicatesses et les subtilités féminines. C'est une grave erreur et la source de la plupart des malentendus humains.

Les hommes, croyez-moi, sont très positifs, très affairés, et surtout, bien plus occupés d'eux-mêmes que de vous: ils n'ont ni le temps, ni le goût de s'arrêter devant ce qu'ils ne comprennent pas: ils passent vite et disent: cela n'existe pas.

Vous seriez donc toutes des "incomprises"? Oui, mais entendons-nous: ne sont malheureuses que les incomprises qui persistent à vouloir être comprises! Les autres, les heu-

reuses, apprennent de bonne heure qu'il importe peu d'être comprises pourvu que dans leur âme s'accumule une réserve de force et d'amour où puiseront ceux dont elles seront l'appui quand tout le reste manquera.

Non, n'essayez pas d'être comprises, petites âmes énigmatiques, mais essayez de comprendre, c'est-à-dire d'être intelligentes et bonnes, et vous qui tenez allumée la lampe qui éclaire, ayez pitié des hommes qui se heurtent aux obstacles parce que leur lampe est éteinte, et dites-vous souvent que plus vous êtes pure, plus votre lumière brille claire et rayonne au loin.

VI

Une enquête

De tout temps les poètes ont trouvé des métaphores gracieuses pour peindre la fausseté de la femme: l'eau, le vent, les nuages leur ont servi de comparaisons, et ils ont répandu assidûment, en vers et en prose, la soi-disant vérité: que les femmes ne savent pas dire la vérité.

Les savants, à leur tour, essaient de prouver, par des chiffres, que le cerveau de la femme est réfractaire à la vérité, qu'elle invente inconsciemment et constamment, par impuissance de dire vrai.

Que voilà une accusation terrible! Il me

paraît impossible de laisser se répéter de telles énormités, sans essayer d'une petite protestation en guise d'obstacle à leur expansion.

J'ai donc cherché ce que la science pouvait répondre à la science, puisque science il y a, et j'ai fait des découvertes réjouissantes pour nous, ô mes soeurs!

Il n'y a pas très longtemps, on a fait dans les écoles de Paris une singulière enquête dont les résultats sont très curieux.

Ecartant toute idée de mensonge préconçu, on s'est domandé quelle foi on peut ajouter à la parole d'une personne qui raconte, après un intervalle de trois ou quatre jours, un fait dont elle a été témoin.

Le professeur faisait porter le témoignage sur un fait sans équivoque. Il fallait décrire une image très simple, vivement coloriée, que l'on avait examinée pendant quelques minutes.

Il a expérimenté sur des enfants, garçons et filles, sur des hommes et des femmes, de conditions et d'âge divers.

Or, savez-vous combien de réponses sans erreur il a obtenues ? A peine cinq sur cent!

Et voici l'imprévu amusant! Sur la fidélité du témoignage, qui est le point principal de l'enquête, les femmes l'emportent sur les hommes,—la moyenne de leurs réponses est plus juste et les meilleures ont été données par elles.

Ainsi, mes pauvres soeurs, on nous accusait injustement, et par préjugé et méchant orgueil, les hommes s'attribuaient là une supériorité qu'ils n'ont pas. Il est vrai que nous ne rapportons pas les choses fidèlement, la science le prouve, mais nous les rapportons mieux que les hommes, et c'est encore prouvé par leur science!

Disons un grand merci à la méthode expérimentale et gardeons-nous d'en rire! Ces messieurs sont des hommes sérieux!

Il y aurait peut-être une conclusion à tirer de ceci et Fadette est en veine, ce soir, de faire son petit Salomon.

C'est, il me semble, que nous ne devons croire ce "qu'on dit" qu'avec la plus grande circonspection... puisque personne ne dit vrai! Je pense, en somme, que la charité y trouvera son compte et que la paix, la bénie paix devra de beaux jours à notre défiance.

Les potins mourraient d'eux-mêmes si on les accueillait en haussant les épaules et si on refusait absolument de prolonger leur existence, en les répétant ornés de nos si perfides restrictions!

Et puis, nous pourrions tous, nous "exercer" à dire la vérité, ce qui n'est pas du tout la même chose que de ne pas mentir.

Nous nous habituerions à voir juste, à ne pas déformer nos souvenirs, à soumettre notre mémoire à une discipline sévère qui nous permettrait la reproduction exacte de ce que nous avons bien vu et parfaitement entendu.

Cette reproduction paraît très difficile, ce qui aide peut-être à prouver que nous ne sommes pas des singes!

C'est que nous mettons tant de nous dans ce que nous voyons et entendons.

Apprendre à dire la vérité! Quelle science à enseigner aux enfants, aux garçons encore plus qu'aux filles, ne vous en déplaise, messieurs les hommes!

VII

Son heure

Mais non, mais non, vous êtes dans l'erreur, chères lectrices! Fadette n'est ni une triste, ni une blasée, ni une découragée. Vous avez mal lu ou elle s'est mal exprimée. Comme vous toutes, elle a ses heures grises où son âme molle cesse de réagir vaillamment et se laisse croire un instant qu'elle est intéressante quand elle broie du noir. Mais cela ne dure pas. Tout le bon sens hérité de ses grand'mères,—et on dit qu'elles en avaient à revendre!—s'est logé dans un coin réservé de son cerveau, et de là, il surveille les allées et venues des diables bleus: dès qu'il les soupçonne de faire de vilaine besogne, il sort, simple et sévère, il ne discute pas avec eux, il les met simplement à la porte en leur disant: "Fadette a autre chose à faire qu'à s'occuper de vos fariboles".

Nous avons toutes tant à faire en ce mon-

de, et si peu de temps à nous, bien réellement à nous!

Presque toujours, nos journées, vues de loin, paraissent longues et libres... mais quand, le matin, vous entrez dans celle qui commence, vous vous trouvez comme prise dans un engrenage, vos heures ne vous appartiennent plus, tous s'en emparent sans vous consulter, et vous courez de l'un à l'autre, pour votre plaisir ou votre ennui, par amitié ou par charité, tellement accaparée, vous vous appartenant si peu, que vous vous sentez une sorte de marionnette prise, lâchée, reprise au caprice de chacun, et dont les ficelles sont tirées en tous sens et quelquefois en sens opposé.

Eh bien, je crois qu'à vivre longtemps ainsi, si on n'y perd pas la tête, on perd certainement sa sérénité et son contentement.

J'ai été longtemps à découvrir qu'il y a un secret pour ne pas devenir une vraie petite marionnette dépendant uniquement des exigences des uns et des autres, et ce secret, c'est de réserver, chaque jour, ne fût-ce qu'une heure que l'on garde jalousement pour soi. Il faut beaucoup de volonté et de persévérance pour établir votre droit à ces soixantes minutes précieuses, mais dès que vous avez convaincu votre entourage de l'impossibilité d'être dérangée à ce moment, toutes les difficultés s'aplanissent: on accepte "votre heure" comme on se conforme aux heures des repas: cela entre dans le cours

ordinaire et habituel des choses et cela vous empêche de devenir agitées, nerveuses, irritables et pressées.

Vous disposerez de votre heure à votre guise, dans le silence de votre chambre ou de votre boudoir. Vous écrirez une lettre intime, ou vous lirez une bonne page, ou vous réfléchirez, ou vous vous reposerez de penser... tous exercices utiles aux pauvres petites marionnettes tant tiraillées et bousculées, même, et surtout, par ceux qui les aiment.

S'il était possible d'avoir chaque jour une heure, et chaque année, un mois à soi, il y aurait plus de lumière dans les consciences, plus d'ordre dans la vie, plus de calme et moins d'épuisement dans les dévouements. Rien de plus salutaire que ne pas perdre de vue son âme, son moi intérieur, de se donner le loisir de voir ce qui s'y passe. Et cela n'est possible que dans la paix silencieuse d'un repos respecté.

Avec ma petite méthode on trouve, même dans la vie la plus occupée, le temps de penser à ses amis, de leur écrire, de vivre avec ses souvenir, de combiner des projets sensés, de chercher la solution la plus raisonnable aux mille petites difficultés quotidiennes. Trouvez-vous une heure et gardez-la pour vous, comme vous garderiez un objet enchanté, créateur de joies exquises.

VIII

Discrétion

"Ayant un secret à confier, mais là, un vrai grand secret, le diriez-vous à un homme plutôt qu'à une femme?"—Je ne le dirais à personne, madame, c'est le seul moyen de le garder. Puisqu'il vient un moment, où vous qui avez tout intérêt à vous taire, éprouvez le vif désir de dire ce secret, assurez-vous bien que le confident ou la confidente auront la même tentation. Il est possible qu'ils y résistent, cela s'est vu! Mais il est probable qu'ils parleront, avec injonction sévère de ne jamais souffler mot de votre secret. La promesse leur en sera faite, avec autant de sincérité qu'ils en avaient quand vous leur faisiez jurer d'être discrets, mais "la chair est faible" et ce deuxième confident en prendra un à son tour. Et voilà votre secret en route! Il peut aller très loin et vous revenir par des chemins détournés, au moment où il vous suscitera bien des embarras. Et je ne parle pas des transformations qu'il aura subies!

Quant à comparer la discrétion des hommes à celle des femmes et à me prononcer en faveur des uns ou des autres, je ne voudrais pas le faire: les personnes très discrètes sont rares. J'ai ouï parler d'un homme qui avait fait sa fortune parce qu'il avait toujours su se taire à propos, et je connais une femme si discrète qu'elle s'applique à

oublier les secrets qu'on lui confie afin d'échapper à la tentation d'en parler.

Cela prouverait qu'il y a, par-ci par-là, des êtres humains qui ne trahissent jamais la confiance qu'on leur témoigne: l'embarras, c'est qu'ils n'ont rien qui les distingue des autres. Si donc vous avez beaucoup á risquer, défiez-vous de toutes les confidences. Gardez vos propres secrets et n'exigez pas des autres une discrétion que vous pratiquez si difficilement.

Pour moi la discrétion va bien plus loin que de taire ce qu'on lui confie: elle ne révèle pas non plus ce qu'elle a deviné ou ce qu'elle a appris par hasard, et je crois vraiment que cette discrétion suppose trois jolies qualités: la bonté, la délicatesse et la finesse.

Les qualités morales, comme les forces physiques se tiennent ensemble et se font valoir ou se nuisent en s'accentuant les unes les autres. Certes, il serait injuste de prétendre que les bavards sont toujours méchants, et cependant, ils font tant de mal en parlant à tort et à travers, qu'ils sont plus souvent malfaisants que les vrais méchants qui n'essaient de nuire qu'à leurs ennemis.

La discrétion est rare, parce que, loin de la cultiver chez les enfants, on a le tort d'encourager le bavardage, le "rapportage" et la délation. On élève ainsi en serre chaude les commères, les médisants et les vils délateurs.

IX

Les cierges

Dans les églises désertes, quand le crépuscule est percé de rares lumières, j'aime à m'approcher des autels où la Vierge, blanche et lumineuse, se dresse comme une apparition, et là, dans le silence vaguement parfumé d'encens, j'entends le grésillement des gerbes de cierges: ils se consument, montent en petites flammes ardentes ou coulent en larmes brûlantes, et il me semble voir les mains frêles et blanches ou les vieilles mains plissées et dures qui ont planté là, non des cierges de cire, mais des coeurs, leurs coeurs vivants et éperdus qui tremblent de reconnaissance ou d'angoisse, et qui, ne trouvant pas de mots pour dire leur âme, se sont mis à brûler en se consumant. Et de m'imaginer ce que chaque cierge représente de foi, d'espérance, de douleur, d'amour divin ou humain, me donne le désir de prier pour l'humanité entière: pour le petit enfant qu'un regard dur épouvante, pour la jeune fille que la trahison affole, pour la femme qui sent son coeur piétiné par celui qui l'avait imploré à genoux, pour l'homme que la fortune trahit et que les amis abandonnent, pour les malades qui ne peuvent accepter la mort, et pour ceux qui l'appellent comme une délivrance; je prie pour les exilés et pour les abandonnés, pour les isolés et les

affamés de pain ou d'affection; et à mesure que je prie pour eux, je les vois passer, procession lamentable, marchant vers la mort en se demandant ce que signifie la vie.

Ma pitié va, certes, aux croyants qui implorent du secours, car je sais qu'ils prient parce qu'ils se sentent misérables, mais il me suffit de voir leurs yeux au ciel et leurs mains tendues vers la Vierge, pour comprendre, que d'autres ont plus besoin encore de mes prières.

Ce sont ceux qui cheminent dans la poussière de la terre sans lever les yeux en haut: au bout de la route longue et dure, ils n'entrevoient que le trou profond où descendra leur cercueil. Froids, mornes, sceptiques, ils ont écarté comme des faussetés tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre: pour eux, pas de ciel où se reposer de la vie, pas de Vierge tendre et douce qui se penche sur leur tristesse, pas de Christ miséricordieux et tout-puissant qui dise: "Ne t'inquiète plus de ton âme, elle est à moi, je l'ai rachetée avec mon sang!" Non! après la vie, la mort; après la mort... rien.

Ils ont les mêmes fardeaux à porter, les mêmes déceptions à endurer: leurs amis les trahissent et leurs aimés leur sont arrachés, et, dépouillés tous les jours un peu plus de ce qui faisait leur vie bonne, ils s'en vont vers la mort sans l'espoir de retrouver les paradis perdus!

Ce n'est pas assez de prier pour ces plus

malheureux d'entre les malheureux, et j'allume pour eux des cierges, des théories de longs cierges minces dont la flamme monte claire et apaisante: elle me dit que sous les cendres de la foi qui paraît éteinte, il reste peut-être une étincelle, et que la Vierge y veille et la garde, afin qu'à un souffle mystérieux de la grâce, l'étincelle se ranime et remplisse la pauvre âme de clartés illuminantes.

Et quand je redescends l'église, je vois sur les murailles les lueurs frissonnantes des cierges qui prient et qui agonisent en disant à la Vierge: "Souvenez-vous d'eux, ô mère, ils sont vos enfants aussi!"

X

Régime spirituel

Quelqu'un a dit que le premier quart de la vie se passe à essayer de vieillir et les trois autres quarts à essayer de paraître jeune. Et ce quelqu'un a raison dans tous les pays, qu'il s'agisse des hommes comme des femmes quoi qu'en disent les mauvaises langues!

Il est évident que le souci d'un grand nombre de vivants est de paraître stationnaires dans la vie: on a horreur d'être vieux, de le paraître, de le dire et surtout de l'entendre dire. C'est une étrange et universelle faiblesse qui durera autant que l'illogique humanité.

Il n'y a pas de fontaine de Jouvence pour rajeunir les corps, mais tous nous devrions avoir l'ambition de conserver la jeunesse de notre âme... et, après tout, c'est une simple question d'alimentation spirituelle: notre âme nourrie convenablement, mûrit sans vieillir; elle s'épanouit en beauté en demeurant jeune, c'est-à-dire vivante et vivifiante.

Un grand nombre de femmes alimentent leur âme avec des coquilles de noix, on sait avec quels résultats!

Donnant à leur cerveau la seule lecture d'aventures chimériques et de rêves extravagants, usant l'activité de leur coeur à des flirts puérils, à des affections passagères, remplissant leur existence de vanités et de riens charmants, elles vont par la vie, jolies, parées, animées, vraies poupées articulées sur lesquelles tout glisse sans laisser d'empreinte. Leur âme n'a qu'une existence végétative qui va décroissant et s'affaiblissant au point d'arriver à la vieillesse dans des corps de vingt-cinq ans.

Elles ne savent ni penser, ni aimer, ni se dévouer, car leur vie intérieure est à peu près nulle. N'allez pas leur demander de l'ardeur, de l'enthousiasme, de s'intéresser à quoi que ce soit en dehors de leur précieuse petite enveloppe: elles en ont perdu et le goût et le pouvoir: elles n'ont confiance en personne, elles n'aiment rien... qu'elles-mêmes; blasées en pleine jeunesse, elles ont

renoncé au bonheur par incapacité d'y croire. Ce sont des âmes en décrépitude.

Il est bon pour conserver la jeunesse de notre âme, de ne lui donner que les aliments qui la fortifient, et on comprend ce que peuvent sur l'esprit les lectures saines, les conversations sérieuses, l'habitude de réfléchir. On ne saurait être trop attentif à la nourriture de l'esprit, et cependant nous la prenons au hasard avec insouciance et sans discernement.

Et notre coeur, lui, ne restera jeune qu'à la condition de ne pas s'éparpiller en vaines fantaisies. Les affections profondes et fortes, voilà ce qui lui convient. Tant qu'un coeur sait aimer ainsi, il reste jeune, fût-il dans un corps de quatre-vingts ans!

Voilà donc l'extraordinaire conclusion de tout ceci: c'est que la puérilité, l'étourderie et l'insignifiance entraînent la vieillesse prématurée de l'âme, tandis que la culture saine de l'esprit, les grandes affections généreuses, la vie pleine et ardente entretiennent la jeunesse de l'âme et en doublent la vie.

Que toutes les friandes de coquilles de noix arrêtent un instant de pirouetter pour regarder ce qui se passe au fond d'elles-mêmes... elles ont oublié qu'elles ont une âme, qu'elles se payent la curiosité de voir ce qu'elle devient à ce régime extravagant, elles seront stupéfaites et effrayées. Mais qu'elles ne se découragent pas, puisque chaque jour peut devenir pour nous le premier

jour d'une année nouvelle mieux remplie et meilleure que les précédentes.

XI

Sages et femmes

Vous êtes-vous déjà demandé, chères lectrices, pourquoi les philosophes et les écrivains de l'antiquité ont dit tant de mal des femmes?

Est-ce que, dans ces temps où on la traitait comme une esclave ou comme une enfant irresponsable, la femme était aussi perverse et aussi dangereuse qu'ils le disent avec un accord si étrange?

Savez-vous, entre nous, tout à fait, je doute un peu de la sincérité de ces grands hommes... et... enfin! je me comprends!

Ces sages n'eurent-ils ni amour, ni respect pour leur mère, et eurent-ils tant à souffrir des femmes qu'ils n'aient pu en dire ou en penser aucun bien? Ils devaient poser un peu! Cela semblait très... supérieur d'affecter le dédain des femmes, mais je serais curieuse de savoir si elles ne tenaient pas beaucoup de place dans leur vie, en dépit de leurs sublimes discours.

Excusons un peu ce pauvre Socrate, dont la sagesse fut si fort éprouvée par la mégère Xantippe. Mais encore, pourrait-on lui reprocher et de l'avoir choisie et de lui avoir permis de gâter sa vie, et aussi d'avoir beau-

coup généralisé: "La femme, dit-il, est la source de tous les maux".—"Son amour est plus à craindre que la haine d'un homme".

Tous chantent de vilains petits refrains sur notre compte: Euripide, Plaute, Homère, oui, le doux Homère! N'est-ce pas lui qui dit: "Il n'y a pas de démon plus vil et plus bas que la femme".

Et Plaute: "Il n'y a pas de choix entre les femmes, aucune ne vaut rien". N'est-il pas charmant?—"O sexe détesté des sages, s'écrie Eschyle; ne laissez dormir aucune femme sous mon toit, ni dans mes jours de déboires, ni dans mes jours de prospérité!"

On ne peut pas dire qu'Eschyle eut le même genre de sagesse que Salomon, le sage entre les sages, qui avait sept cents femmes! Quand il disait que "la femme est plus amère que la mort", il est permis de penser qu'il était un peu blasé, et il me semble qu'il a commencé par trouver quelque douceur à les fréquenter... autrement, il aurait manqué de logique, ce Sage!

Voici que je deviens tout à fait irrévérencieuse, et je vais scandaliser quelques-uns de nos sages modernes! Mais voilà: je suis prête à avouer que, tout en étant remplie d'indulgence pour les faiblesses masculines, je suis tout à fait sceptique à l'endroit de leur sagesse, la moderne comme l'antique. En discours, c'est d'un beau! En pratique, il n'y faut pas regarder de trop près. De plus, j'ai très mauvaise opinion des hommes qui di-

sent du mal des femmes. En général ce sont ceux qui se sont mal conduits envers elles, et ils croient s'en excuser en les dénigrant.

Les hommes nobles, droits et délicats, ne parlent jamais des femmes d'une façon méprisante et vilaine, et quand j'entends un homme médire des femmes et les calomnier, je m'en défie extrêmement. Et cette défiance s'étend aux Sages de l'antiquité?—Parfaitement. Ne me jugez pas trop prétentieuse, lecteurs respectueux, vous m'excuserez si vous pensez à Salomon, le si sage!

XII

ʔ ʔ ʔ

Le ciel est blanc, la terre est blanche et blanche aussi est la maison devant laquelle il s'arrête: cette blancheur sans soleil et sans vie accentue l'air d'abandon du logis aux volets clos, où l'écriteau "à vendre", secouée par le vent, heurte le cadre de la porte.

Des feuilles sèches, retenues dans leur chûte, entre les bras noirs d'un pommier tordu, laissent entendre un murmure grêle de petite chose froissée, une plainte faible, comme l'écho de la voix chère qui pleure en lui.

C'est ici qu'il l'amena fraîche et douce: il était si fier d'elle et il lui promettait tant de bonheur!

Il était sincère: on est toujours sincère

quand on souhaite le bonheur de ceux que l'on aime.

Hélas! elle est morte... et il se demande avec angoisse s'il a fait la vie douce à cette enfant brusquement transplantée dans ce pays isolé, séparée de ses parents, privée du confort dans lequel elle a grandi, obligée de lutter contre tant de difficultés inconnues? Quel gardien a-t-il été? L'a-t-il assez protégée contre les duretés de la vie? L'a-t-il assez aimée pour lui donner une compensation digne de ses sacrifices?

Voilà des jours et des semaines qu'il se pose ces questions troublantes, et il est venu revoir la petite maison où, trois ans, ils ont vécu ensemble; et maintenant il revit son manque de compréhension, ses exigences de maître impatient, son aveuglement stupide quand sa pauvre petite femme commençait à dépérir.

Jamais elle ne s'est plainte, jamais elle ne lui a fait un reproche, mais voilà qu'aujourd'hui, tout ce qui se plaint dans l'air, le vent d'hiver, l'eau qui dégouline du toit, la planchette qui gémit au bout de sa corde, ont pris la voix de la petite morte et lui disent: "Tu me laissais mourir!"

O la pensée angoissante! Il vivait près d'elle sans conna-tre ce qui se passait dans cette petite âme craintive et fermée. Eut-elle des douleurs insoupçonnées et d'amers regrets? Eut-elle l'appréhension de la mort?

Pourquoi ne lui a-t-elle rien dit? Elle avait peur de lui, peut-être?

Affolé par cette supposition monstrueuse, il se prend la tête à deux mains et il crie dans le silence: Je l'aimais! je l'aimais! Tout son être le crie dans une révolte éperdue contre la mort, contre l'irrévocable séparation qui fait que jamais, jamais il ne pourra lui prouver son amour autrement et mieux qu'il ne l'a fait.

Sa détresse grandit: son insconsciente et involontaire erreur prend des proportions exagérées: impitoyable et injuste pour lui-même, il se rappelle ses impatiences, ses brusqueries, son insouciance quand elle était lasse, ses moqueries devant ce que, dans sa force d'homme fort, il appelait des frayeurs puériles!

Il a oublié tant d'attentions, de délicatesses et de bons soins qu'il lui prodigua, il ne se souvient pas de la lueur heureuse que sa seule présence mettait dans les grands yeux limpides... et rien, rien ne le défend contre les remords qui roulent dans son âme comme des vagues de tempête.

Oh! l'avoir là, près de lui, et l'aimer plus encore pour cette faiblesse dont il n'eut pas assez pitié.

Sa douleur monte des profondeurs de son être et le jette dans un abîme de désolation où il est perdu et si effroyablement seul!

O non! Ils ne peuvent pas revenir, les morts! Autrement l'âme tendre et douce de

la morte serait près de lui pour le calmer, pour le rassurer, pour lui murmurer son amour qui changeait tout en joie!

Il agonise, il se croit un bourreau, et elle ne peut pas lui jurer qu'elle ne fut pas malheureuse puisqu'elle l'aimait!

Les morts dorment bien, et ils ne savent rien de nous qui ne savons rien d'eux!

XIII

Tristesse

Dans le salon de l'hôtel, où, prête à partir, j'attends l'heure du train, une femme a chanté: une superbe voix de contralto, grave et douce qui va au profond de l'âme pour la remuer toute.

C'est de l'allemand: je ne comprends pas les mots, mais c'est un chant qui souffre. La même phrase revient sans cesse, tendre ou angoissée: les mots, toujours les mêmes, sur des notes, toujours différentes. C'est simple et poignant, comme la douleur enfermée dans un coeur humain, qui en fait le tour, veut en sortir, et ne le peut pas. Ce chant me poursuit et m'obsède durant le long trajet en chemin de fer: il se roule et se déroule, monte à mes lèvres ou descend au fond de mon coeur, pour ramener à la surface, tout ce qui a tremblé et crié dans le mystère du silence. Et ces mots étrangers que je n'ai pas compris ont réveillé des détresses apai-

sées et fait naître une appréhension étrange.

Et pendant que les fantômes se lèvent dans mon coeur, les champs de neige se poursuivent dans une course éperdue; l'épaisse fumée de la locomotive se tord, toute noire, le long du convoi; un bébé souffrant jette des cris aigüs; un homme, à demi ivre, dort en ronflant sur une banquette voisine, sur laquelle il s'étale, laissant à peine de place à sa femme navrée, qui le regarde avec un dégoût suprême dans ses pauvres yeux éteints.

L'air manque dans ce train où s'entasse la misère humaine: l'ombre, peu à peu, l'envahit, et il court toujours, emportant tant de tristesse écrasante à travers tant d'espace désolé!

Enfin, nous arrivons, et quand l'air pur et glacé me frappe le visage, il me semble que je sors d'un danger, que je suis sauvée et délivrée... et je respire, je respire avec ivresse! Quels pauvres êtres impressionnables nous sommes! Il faudrait à chacun plus de raison, plus de simple bon sens, afin de n'endurer que l'inévitable de la vie. Nous dépensons des forces précieuses à souffrir en imagination ce qui n'existe pas, à resouffrir ce qui est passé et irrévocable...

Ces réflexions et la course rapide sur la route glacée ont commencée l'oeuvre d'apaisement: je ne regarde plus "en dedans", et je jouis de tout ce que je vois.

Nous filons, comme le vent, dans la neige qui brille: on dirait que c'est de la lumière

tombée, et que c'est la terre, ce soir, qui éclaire le ciel d'un gris sombre et uniforme, marqué d'un cercle livide là-bas, où le soleil a disparu.

Nous passons devant l'église au moment où un "Gros baptême" en sort: les gens joyeux montent en voiture, pendant que toutes les cloches carillonnent, et que les chevaux, décorés d'énormes rosettes blanches, secouent impatientés leurs clochettes d'argent.

Je salue le paquet blanc dans lequel vagit le nouveau-né: je l'envie d'être si pur, si inconscient, si à Dieu qui vient de l'accepter.

Nous continuons à courir par les rues blanches et je pense que nous avons tous été donnés à Dieu. Pourquoi alors tant nous agiter et tant nous tourmenter? Laissons-le faire: Il sait mieux que nous et Il nous aime.

XIV

Notre coin

Dans votre maison il y a un coin plus à vous que les autres; c'est là où vous avez réuni vos livres, achetés un à un suivant la couleur de vos pensées et la disposition de votre esprit. Vous vous sentez là, avec des amis muets, discrets, sages ou fous, austères ou amoureux, tous prêts à répondre à votre appel. Vous n'avez qu'à tendre la main, et l'un d'eux arrive pour vous distraire, vous reposer ou vous faire réfléchir.

Si ce coin est aménagé de façon à être un peu fermé, très intime, vous y entrez comme dans un petit temple où vous avez réuni vos dieux, et si on regarde bien, on y trouve des niches réservées à de toutes petites idoles: elles sont fragiles, simples, moins artistiques que les autres peu-être, mais si humaines, si semblables à vous-mêmes que vous les aimez, et que les feuilleter c'est un peu comme de déplier votre âme à vous et d'y lire couramment.

Les volumes de journal ou de correspondances sont faîts, plus que les autres, pour vous donner ce sentiment d'intimité et d'affinité. Y a-t-il rien de plus charmant que de découvrir une âme dans toutes ses nuances quand elle se raconte elle-même, et surtout quand on la surprend dans ses tête-à-tête successifs avec ses différents amis? On la voie se modifier, s'épanouir, se redresser, se donner, se reprendre; on suit tous ses mouvements, on la sent vivre, et à travers elle, on devine l'autre, à certains traits on le voit, et on est ainsi si près de ces personnages, qu'il nous semble être de leurs amis et qu'ils vont se tourner vers nous pour nous expliquer leurs complications.

Ce plaisir très délicat de pénétrer le mystère d'une âme étrangère, est doublé pourtant dans la correspondance personnelle avec ses amis, pourvu qu'il y ait entre eux une véritable ouverture de coeur, de la simplicité et de l'affection. Très peu de femmes

s'accordent cette jouissance facile, toujours à leur portée, et qui mettrait dans leur vie un intérêt et un charme qu'elles ne soupçonnent pas. Combien sont éloignées de leur meilleure amie, qui n'ont ni le loisir ni le goût de cultiver une amitié nouvelle et dont la correspondance régulière avec l'amie lointaine serait un réconfort et un véritable plaisir intellectuel. Je sais bien que vous me direz toutes: "Nous n'avons pas le temps!" Je pense que vous êtes sincères et convaincues que vous n'avez pas le temps; mais vous vous trompez et si vous voulez loyalement faire l'essai persévérant que je vous suggère, vous trouverez le temps et le bonheur que je vous promets.

Que de fois vous passez vos soirées seules... votre mari est sorti ou occupé, les bébés dorment, le silence invite au recueillement, vous vous ennuyez; vous téléphonez à votre voisine de venir vous distraire ou vous ouvrez un roman bête? Vous avez mieux à faire. Ecrivez à cette amie que vous aimez, qui vous comprenait autrefois, et renouez avec elle cette chère intimité qui fit votre jeunesse si douce. Bientôt vos lettres deviendront votre joie à toutes deux, comme un petit oasis où chacune se retrouve plus jeune, plus courageuse et plus gaie. Et d'où viendra ce bienfait mystérieux? Du bonheur de s'arrêter pour penser, pour causer intimement et d'exprimer les choses profondes qu'on ne dit pas si facilement qu'on les écrit.

Nos vies si remplies, si chargées, tendent tant à s'extérioriser, l'âme perd trop de ses droits dans cette lutte quotidienne des femmes pour "rejoindre les deux bouts". Une correspondance suivie et intime avec une vraie amie ouvre en nous comme une nouvelle vie intérieure. Avec elle, vous vous réfugierez dans le calme et la sécurité de l'amitié, et vous vous donnerez le loisir de réfléchir, d'observer, de comprendre vos impressions et vos sentiments. Vous donnerez à votre âme de l'air et de la lumière... ça l'empêche d'étouffer, et la vie physique elle-même y gagne!

XV

Notre ami le diable

Toutes les femmes, mes soeurs, aiment à contredire et à discuter: c'est un besoin éprouvé par les petites filles à un âge où les bons gros petits garçons acceptent paisiblement ce qu'on leur impose et grognent plus qu'ils ne discutent.

Nous discutons bien et nous discutons mal, à tort et à raison, et nous discutons beaucoup: avec nos parents, nos amis, nos maris, nos enfants; on en a vu discuter avec leur curé, d'autres avec leur propriétaire! Mais celui avec qui nous discutons le plus volontiers, le plus souvent, et ce qui est plus remarquable, sans nous en douter, c'est le

diable; oui, mesdames, le vulgaire, finaud et redoutable diable.

Et croyez-moi: entamer la discussion avec le personnage c'est se condamner d'avance à la défaite, car il est fin... en diable!

Depuis la déplorable aventure du paradis terrestre, le diable, qui nous a pratiquées avec un art consommé, a reconnu que le meilleur moyen de faire des affaires avec les femmes, c'est encore son premier moyen: nous amener à discuter l'autorité et à vouloir savoir tous les "pourquoi" et tous les "comment". Le fin compère utilise à son profit cette disposition qu'aucune dure leçon n'a pu corriger.

Il est cependant une espèce d'âmes de femmes que le diable dédaigne, car il a trop à faire pour perdre son temps: ce sont les âmes d'une droiture intransigeante et dont la vertu austère repousse l'ombre de l'ombre du mal. Il n'a aucune chance avec elles, puisqu'elles refusent toute discussion avec lui.

Avec elles, pas de distinction subtiles: ceci est bien, cela est mal; ceci est permis, cela est défendu; il ne leur vient pas à l'esprit de chercher pourquoi les défenses, ou bien s'il y aurait une brèche à la loi qui leur permettrait d'y échapper. Elles l'acceptent pleinement, aveuglement, et elles vont leur chemin tout droit, sans tourner la tête, sans écarts, sans reculs, sans essayer d'adoucir la

route en prenant des sentiers de traverse. Elles ont peu de tentations; elles les ont écartées d'un bloc par le fait de refuser d'entrer directement en cause. Elles sont dominées par la loi, par le devoir, et elles sèchent, s'il le faut, de fatigue, de chagrin et de misère, sans crier grâce et sans se révolter. Ce sont des saintes et elles sont rares, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Les autres, les "ordinaires", sont d'une imprudence qui explique bien des erreurs et bien des chutes, et leur plus grosse inconséquence c'est d'entretenir avec le diable un petit commerce qui n'est pas précisément un commerce d'amitié, mais ce sont des "relations de société" qui permettent les conversations et les discussions les plus variées. Aux plus droites et aux meilleures, il suggère de côtoyer le danger pour voir comment il est fait; il leur amène en tapinois des pensées malsaines et leur fait croire qu'elles affirmeront leur sagesse en les discutant. Cela fait son affaire à lui! Il sait qu'il est nuisible de retenir ces idées, de les dévisager, de nous habituer à elles, et même de nous quereller avec elles.

Si parfois quelqu'un, avisé et sage, nous avertit d'être prudentes, nous blâme de regarder le mal par-dessus le mur, nous nous récrions, indignées: "Oh! il n'y a pas de danger!"

L'imprudente parole! Tous ceux qui la disent sont en danger dès qu'ils la prononcent

puisqu'ils ne connaissent ni le danger, ni leur faiblesse.

Oui, j'admets que le diable est très fin, mais faut-il l'être tant pour attraper les naïves que nous sommes! Nous tombons toujours dans le même piège vulgaire: comme le diable doit rire de sa jolie clientèle si facile à berner!

XVI

En plein dégel

Le ciel est couleur de poussière, la rue est sale, Montréal dégèle, et pendant des semaines, nous vivrons dans ce cauchemar: notre ville s'étirant dans la boue avant de s'éveiller franchement aux jolies lueurs du printemps!

Quand c'est par trop inendurable, et pour nous reposer de la laideur, le bon Dieu déchaîne une de ses tempêtes blanches: elle accourt en soufflant, elle secoue de la neige en grands tourbillons, qui reblanchissent la ville noire, et puis, il recommence à fondre et à dégouliner, et nous recommençons à nous lamenter, à moins que, renonçant à regarder les rues, nous fassions retraite en nos âmes pour voir ce qui s'y passe à la suite de ce carnaval si étourdissant que quelques jeunes filles ont dû oublier qu'elles avaient une âme.

Le dégel a du bon, et survenant avec le

carême, il est même bienfaisant: l'ennui de l'un s'alliant au sérieux de l'autre, est propre à aider à la réflexion—et l'absence de réflexion est phénoménale chez les petites mondaines.

Parions qu'elles n'ont jamais pensé que rien de ce qu'elles disent ou font n'est indifférent, parce que toutes nos actions ont des conséquences lointaines que nous ne pouvons voir mais qui atteignent les autres pour leur aider ou leur nuire.

Les petites poupées qui ignorent leur âme, ignorent également l'âme des autres, mais leur inconscience n'empêche pas leurs actes de se poser et de développer ensuite des conséquences.

Etourdiment, elles ouvrent la porte de la cage d'où s'échappent follement les paroles imprudentes, les actions que rien n'empêchera d'avoir existé, et dont elles ne seront pas seules à subir les résultats immédiats ou lointains. Si elles se doutaient de la puissance d'un sourire narquois ou d'une protestation énergique, pour créer un doute ou affermir une conviction, elles seraient plus circonspectes et ne s'exposeraient pas si souvent à être des inspiratrices mauvaises. Nous ne surveillerons jamais trop nos paroles, nos attitudes, nos actions et nos silences... Quelles lâchetés recèlent certains de nos silences qui paraissent approuver ce, qu'au fond, nous condamnons. Nous nous taisons, par respect humain, quand, par respect de

notre dignité nous devrions crier nos désapprobations.

Vous ne croyez pas, mes amies, que je vous incite ici à blâmer et à critiquer les personnes? Jamais de la vie! Nous n'avons pas le droit de les juger, nous ignorons leurs motifs, leurs raisons et leurs excuses, et en en parlant avec indulgence nous serons toujours du bon côté; non, mais sachons parler pour critiquer et désapprouver les modes indécentes, les pièces peu convenables, les manières osées, les libertés excessives. Au lieu de laisser faire en silence, ou de suivre le courant, avec l'excuse que "tout le monde le fait", écartons-nous du troupeau: n'ayons pas honte d'avoir une conscience et des principes solides et courageux.

J'ai le bon souvenir d'une jeune fille répondant fièrement à une autre qui se vantait de lire en cachette des romans suspects trouvés dans la chambre de son frère:—"Oh moi, j'aurais honte de les lire et honte aussi de m'en cacher!" Voilà ce que j'appelle savoir parler à propos.

XVII

A la "cabane"

Dès le petit printemps, une Fadette aussi canadienne que votre amie, a la nostalgie du bois, de la "cabane", des allées et venues dans l'érablière, à la musique de l'eau d'éra-

ble tombant goutte à goutte dans les longues chaudières brillantes et vides.

Pendant quelques jours, elle a lutté, contre ce désir d'aller "aux sucres", mais voilà qu'on en parle trop; les journaux mêmes racontent que les érables coulent tant et plus, et que l'activité est grande dans les bois. Tous les matins, la gelée blanche poudrant les toits et les gazons et fondant au soleil frisquet, lui raconte la même histoire, et un beau jour, elle n'y tient plus, elle part... Hélas, elle en est déjà revenue!

C'est encore plus exquis que mon souvenir, plus charmant que mon rêve! Croiriez-vous que j'ai trouvé le vrai printemps, sans dégel et sans boue, dans le bois encore tapissé des feuilles de l'automne dernier? Un soupçon de vert anime les arbres nus; j'ai vu des pousses minuscules aux branches des sapins; le ruisseau, débarrassé de sa robe de glace, gonflé et bruyant, court comme un fou entre les rives brunes. Bien à l'abri, j'ai découvert de petites jonchées de mousse, d'un vert si tendre, si velouté, que j'aurais voulu les caresser pour les remercier de reverdir!

Et tout autour, c'est la vie qui frémit, ondoie, bruit en rumeurs subtiles, en frissons tièdes, en gazouillis d'oiseaux qui se répondent, et il me semble que je recouvre ma liberté et que moi aussi je recommence à vivre!

Le père Béchard nous attendait: de loin, nous avions vu la fumée, qui ornait d'un

panache moëlleux la cabane, sur le seuil de laquelle il nous guettait en surveillant ses bouilloires.

La mère Béchard, sa fille, ses petits garçons accourent aussi nous souhaiter la bienvenue, et nous nous racontons toutes nos petites nouvelles de ces six mois.

Puis nous voilà à vagabonder comme de vrais sauvages, grisés par les parfums de la forêt, par les lointains transparents et le ciel si bleu, sur lequel les branches se découpent nettement comme dessinées à l'encre de Chine.

Je retourne près du ruisseau qui coule à pleins bords, charriant encore des morceaux de glace, et l'air y est frais, léger!

A la Cabane, où nous sommes rappelés par une grosse cloche, le père Béchard retire son sirop, pendant que la vieille prépare des omelettes au lard, de la tire, de la "trempette", des crêpes dorées, et elle me gronde de n'être pas venue quand il y avait encore de la neige... je serai privée de "toques"! Je la console en l'assurant que j'aime mieux manger du printemps!

Nous déjeûnons dehors et nous dévorons comme des loups affamés par l'hiver.

Mais cela finit par finir, hélas! Je me console de mon retour en vous racontant cette journée délicieuse, ce plongement de la rustique Fadette dans son élément où elle voudrait vivre toujours.

XVIII

Mariages de Pâques

Bientôt Pâques, les jolis soleils d'avril, les mariages... je pense à toutes les petites fiancées frémissantes d'un bonheur profond, ou agitées de vanités puériles durant ces jours augustes de la Semaine Sainte qui n'ont pour elles qu'une signification: ils les rapprochent de ce mariage qu'elles voient venir dans la joie confiante d'un coeur qui ne croit pas à la possibilité d'un malheur qui toucherait à "eux deux".

Combien de temps durera ce beau bonheur? Si les jeunes épousées savaient qu'elles ont le pouvoir de formuler à leur gré la réponse à cette question... que c'est dans leurs petites mains qu'elles peuvent retenir l'oiseau farouche toujours prêt à s'envoler...

Hélas, la plupart de ces jeunes filles ne sentent pas encore leurs âmes. Elles ont vécu sans se connaître elles-mêmes, sans soupçonner les réalités de la vie: elles vont au mariage comme à une fête perpétuelle.

Demain elles vont commencer une vie au jour le jour, dans le banal à peu près d'une intimité conjugale faite d'habitude et non de sympathie compréhensive et profonde. Chacun ne songera qu'à jouir le plus possible de la vie matérielle avec toutes ses commodités et ses plaisirs.

Et ils iront ainsi quelques mois, peut-être

deux ou trois ans, avec l'illusion d'un bonheur qui n'est qu'un leurre, d'une confiance qui les laisse étrangers l'un à l'autre, d'un amour qui ne sait ni s'oublier, ni partager, et un jour viendra où l'âme de la jeune femme s'éveillera dans la souffrance, ses illusions se dissiperont comme les voiles de brume que traverse le soleil.

Elle verra qu'elle s'est amusée avec des marionnettes, qu'elle a marché à la clarté d'une étoile illusoire, que sa joie était une fumée, et inquiète, elle se retournera pour saisir la main de son compagnon... mais il est loin d'elle! Ses affaires et ses plaisirs l'absorbent; elle essaie de le rapprocher d'elle, de lui faire comprendre qu'elle n'est plus une petite fille chimérique, mais une femme qui a besoin d'être comprise et aimée fortement...

Autant lui parler hindou: "N'est-il pas bon pour elle? Ne lui donne-t-il pas autant d'argent qu'elle en désire? De quoi se plaint-elle?"

C'est fini! Ils ne parlent plus la même langue... elle se sentira toujours seule et faible et elle regrettera amèrement ce qui aurait pu être.

Je voudrais dire à toutes les petites mariées de demain: ayez moins de dentelles et plus de psychologie: n'ayez qu'un souci en tête: devenir l'amie de votre mari, et pour cela conquérir sa confiance: ce n'est quelquefois possible qu'en donnant goutte à

goutte tout le sang de votre coeur. Qu'importe, si vous devenez l'âme de son âme et la vie de sa vie? Qu'importe, si sa confiance vient à vous si magnifique, si inébranlable, qu'il la trouverait encore au fond de son coeur, même s'il arrivait à ne plus mériter la vôtre?

Vous défierez le malheur, il n'y en aura pas d'irréparable, si vous ne faites avec lui qu'un seul coeur, si vous partagez ses sentiments et ses pensées, si vous êtes la confidente de ses désirs et de ses peines, mais pour cela gagnez sa confiance et commencez tout de suite à la mériter par votre dévouement, votre loyauté parfaite, votre courage, le don absolu de vous-même qui ne recule pas devant le devoir et le sacrifice.

Gagnez sa confiance, car il a besoin d'une affection vivifiante, d'une main amie pour le soutenir, d'un abri où se recueille sa pensée, d'un nid chaud où pouvoir réfugier son coeur. C'est en vous, sa femme, qu'il doit trouver cela; si vous lui faites défaut, il cherchera ailleurs... pensez-y!

XIX

Professeurs de Joie

Vous connaissez, mes amies, le soulagement éprouvé à se retrouver seule au bout d'une journée très remplie et un peu bousculée; seule dans le recueillement de la petite pièce

intime où le silence est si parfait que l'on croit entendre le glissement d'un rayon sur le tapis.

Dehors, il fait froid et le vent agite les ombres du jardin; dedans, il fait tiède et le crépuscule fond toutes les nuances en un gris où les formes se détachent en masses sombres.

On ferme les yeux, mais sans les voir, on se sent entourée par les objets familiers qui ouatent d'accoutumance douce notre lassitude de corps et d'âme!

Finie la journée où il a fallu tant parler, tant courir, tant prévoir, tant sourire! La chaîne des devoirs quotidiens est entière, nulle lâcheté n'en a détaché un anneau; chacun représente un effort: il a vaillamment été fait, et on a enfin le droit de ne plus bouger, de ne plus répondre, de ne plus s'agiter! C'est le repos enfin! Les idées éparpillées vont se remettre en place... Tout le jour, les autres nous ont empêchées de penser: leurs questions et leurs commentaires nous arrachaient nos pensées comme si l'on nous arrachait un livre des mains.

Et maintenant dans la pièce où la lumière s'éteint, notre âme s'éclaire et se rasserène. Quand on est aux prises avec les détails fastidieux d'une journée difficile, on s'énerve et on s'exaspère, mais on se calme quand on en voit l'ensemble d'un peu loin et d'un peu haut. O certes! dans ce coup d'oeil, on ne se juge pas sans reproches, et nos explora-

tions au fond de notre âme ne nous révèlent ni beaux héroïsmes, ni grandes vertus!

Mais, ne soyons pas trop dures pour nous-mêmes. Si nous avons eu la bonne volonté et si nous avons fait notre possible, goûtons la paix permise et promise! C'est une erreur de se juger trop sévèrement, c'en est une autre d'apprécier nos efforts par leurs résultats immédiats.

Demain nous aurons besoin de tout notre courage pour recommencer avec joie les petites choses qui font la trame de notre vie. La joie! Quel élément nécessaire dans la vie des femmes. Comme les fleurs, il leur faut ce soleil de l'âme pour s'épanouir dans tout l'éclat de leur beauté morale.

On enseigne tout maintenant, même à respirer, pourquoi n'y aurait-il pas des professeurs de joie? Cela devient urgent. Les petits hommes de vingt ans, les fillettes de seize ans se plaignent des amertumes de la vie, de la vie dont ils n'ont connu que la douceur!

Il faudrait enseigner à ces enfants que, parce que la joie est nécessaire à la vie, elle est à la portée de tous, elle est le bien propre à chacun. Trop de pauvres êtres l'ignorent, ne savent pas la voir près d'eux, en eux, indépendante des choses et des événements. Elle peut nous quitter ou nous visiter sans que rien ait changé autour de nous; c'est donc qu'elle réside dans notre âme, et ceux qui le savent la font vivre en l'alimentant;

aux autres, il faudrait des professeurs de joie! Mais où les trouverions-nous?

Les hommes, pris par leur vie positive et matérielle, connaissent peu cette joie de lumière et de force intérieure: ils l'attendent pourtant et la cherchent... C'est chez les femmes qu'on trouve de ces âmes limpides, vibrantes, ardentes, faites pour recueillir en elles le reflet de la beauté des êtres et des choses: elles en font de la lumière et de la chaleur pour les autres. En effet, la joie demeure et rayonne et ceux qui les entourent trouvent la vie meilleure.

Ces rayonnantes, ne les cherchons pas parmi les privilégiées de la fortune. Elles ont trop de biens extérieurs pour se soucier de ce grand trésor intérieur, et à la recherche des bonheurs impossibles, elles ont perdu la joie douce des vies plus modestes. Cherchons nos professeurs de joie parmi celles qui ont deviné, dès leur enfance, que la vie est un bienfait, et qui ont compris, plus tard, que tout s'use et s'efface et que de nos pauvres petits gestes de bonheur et de souffrance il ne reste rien. Un seule chose dure, c'est l'oeuvre tirée de soi, c'est le bien qui continue après soir, c'est l'amour donné sans mesquinerie à ceux qui y ont droit et qui continue après soi, et qui à son tour crée de la bonté.

XX

De nos jours

Il n'y a pas à dire: nous sommes dans une ère de liberté sans précédent. Malgré la latitude dont jouissaient les jeunes filles il y a dix ans, la liberté qu'elles étalent aujourd'hui ne peut lui être comparée.

Est-ce un bien?

Si vous le voulez, nous examinerons les résultats.

Si les jeunes filles d'aujourd'hui sont plus sérieuses, plus cultivées, plus distinguées de ton et de manières que celles d'il y a dix ans, la cause est jugée. En est-il ainsi? Hélas, trois fois hélas, et malgré ma répugnance à gémir sur les temps actuels, je suis bien forcée d'avouer qu'elles s'éloignent de plus en plus de la jeune fille idéale. Remarquez bien, que par là je n'entends pas le petit type niais et bouché qu'on a qualifié d'oie blanche.

Non, pour moi, la jeune fille idéale, est celle qui est fortement préparée à son rôle de femme et qui saura le remplir à son honneur, cette femme fût-elle ou non appelée au mariage et à la maternité.

Je suis bien de mon époque et je ris un peu des sempiternels louangeurs des temps anciens. Nous marchons, nous courons vers le progrès, et c'est naturel: les fleuves ne remontent pas vers leur source.

Mais je ne vois pas de progrès dans la liberté sans limites conquise par les jeunes filles, avec ou sans l'assentiment des pauvres parents qui sont aussi étourdis que leurs enfants, ou que l'on berne à coeur que veux-tu!

"Mais nous ne faisons rien de mal, pourquoi nous juge-t-on si sévèrement?" me disait, hier, une de ces jeunes affranchies.

Ecoutez, ma belle enfant: vous ne faites rien de mal... vous, peut-être, et c'est miracle! mais comment pouvez-vous m'assurer que tous ces beaux papillons jouant dans le feu ne s'y brûleront pas au moins les ailes? Admettons que vous soyez toutes des anges de candeur et de pûreté, savez-vous que vos allures, vos attitudes, votre ton, votre costume créent une impression malfaisante? Car, il ne faut pas l'oublier: l'influence rayonnante du mal, ou si vous voulez, le scandale, ne vient pas toujours du mal même, mais aussi de tout ce qui en a l'apparence. Le Monde si large dans ses inspirations, si dur dans ses jugements classe et range parmi les femmes douteuses, toutes celles qui sont un peu libres d'allures, et bien des honnêtes femmes ont perdu leur réputation pour un flirt un peu audacieux.

De là vient l'autorité légitime des convenances qui vous paraissent puériles et inutiles et dont vous commencez par rire, avant de les mettre de côté comme étant surannées.

Soignez donc un peu les apparences si vous voulez qu'on vous juge bien: n'affectez pas des allures de gamin, encore moins des allures de femmes qui n'ont plus rien à perdre. Serez-vous moins heureuses si vous n'appelez pas par leur prénom tous les jeunes gens de votre connaissance, si vous ne les tutoyez pas, si vos sorties nocturnes sont protégées, si votre toilette est décente, si vous ne parlez pas à tort et à travers de tant de sujets dont vous ne voyez pas le fond?

Ce qui est stupéfiant, c'est que la jeune fille actuelle fasse souvent une bonne mère de famille malgré son éducation à la diable! Mais prenons garde!... nous nous éloignons trop du "bon type"... ne tentons pas la Providence!

XXI

Le ciel aux simples

"Jamais ils ne se comprendront! Ils diffèrent comme le jour et la nuit!"—J'entendais cela sans avoir à y répondre, et je laissai mon esprit vagabonder à son aise dans les petits sentiers que ces mots lui ouvraient.

Le jour et la nuit... l'un tout clair, l'autre toute noire... il y a pourtant un point où ils se rejoignent, et ces deux qui désirent s'entendre, arriveraient, en allant à la rencontre l'un de l'autre, à ce point où l'un se confond avec l'autre.

Ils n'y ont pas pensé sans doute; il leur manque peut-être beaucoup de bonne volonté et plus de simplicité? Elle est bien nécessaire aux fusions d'âme cette belle simplicité!

Plus j'y pense, plus je comprends pourquoi le royaume des cieux est promis aux simples d'esprit; et certes, je ne range pas parmi eux ceux qui manquent d'esprit! Il semble qu'étant toujours dans la clarté, ils aient moins à lutter que les autres et ils évitent ainsi les tiraillages en tous sens des gens compliqués.

Leur vie se déroule droite, régulière et il est possible, un peu routinière... et ils vont au ciel en trottinant paisiblement dans la poussière du seul chemin qu'ils connaissent, résignés à la poussière et aux inévitables obstacles qu'ils acceptent sans murmurer.

Avec ceux qui ne sont pas simples, c'est une autre histoire!

Ils dédaignent les chemins battus, et par les sentiers de traverse, ils cherchent le pittoresque et l'inédit! Remplis de désirs contradictoires, ils se blessent au moindre mouvement qu'ils font pour se retourner. Ils ont en eux tous les vouloirs, mais ils manquent du seul vouloir qui les ferait des êtres logiques et "raisonnables!"

Ils voient une chose, et derrière elle, l'ombre de celle qui la contredit ou la modifie; ils aiment ce qui leur fait mal, et repoussent ceux qui leur veulent du bien...

Etonnons-nous, après cela, qu'ils soient arrêtés et empêchés sur le chemin du para-

dis... le chemin des simples qu'ils dédaignent!

Moi-même n'ai-je pas eu une nuance de dédain en parlant des simples que j'admire tant?

Au moins, ils ne sont ni des escargots roulés sur eux-mêmes ,ni des parapluies au fourreau!

Ils peuvent s'étendre, se déployer, parler avec leur coeur, penser avec leur esprit dans la lumière de tout ce qui est bien déterminé et bien clair!

Ce qui est compliqué est bien près de la fausseté, propre à induire les autres en erreur et à torturer celui qui en est victime habituellement.

Avez-vous remarqué comme les personnes simples ne sont pas susceptibles? C'est qu'elles admettent les erreurs des autres aussi facilement qu'elles reconnaissent les leurs, et devant une explication ou une excuse, elles n'ont aucun doute et elles ne cherchent pas à deviner d'intentions cachées.

Ne nous contentons pas d'envier ces simples qui ont sur la terre la possibilité de trouver la paix et à qui le royaume des cieux est promis par surcroît, mais simplifions-nous! Ne confions notre coeur qu'à de rares choisis, ayons des curiosités d'esprit, de l'indépendance dans la vie et les idées, mais ayons aussi de l'ordre dans notre vie, afin d'éviter les agitations et les complications inutiles. Avec cela, on m'a assuré qu'on se

fait une belle existence qui profite aux autres et à soi.

Que chacun ajoute à ce petit programme ce qui lui est personnel, en ayant soin d'en exclure les puérilités et les exagérations, et il ne restera plus qu'à le mettre en pratique... c'est peut-être possible...

XXII

Leur tort

Quelques femmes très intelligentes, d'une valeur morale supérieure, aimables sans coquetterie, sages sans austérité, ont un grand tort que je leur reprocherai aujourd'hui.

Elles se sont totalement retirées du monde où elles laissent oublier même leur nom: plus de visites, plus de ces relations qui forment un lien léger, mais un lien, tout de même, entre les femmes du monde de tout un pays et qui constitue ainsi ce qu'on appelle la société d'un pays. Entre le monde et elles s'élève un mur qu'elles veulent infranchissable, au grand détriment du monde qui perd ainsi un élément sain qui lui manque, et,—je vais bien les étonner,—à leur propre détriment.

Me pardonneront-elles si je leur dis, que sans qu'elles s'en rendent compte, il se mêle à leur exclusivisme un peu d'égoïsme et un peu de paresse: par le fait, elles bornent volontairement leur horizon, et vous savez bien,

qu'à une intelligence large, il faut que la vie apparaisse variée, entière, humaine enfin, la vraie vie.

Or, c'est dans les livres presque uniquement que ces femmes dont je parle cultivent les sentiments et les idées: elles ne s'aperçoivent pas de l'écart qui se fait, très grand, entre leur conception idéale de la vie, des relations sociales, de l'éducation, et la réalité de ce qui se pratique dans leur pays et dans leur monde. La vérité leur arrive comme un choc, et leur surprise se change en indignation souvent justifiée, je l'admets, mais stérile, puisque, renfermées dans leur tour d'ivoire, elles ne savent que condamner et ne songent pas à réagir par leurs paroles ou, ce qui est infiniment plus efficace, par leur exemple.

Pour exercer toute son influence une femme doit vivre parmi les femmes, vivre dans leur vie et vivre de leur vie.

—Mais, m'objectent-elles, je ne puis endurer la niaiserie, la futilité, les mesquineries de la vie sociale.

—Je le comprends un peu, et je ne vous demande pas de devenir des mondaines, mais seulement de subir quelquefois ce qui vous ennuie, de ne pas vous désintéresser complètement de la vie ordinaire des gens ordinaires, de ne pas vivre à part, comme vous le faites, dans un dédain superbe qui ne vaut rien et ne rapporte pas davantage.

J'ai vu quelque part "qu'un peu de bana-

lité est nécessaire à l'hygiène morale comme l'exercice à l'hygiène physique. La vie sédentaire ankylose et débilite. La vie solitaire rend entier, vous dresse et vous étiole en une attitude tendue plus que nature. On y oublie les bruits humains, on y désapprend à les supporter... on y devient difficile et intransigeant. La banalité nous invite à ne pas devenir assez singuliers pour cesser d'être humains. Elle nous rappelle aux façons communes universelles de sentir et de penser, au bon sens, à la bonne humeur; elle a du bon..."

Ces lignes sont vraies et s'appliquent à celles dont je parle, à qui je reproche en somme de vivre en étrangères, dans un monde qu'elles refusent de voir et qui est le leur, où elles auraient leur place et une influence bienfaisante. Condamner est facile et ingrat: ce qu'il faut c'est réagir contre les courants mauvais, et dans ce monde plus léger que méchant, qui le fera, si les femmes sérieuses et sages se retranchent dans leur vie familiale si fermée?

XXIII

Décrocheur d'étoiles

"Décrocher des étoiles", ce n'est pas un métier banal, et gardez-vous bien d'être confus quand on vous lance d'un air narquois que vous n'êtes bon qu'à cela! Un décrocheur d'étoiles est toujours plus délicat et

plus spirituel,—dans tous les sens que comporte ce mot,—que ceux qui ne savent pas regarder plus haut que leur nez et qui critiquent d'instinct les tendances idéalistes.

Au fond, ce qu'on vous reproche, c'est de vivre trop au-dessus des réalités et de ne pas vous contenter de "l'ordinaire" des communs mortels. Ce n'est pas moi qui vous en blâmerai! Pour ce qu'elles sont drôles les réalités et les choses faciles à atteindre!

Je suis plutôt tentée de vous dire ce qu'écrivait Emerson à une de ses amies: "Attelez votre charrette à une étoile". On ne réussit pas à les décrocher, cela vaut mieux de s'y attacher.

Notre charrette, vous l'avez bien compris, c'est notre vie fruste, banale, dont l'allure lourde, pour être transformée, à besoin d'être entrainée vers les régions supérieures et de s'attacher, même de loin, à un centre de lumière.

Je sais bien qu'il ne faut ni ignorer, ni mépriser les réalités; mais ce danger n'est vraiment pas bien à craindre! Que nous le voulions ou non, elles s'imposent, les réalités, et bon gré mal gré, il faut les subir. Je vous l'assure, personne ne les endure plus aimablement que les idéalistes qui s'en reposent dans un monde à eux: des étoiles qu'ils aiment pleuvent des rayons qui embellissent même la banalité.

Atteler sa charrette à une étoile, ce n'est pas ignorer l'existence de la laideur et de la

méchanceté, c'est s'exercer à ne pas les voir partout, c'est surtout savoir s'en garder soi-même, c'est vivre pure et fière à travers ce qui amoindrit les âmes vulgaires, c'est marcher, même quand la boue inonde le chemin, c'est monter sans se lasser, puisqu'on est tiré en haut par une force supérieure.

Il arrive que notre charrette s'enlize, qu'elle cotoie les abîmes, parfois elle y tombe, mais toujours retenue par ce lien mystérieux qui l'attache au ciel, elle sort de tous les périls et se remet en marche après toutes les chutes.

Laissons rire les blasés, les matérialistes, ceux qui veulent mener tout seuls leur charrette, et accrochons la nôtre à l'étoile; elle nous conduira tous, jeunes ou vieux, pleins d'illusions ou meurtris par la vie, elle nous élèvera au-dessus des petitesses pour nous faire voir, de très haut, sa valeur et la nôtre, ce que Dieu a voulu et ce qu'il attend de nous.

XXIV

De retour!

Non, voyez-vous, pour demeurer volontiers en ville quand vient la fin d'avril, il ne faut pas avoir commis l'imprudence d'aller goûter le printemps dans les bois!

D'avoir vu le soleil caresser les bourgeons frêles, d'avoir entendu chanter les grives

et bavarder les corneilles, cela dégoûte des tramways, des autos empestés, de la foule courante, et la tentation de partir définitivement m'a saisie, emportée si vite. que me voici rendue ici sans avoir eu le temps d'y penser!

"Ici", c'est dans une grande vieille maison, un peu en désordre pour le moment, mais par toutes les fenêtres ouvertes entrent des flots de soleil, des gazouillis d'oiseaux, un petit vent frisquet parfumé de senteurs vagues et exquises. Que je vous plains, mes amis de la ville!

Vous ne viendrez à la campagne que lorsque tout sera reverdi et fleuri: ce sera l'été. Moi, j'assisterai aux fêtes du printemps: je regarderai les feuilles se déplier, les bourgeons gonfler et éclater, les oiseaux bâtir leurs nids, la terre brune fumer au grand soleil quand elle aura été retournée par la charrue.

Et quand la pluie vous désolera dans la ville boueuse, moi, je la bénirai, et ce sera si joli de la voir reverdir les gazons et fleurir les lilas!

J'arrive à l'époque du "Breda"! Mes voisines sont très affairées. Les maisons se vident. Dehors les matelas, les tapis et les meubles! Tout est brossé, battu, secoué, peint, vernis! C'est une débauche de propreté, et les ménagères se démènent avec un entrain contagieux.

C'est qu'il s'agit de ne pas lambiner...

le jardin attend: il faut le bêcher, le semer, le planter, tirer les allées au cordeau, tailler les haies. Aussi, la bourgeoise gronde si les jeunesses, grisées par le printemps qui leur fait de l'oeil, ne portent pas à ce remue-ménage tout l'intérêt qu'il faudrait.

Je les laisse à leurs occupations et je me promène. Par le chemin qui monte, j'ai marché jusqu'au petit lac où les nuages pressés se mirent en passant. Les érables autour sont déjà tout roses et les vieux pins ont un air rajeuni: le vent, qui les traverse, chante en me voyant la petite complainte que j'aime... c'est bon d'être là encore, comme l'année dernière, comme les années précédentes, depuis toujours, presque!

La douceur du décor familier me pénètre de douceur: j'oublie là les faux décors de la grande comédie humaine, où, trop souvent, hélas, je joue avec ennui mon petit personnage. Devant l'insaisissable infini, je sens profondément que lui seul est réel et que nous sommes fous de l'oublier.

Plus et mieux que jamais, je comprends qu'une seule chose importe: "Laïsser grandir son âme et y habiter".

XXV

La maison fermée

Loin du chemin, presque appuyée sur les deux gros pins qui lui servent de dossier,

la petite maison fermée se dresse muette, sans regards, sans vie... et pourtant non! fermée et muette, soit, mais tragique et vivante, elle a une âme que l'on sent encore vibrer de sanglots. C'est qu'elle a contenu d'inexprimables douleurs, la petite maison qui avait été installée avec tant de sollicitude aimante pour recevoir le jeune couple qui semblait l'incarnation du bonheur humain.

Six mois d'un bonheur très doux, puis une chute fatale du jeune homme causa une lésion grave du cerveau: il flotta entre la vie et la mort: il ne mourut pas; ce fut pire, il perdit la raison et il fallut l'emmener un jour, car la jeune femme allait accoucher. Elle mourut, en donnant naissance à un petit être frêle qui s'éteignit aussi, peu après. Et l'on ferma la maison.

Toute leur histoire tient dans ces quelques lignes! Leur grand bonheur et leur grand malheur a tenu aussi dans si peu de jours et dans si peu d'espace! Et tout cela, on le sent quand on passe devant la maison fermée. A l'écart des autres, dans le mystère des grands arbres qui la couvrent de leur ombre, elle a bien la tenue discrète, l'attitude douloureuse et farouchement silencieuse de la jeune femme dont le coeur a saigné, là, jusqu'à en mourir.

Ce beau printemps me rappelle le jour de leur mariage. Ils étaient radieux et beaux, on avait envie de joindre les mains devant leur extase. Et après un an, il ne reste d'eux

que le souvenir enfermé dans la maison close où ils ont tant aimé et tant souffert.

Ce souvenir est plus poignant dans ce renouveau du printemps qui ressuscite les choses mortes et laisse dormir les pauvres morts! Hier, je m'arrêtai émue devant la maison: un couple d'amoureux passait... le rire clair de la jeune fille me remplit les yeux de larmes. Je pleurais sur l'autre que j'ai connue, et sur celle-ci que je ne connais pas! Je pleurais sur notre aveuglement et notre ignorance à tous.

Je suivais des yeux ces jeunes qui s'en allaient dans la lumière, interrogeant l'avenir et l'appelant dans un désir éperdu d'être plus heureux encore.

Et le bonheur qu'ils rêvent les empêche probablement d'apprécier à sa valeur celui qu'ils tiennent; et ils comptent pour rien, ou si peu, d'être jeunes, amoureux, de croire à la vie et au bonheur, parce qu'ils ne veulent penser qu'à demain, ce demain qui peut être la mort de leur belle confiance, ou la fin de leur vie!

Et c'est l'Humanité entière qui marche ainsi, pressée, mécontente du présent, inquiète, tendant les bras vers un lendemain chimérique et délaignant l'aujourd'hui lumineux et serein.

Et il fallait peut-être qu'il en fût ainsi, afin que, leurrés par l'appel du lendemain, nous allions inlassables, d'un espoir à un désappointement, d'une joie à un deuil, toujours

confiants dans un avenir que nous atteignons pour en appeler un autre qui semble préférable. Et la vie se passe dans cette hâte vers le demain qui est la mort... la mort prochaine ou éloignée, mais la mort inévitable. Nous sommes fous!

XXVI

Etoiles filantes

La soirée est douce et claire: des myriades d'étoiles se détachent sur le ciel, bleu malgré la nuit, et elles dansent à nos pieds sur les vagues frissonnantes de luimère du fleuve qui sommeille. Au loin on aperçoit le gros oeil du phare qui s'ouvre et se ferme régulièrement, et tout près, trois yachts glissent et leur voiles blanches ont des reploiements d'ailes.

Le silence nous enveloppe et nous pénètre, soudain, une étoile, en une longue fusée d'or, décrit un sillon lumineux, et paraît tomber dans l'eau, et la voix aiguë d'une fillette crie: "Oh! l'étoile s'est décrochée! l'as-tu vue, ma tante?"

Une voix grave répond: "Ca, ma fille, c'est une étoile filante... quand on fait un souhait à leur passage, on l'obtient toujours!"

La petite personne a-t-elle souhaité des poupées merveilleuses, et en rêvera-t-elle cette nuit?

Il se peut, car nous qui sommes de très

grandes personnes, nous attendons les yeux fixés sur le ciel, qu'une autre étoile file dans l'espace, et je suis sûre que chacun formule intérieurement le souhait "toujours exaucé", a dit la vieille dame!

Mais il ne tombe plus d'étoiles ,et nous rêvons aux éblouissements éphémères, véritables étoiles filantes qui laissèrent dans nos vies des traînées lumineuses si tôt absorbées par le noir, le grand noir de la vie.

Mais, éternels enfants que nous sommes, après une étoile décrochée et disparue, nous en cherchions une autre, et les chimères vivantes remplaçaient les chimères mortes. Et rien ne nous corrigera... nous voulons oublier, si peu que ce soit, la vie plate et si lassante parfois!

Et alors nous berçons nos âmes fatiguées aux contes bleus, aux formes illusoires, aux émotions fugitives, et nous sommes heureux, si nous échappons quelquefois à la monotonie toujours prête à nous rouler dans ses plis sombres.

Est-ce un bien, est-ce un mal? Qu'importe! La louange ou le blâme ne serviraient de rien, car nous n'avons pas le choix. Nous sommes ainsi faits: avides de rêves et victimes faciles du mensonge.

Depuis la pauvre Eve chimérique et vaine, tous les humains ont été trompés par les apparences parce que la réalité ne leur suffisait pas.

Et les étoiles qui tombent en s'éteignant ne

ressemblent-elles pas lamentablement aux âmes déçues qui s'engloutissent dans le néant de leurs rêves, quand la force qui les retenait fixées dans leur ciel les a soudainement et nonchalamment laissées tomber dans le vide!

XXVII

Leur charité !

Elles sont parties... La table à thé en déroute, les petites assiettes vides, les chaises et les fauteuils dispersés au hasard des causeries me rappellent les propos variés, frivoles et méchants, entendus cet après-midi, et je suis un peu triste... car je les avais réunies pour que nous organisions ensemble une couture de charité pour l'hiver, et jamais la charité ne fut plus offensée que par toutes ces femmes qui ont passé l'après-midi à croquer des bonbons, des gâteaux et leurs amies!

Autrefois, quand on disait devant moi : "Personne ne juge plus sévèrement et plus injustement une femme qu'une autre femme", je protestais, je niais, je criais à la calomnie. Maintenant je fais moins de tapage devant ces accusations. C'est, qu'à les observer, j'ai reconnu que les femmes ne s'aiment pas entre elles, et qu'elles se critiquent avec un acharnement rageur qui les rend laides!

En général, les jeunes filles sont moins méchantes: elles sont plus insouciantes, plus

absorbées par leurs plaisirs, moins réfléchies, et elles causent plutôt pour s'amuser ensemble que pour s'amuser aux dépens les unes des autres.

Mais dès qu'elles sont mariées, c'est une autre histoire!

Avez-vous observé que lorsqu'une femme s'en prend à une autre, elle vise d'abord la figure comme font les chats; puis c'est la toilette: la jeune écervelée décrète que celle qu'elle débine dépense trop ou lésine pitoyablement; puis elle entre dans le détail de la tenue de maison, de l'éducation des enfants, des relations familiales, et on jurerait à l'entendre, qu'elle a vécu avec ce ménage tant elle sait illustrer tous ses dires. Et la pauvre malheureuse peut s'estimer heureuse si la vilaine bavarde ne l'accuse pas de coquetteries et d'intrigues mystérieuses et coupables!

Cet après-midi, on a commencé au moins trois récits, tendant à révéler des petits scandales, et j'intervenais sans me lasser, pour ramener mes dames à "nos moutons", c'est-à-dire à notre société de charité. O ironie!

Dernièrement, je faisais remarquer à une de mes amies qu'elle devenait un peu méchante avec sa manie de critiquer et de condamner à l'aveuglette. —Mais je ne fais que répéter ce que tout le monde dit: —Mais, ma pauvre enfant, "tout le monde" dit peut-être une chose fausse! Qu'une femme malveil-

lante invente une méchanceté, qu'elle la dise à trois ou quatre qui la répètent comme vous, sans preuves, parce qu'elles l'ont entendue... et voilà que "tout le monde" dit un mensonge qui peut être une infamie. Et le "tout le monde" qui a colporté, est le "tout le monde" qui croit, sans hésiter, toutes les vilenies courantes... C'est ainsi que se perdent les réputations, et n'allez pas croire que vous n'avez pas votre part de responsabilité quand se déroulent les conséquences de ces calomnies; j'en ai connu de terribles, et une des victimes de ce que "tout le monde dit" a perdu sa réputation, la confiance de son mari, le respect auquel elle avait droit, grâce à cet odieux dicton "qu'il n'y a pas de fumée sans feu". Ses amis avaient beau nier l'accusation et la défendre de leur mieux, l'ombre mauvaise ne s'est pas dissipée, et aucune des mauvaises langues qui lui ont si lâchement nui n'a de remords probablement, et si on leur racontait la lamentable histoire de leur victime, elles diraient comme vous: "Oh! je n'ai fait que répéter ce que tout le monde disait!"

XXVIII

La mauvaise humeur

Nous étions une quinzaine à la gare du village: une jonchée de confetti s'étalait aux pieds de la petite mariée comme un tapis de

fleurs d'amandier. Elle était rose, émue et charmante; lui avait à la fois l'air glorieux et ennuyé du vainqueur qui trouve qu'il y a tout de même trop de monde pour contempler sa gloire.

Et ils sont partis... ce petit voyage, symbole du long voyage de la Vie qu'ils entreprennent ensemble, a été commencé dans le bonheur du rêve réalisé, dans l'espoir et l'amour de deux jeunes coeurs qui sont sûrs de l'avenir.

Nous sommes revenus silencieux, vaguement tristes. L'angoisse au coeur, la mère s'est dit: "Sera-t-elle heureuse?" Les petites amies: "S'occupera-t-elle encore de nous ?" Les jeunes gens: "Encore un de casé!... Sera-t-il mieux que nous?"

C'est le temps qui répondra à tous, et le temps commence à parler quelquefois dès les premiers mois; si le petit ménage ne roule pas au commencement sur une belle route égale, il y a des risques que le chemin devienne de plus en plus raboteux, et le Bonheur qu'ils ont atteint est un bien fragile trésor: s'il est trop secoué, manié avec brusquerie, promené par trop de cahots, il peut se fêler... gare! il ne résiste pas longtemps, après la première fêlure. Au risque de m'attirer les critiques des lectrices émancipées qui n'admettent pas qu'il y ait une hiérarchie dans la famille et que le père en soit le chef, je parlerai aux jeunes femmes de l'un des obstacles de la route conjugale qu'elles peu-

vent aplanir: Cet obstacle, c'est la mauvaise humeur. Laquelle? La leur et celle de leur mari.

Qu'est-ce au juste que la mauvaise humeur? Presque toujours, c'est le mécontentement de soi dont on accable ceux qui sont à sa portée. Comme ce que l'on dit et ce que l'on fait, sous l'empire de la mauvaise humeur, n'est pas pour nous rendre fiers, plus on manifeste son humeur plus elle revient détestable et agressive, et si la mauvaise humeur de l'"autre" répond à l'appel, on en arrive vite à l'exaspération.

Je ne ferai pas ici d'insipides comparaisons entre les femmes et les hommes: les deux sont sujets à la maladie, mais je ne cesse de m'étonner que la finesse des femmes ne les avertisse pas de la gaucherie d'augmenter le mal,—quand c'est leur mari qui est "pris",—soit en prenant des airs de victimes, soit en relevant la balle au bond pour la lancer à toute force, au risque de tout casser.

Il y a un troisième procédé à employer. C'est le moins compliqué, mais non le plus facile: c'est de se taire tout simplement.

Car une femme a bien des manières de se taire, et mon "tout simplement" qui n'a l'air de rien, est précisément la nuance du silence à observer vis-à-vis une mauvaise humeur. Le silence d'une femme peut être conciliant, aimable ,résigné, douloureux, indigné, révolté, méprisant, insolent... oui! Et il y a des etc.! Vous concevez, alors, qu'il y a un choix à

faire, et que le "tout simplement" est le silence bon enfant et paisible, qui sait, que la bourrasque passée, le soleil reparaîtra, et qui endure la mauvaise humeur comme on endure la pluie, sans se croire pour cela une victime de l'homme! Ce silence fait éviter les discussions, et il faut écarter les discussions dans la vie de famille! Elles ne servent ni à éclairer les questions, ni à améliorer les gens: elles énervent et aigrissent: elles posent en adversaires deux amis qui sont presque forcés de s'égratigner et qui en conservent les marques.

J'aurais bien à dire encore, mais il fait grand soleil et j'ai à promener ma bonne humeur.

XXIX

Son secret

Une émotion profonde bouleverse le village depuis que l'on a trouvé, hier matin, dans les pelles du moulin, le corps d'une jeune fille que nous avions vue au mois de Marie la veille. Elle fut trouvée au petit jour, avant même que les parents se fussent doutés de sa disparition. Un mystère plane sur cette triste affaire. L'hypothèse d'un crime semble être écartée, un accident n'est guère admissible, la nuit, quand ses parents la croyaient endormie chez eux. Il reste donc qu'elle se serait suicidée: c'est l'opinion générale et je la partage, malgré la dif-

ficulté d'imaginer qu'une jolie fille de vingt ans ait "voulu" mourir.

On en parle généralement à l'aise de quitter la vie, mais, grands comédiens que nous sommes, nous avons tous peur de mourir, et dès que la mort s'approche un peu, nous oublions nos discours de blasés et nous nous accrochons à la vie.

Je n'ai pas voulu voir la petite noyée, car je désire conserver le souvenir intact du visage fin et des grands yeux inquiets qui faisaient involontairement penser à ceux d'une petite bête traquée et affolée. Pauvre enfant! Elle a eu peur de la vie... la sienne n'était pas douce entre un père ivrogne et une belle-mère rude et exaspérée par l'inconduite de son mari... Tout de même, se tuer, à vingt ans, parce que sa vie de famille est pénible, cela paraît excessif, hors de proportion, et je me demande s'il n'y a pas là un chagrin d'amour? C'est bon genre, de hausser les épaules et de rire des chagrins d'amour, c'est cependant le chagrin qui tue le mieux une femme, et peut-être le seul qui fasse de ces désespérées qui haïssent la vie.

La pauvre! Quoi qu'il en soit, vivante, elle a bien gardé son secret, et la mort sera aussi discrète... nous ne saurons jamais quelle angoisse a tordu son coeur avant qu'il cesse de battre.

Ah! mes petites amies, vous qui parlez d'aimer comme de danser, vous qui jouez à aimer et dont la coquetterie peut blesser si

douloureusement un coeur de brave homme, vous qui riez de tout et qui croyez rire toujours, je voudrais que vous vous fissiez de l'amour une idée sérieuse et vraie. Sachez que la souffrance vient toujours avec l'amour, que c'est elle qui l'affine et le plante aux profondeurs du coeur, et préparez-vous à accepter sans lâcheté toute la douleur de l'amour, Elle l'accompagne sournoisement et quand elle se montre, il faut lui faire face, et ne désirer ni se tuer, ni tuer l'amour dans son coeur. Ce serait y tuer la vie de l'âme et c'est un suicide aussi!

XXX

Le Bon Dieu passe

La soirée très douce est éclairée par les étoiles et un fin croissant de lune: je regarde les nuages courir sur le ciel, voiler les lumières puis les découvrir: je n'entends que le vent dont la plainte est basse et continue comme un grand chagrin de femme qui pleure... mais, du fond de la vallée, un son bien connu s'élève et monte, de plus en plus distinct, dans le grand silence de la campagne.

Mon coeur se serre! Le Bon Dieu va passer et la petite clochette l'annonce.

Quand le Bon Dieu passe si tard, c'est qu'un pauvre mourant l'appelle et l'attend avant le grand Départ, le Départ qui jette les

hommes dans l'inconnu, et dont nous avons peur, comme les petits enfants ont peur du noir!

La clochette s'agite et les sons se rapprochent, comme s'ils couraient un peu haletants: des maisons closes, les gens sortent et se crient: "Est-ce le vieux Michel?" "Peut-être la petite Mélanie?"

Ils se prosternent pendant que la voiture passe rapidement, emportant le Bon Dieu, le curé, et la lanterne qui dessine sur le chemin blanc des zigzags fantastiques.

On les entend encore quelques secondes, puis plus rien que notre angoisse, à nous qui restons, pendant que l'autre, là-bas, s'en va!

C'est le silence encore, mais un silence profond, solennel, peuplé de questions engoissantes qui ne reçoivent pas de réponses.

La vie passe rapidement, et nous amène chacun notre tour, chacun à notre heure, devant le pont redoutable jeté entre les deux mondes, et qu'il faut traverser tout seul, ne sentant plus les mains amies nous encourager, ni les coeurs aimants battre avec les nôtres.

Moi, pauvre ignorante, je ne sais rien du mystère de la mort, mais les savants et les philosophes n'en savent pas davantage. Depuis des siècles, les hommes ont voulu savoir ce que deviennent leurs morts et comment ils les reverront, mais Dieu garde ses secrets pendant que les chercheurs font des

suppositions, et personne n'a jamais su ce qui se passe de l'autre côté du pont mystérieux!

Une pensée tout de même devrait tout adoucir: c'est que Dieu ne nous demande pas de comprendre, mais tout simplement de l'aimer et de croire qu'Il nous aime. Peut-être un soir comme aujourd'hui, dans la nuit lumineuse et pure, la clochette d'argent tintera et nous préviendra, de loin, que le Bon Dieu vient à nous, pour nous accompagner et nous aider à passer le grand pont. Il sera avec nous quand toutes les affections humaines ne pourront rien pour nous, et nous trouverons peut-être que ce n'est pas si dur de mourir? Qui sait?

XXXI

Inquiétude

Depuis une grande heure j'attends... Mes yeux sont fixés sur la nappe d'eau tranquille où se mirent les fines branches de saule; au-dessus, le ciel très pur, très vaste, enveloppe la rive et l'eau d'une lumière bleue, tendre comme une caresse... et j'attends quoi? Des idées, mes amis, tout au moins une idée à mettre dans cette lettre qui serait tout simplement exquise si elle pouvait refléter la douceur des choses qui m'environnent.

Et pourtant, je ne suis ni calme, ni joyeuse; mes pensées vivent et bruissent autour de moi

en vol d'insectes agités; si j'essaie de les saisir elles m'échappent... et au bout de mon crayon qui tente de les fixer, je ne trouve qu'un désappointement.

Hélas, c'est à cela qu'aboutissent tant de nos désirs, tant de nos efforts, qu'à n'en regarder que leur résultat visible, on se découragerait d'agir et de travailler sans relâche.

Mes amis, tous nous les connaissons, ces jours tristes, où il nous semble que notre dépense d'énergie, d'amour et d'activité s'en va à l'insuccès, à la lente et inévitable destruction de tout. Mais ce n'est pas vrai, et cette tentation de tristesse découragée est dangereuse, et doit être repoussée. Nous devons nous forcer à croire que le désappointement n'est pas la fin de l'effort, il est l'obstacle qui retarde mais qui ne doit pas nous arrêter.

Arrêter, c'est lâche... c'est se coucher à mi-côte, dans la poussière du chemin; c'est non seulement refuser d'avancer, mais encombrer la route de ceux qui montent en même temps que nous. Non, notre courage, c'est notre trésor précieux: tenons-le ferme quand tout va mal et que notre âme s'amollit: la bourrasque passera: il s'agit de ne pas s'avouer vaincus, de recréer l'espoir qui s'éteint, de ne pas cesser d'agir et de nous intéresser à tout, de vivre absolument comme si tout était bien; et, sans révolte, sans faiblesse, d'attendre doucement que les choses s'arrangent... car elles finissent toujours

par s'arranger, si nous n'y mettons obstacle par nos propres impatiences et l'amertume qui nous rend incapables de profiter des éclaircies dans notre ciel.

Je ne connais rien de plus efficace pour nous faire honte de nos lâchetés que de regarder les plus malheureux que nous. Songez qu'il existe de pauvres êtres qui n'ont ni foi, ni amour! Ils souffrent comme les bêtes, sans savoir pourquoi; ils vivent en haïssant la vie et leurs semblables; ils meurent en désespérés, sans savoir où il vont...

Ceux-là sont à plaindre qui ont l'âme vide de Dieu et de tendresse humaine, et nous qui ne leur ressemblons pas, n'avons pas le droit de nous laisser abattre par le découragement.

Qu'y a-t-il de plus admirable que le courage ferme, patient et doux que rien ne déracine? Il habite les âmes grandes et quand je le rencontre, je m'incline: il est fait de tant de vertus!

XXXII

La "Croche"

J'ai une nouvelle amie, une pauvre fille boiteuse, difforme, qu'on appelle "la Croche" au village, sans soupçonner qu'elle a une âme d'une beauté exquise qu'elle cache sous des dehors froids et un peu fiers qui tiennent à distance les pitiés maladroites.

Son histoire est simple, navrante comme

tout ce qui est humain, lumineusement belle comme tout ce que touche le divin. Je l'ai entendue bribe à bribe, j'en ai vu passer l'angoisse dans les yeux sombres et ardents, j'en ai conservé la douceur surhumaine, et pour vous qui souffrez, et pour vous qui ne pensez pas à ceux qui souffrent ,je veux l'écrire très simplement comme elle me fut confiée.

On l'a toujours appelée "la Croche", et elle n'a jamais entendu sans tressaillir le sobriquet cruel. Elle a commencé à avoir peur des autres à l'âge où les petits ne soupçonnent pas la méchanceté: les enfants se moquaient d'elle, les grandes personnes discutaient brutalement son infirmité devant elle; et sa pauvre petite âme délicate apprit à souffrir avant même de connaître la signification des mots tristes.. Elle chercha donc la solitude, les endroits où personne ne pouvait la voir ou l'entendre. Quand elle eut appris à lire, elle lut tout ce qui lui tombait sous les yeux, sans choix, sans discernement, avec une ardeur qui augmenta avec les années: là seulement, dans les livres, elle oubliait sa misère et elle sortait de la vie qui lui semblait si monotone et si dure. Elle affina ainsi son esprit, exagéra une sensibilité déjà un peu maladive, se donna, malgré le décousu et l'inopportunté de ces lectures, une personnalité et une culture qui, pendant de longues années, ne firent qu'augmenter sa souffrance morale.

Celle-ci grandissait avec les années et lui

fit traverser, vers la vingtaine, une crise de révolte dont le récit me fit pleurer.

Souffrante et aigrie, ne rencontrant que l'indifférence, sentant profondément l'injustice qui l'isolait même dans sa famille, où ses soeurs avaient "honte d'elle", et où régnait une belle-mère dont l'autorité était dépourvue de douceur et d'affection, elle en vint à accuser Dieu de cruauté, et tous les soirs, "quand il n'y avait personne à l'église pour me voir pleurer, j'allais lui crier ma souffrance et la lui reprocher. Que lui avais-je faits pour mériter une vie nue et vide, sans beauté, sans jeunesse, sans tendresse, sans intérêt d'aucune sorte? Pourquoi moi plutôt que mes voisines? Et il faudrait vivre ainsi toujours, sans changement en moi et autour de moi! Je serais toujours "la croche", et les autres seules seraient belles, aimées, heureuses? Et on dit que vous êtes le bon Dieu? Vous ne l'êtes pas pour moi!"

Tous les soirs, dans l'église déserte la plainte de l'infirme montait désolée et rien ne lui répondait que le pas lourd du bedeau qui préparait l'autel pour la messe matinale... et quand les pas se rapprochaient, elle savait qu'il venait fermer l'église, et l'âme lourde, elle s'en allait, en boitant, vers la maison où les rires et les jeux des réunions jeunes la faisaient se réfugier dans sa chambre, et jamais personne n'était venu lui dire bonsoir.

Les mois passaient, et les années, et aucune

douceur n'arrivait à cette âme farouche et révoltée qui se défiait des sympathies humaines et refusait de chercher la sympathie divine.

Une après-midi de printemps ou le bonheur était dans l'air... pour les autres, la jeune fille vint, après vêpres, s'écraser dans l'église, lasse à mourir! Non de la lassitude physique qui lui était familière, mais d'une affreuse désespérance qui la faisait crier d'angoisse.

Elle regardait en avant d'elle... c'était toujours le même isolement, les mêmes humiliations, la même vie végétative qui l'étouffait: en arrière, chaque souvenir qu'elle évoquait était une blessure qui saignait à y toucher... elle aurait voulu ne plus se souvenir, ne plus penser, s'enfoncer dans le néant... ne plus vivre!... Et voilà qu'une tentation monta des profondeurs obscures de son âme, se fit insidieuse et douce, lui présenta la mort comme un repos... ce serait facile... dans le lac profond... on ne douterait jamais de la réalité d'un accident... Personne n'avait besoin d'elle... et Dieu sait si elle n'avait pas besoin de la vie, elle!... La mort ne lui faisait pas peur... bien moins que la vie! Et l'âme troublée, frémissante, elle se laissait griser, aveugler par la tentation qui la soulevait.

Soudain un coup puissant de la cloche remplit l'église d'un frisson solennel, puis un second, un troisième, et les tintements se suc-

cédèrent, se répondirent, devinrent le carillon joyeux des baptêmes.—Une pensée amère vint la distraire de l'obsession de la mort désirée:—"Encore un pauvre petit être qui vient souffrir sans savoir pourquoi et que le prêtre vient de bénir!"—Bénir! Le mot très doux lui suggère un Dieu penché sur le monde, le bénissant, le protégeant, l'aimant: elle tressaillit... et l'aimant, elle, la pauvre croche?

Et la cloche continuant à chanter, peu à peu enveloppait, caressante, l'âme douloureuse, et lui disait des choses merveilleuses: "qu'on n'a pas besoin de savoir pourquoi on souffre, qu'il suffit d'accepter doucement ce que Dieu veut: et qu'Il nous aime, cela il n'en faut jamais douter! Puisque nos âmes Lui ont été données dans le baptême, qu'Il les a acceptées, qu'elles sont bien à Lui, il n'est pas possible qu'Il nous abandonne, indifférent à la douleur qui nous fait mal: Il voit plus loin que nous, plus haut et mieux aussi. Si au lieu de L'accuser de dureté nous nous jetions comme des petits enfants dans Sa tendresse, nous serions consolés, nous serions aimés... infiniment...

Les cloches se taisent et l'infirme écoute encore les secrets ineffables que lui murmure la voix: elle commence à entrevoir que, de sa souffrance, peut naître de la sérénité pour elle, du bien pour les autres; elle va comprendre qu'il est possible qu'elle devienne heureuse du sacrifice volontaire et accep-

té de la beauté et de la jeunesse ensoleillées qui lui sont refusées... "En voyant la profondeur de ma détresse, conclut-elle, le bon Dieu n'a pas voulu que le démon profitât de ma faiblesse: il s'est approché de moi, Il m'a parlé Lui-même, et ma vie est transformée, éclairée par en dedans, surveillée et gardée par la Bonté et l'Amour en qui je crois.

"Je suis encore "la Croche", mais une croche douce et patiente qui sait qu'au ciel elle sera belle, et qu'ici il n'est pas nécessaire d'être belle pour être aimée de Dieu plus que celles qui sont droites et jolies. Je sais beaucoup de choses qu'il m'a dites... et j'attends tout ce qu'Il me promet".

XXXIII

Incomprises

Elles sont légion les femmes qui se disent "incomprises" de leur mari, et qui ont tellement compliqué le bonheur qu'elles l'ont rendu impossible à elles-mêmes et aux autres. Je ne nie pas qu'un certain nombre d'entre elles n'aient pas eu de chance, mais quelques-unes ont fait absolument tout ce qu'il fallait pour manquer le bonheur. Et c'est à leur sujet que me revient souvent à l'esprit certain petit conte d'Emile Gebhart qui remet au point leurs erreurs. Cela s'appelle: "Comment un troubadour devint moine", et c'est l'histoire de la petite Viola. "La

petite Viola ne pouvait se résigner à aimer d'amour son mari, le baron Thierri, sire de Bouxières. Cette misère était, paraît-il, fréquente au treizième siècle. Viola était toute mignonne, vive comme une hirondelle, rieuse et songeuse: on l'appela Viola à cause de ses yeux couleur d'améthyste claire. Lui, le baron, un géant, toujours dans sa ferraille, cuirassé, casqué, aimait vivement Viola. Mais il aimait aussi les grands coups d'épée, les aventures armées sur les bords de la Moselle, soit contre l'évêque de Toul, soit contre l'évêque de Metz, oncle et tuteur de sa femme.

S'il bataillait sur les terres des évêques, c'était, disait-il, pour s'entraîner à la croisade, où son grand-père, son père et ses frères avaient laissé leurs os.

Ce qui divisait le plus les époux, c'était la littérature. Thierri était ignorant comme une carpe. Viola avait lu tous les romans de la Table-Ronde".

Je ne puis continuer à citer, ce serait trop long: vous y perdrez le ton délicieux que l'auteur emploie à conter et cette joie ironie qui n'égratigne qu'à fleur de peau, mais vous attraperez la morale, et c'est ce qui importe à Fadette quand elle se mêle d'en faire!

Ecoutez donc ce qui arriva à ce ménage mal assorti. Viola n'avait pas de plus grand plaisir que d'écouter un troubadour qui lui racontait et lui chantait toutes les aventures d'amour imaginables.

Un jour, le mari partit pour les Croisades et il emmena Claudins, le troubadour en question, et après quelque temps, Viola apprit que son mari était prisonnier. "Elle s'en fut sur une nef le chercher. Elle rencontra le vaisseau qui lui ramenait Thierri. Ils revinrent donc ensemble et Claudins avec eux, et ils furent assaillis par des pirates".

Le baron se battit comme un lion, tua les pirates et sauva sa femme, tandis que le beau Claudins grimpait comme un chat au sommet d'un mât pour être à l'abri des coups. Ce jour-là Viola put juger le troubadour et aussi son mari!

Car les maris si calomniés gagnent quelquefois à être appréciés dans des circonstances où les troubadours font triste figure.

Et de nos jours comme au moyen-âge, la littérature, ou plutôt le roman, divise nombre de ménages qui s'entendraient à merveille, si, au lieu de vivre parmi les chimères, la femme s'occupait tout simplement à élever beaucoup de petits enfants.

Rien de tel pour sortir une femme des rangs des "Incomprises" et la faire rentrer dans l'armée des "Comprises" et qui comprennent la vie, leurs devoirs, et leur mari par-dessus le marché.

A propos des familles nombreuses, j'ai entendu une amusante boutade de femme: on citait la phrase d'une Française dont le fils était à la guerre et qui regrettait de n'avoir pas trois ou quatre fils à donner à la Fran-

ce:—"Elle aurait dû y penser d'avance. Des fils, ça ne se fait pas sur commande, à l'heure de la guerre!"

De grâce, chères lectrices, n'allez pas tirer des conclusions extrêmes de ce qui précède, et comprendre qu'il ne faut pas lire de romans ou qu'il faut avoir douze enfants en treize ans!

XXXIV

Méditation

De vivre à la campagne un peu seule, et plus en communion avec les choses qu'avec les gens, me rend attentive et peut-être naïvement crédule. Je m'habitue à écouter le silence et je cherche à pénétrer son mystère... puis à tant écouter, je distingue partout des voix, et je trouve un sens à tous les mouvements. Il y en a tant de voix! Voix qui chuchotent dans les herbes hautes courbées par la brise, et voix qui chantent dans les hautes branches des arbres; voix qui rient dans les vagues coiffées d'écume qui se poursuivent et viennent s'abattre sur les pierres de la grève, et voix qui soupirent dans les vieux pins toujours verts. Et les nuages ont une physionomie si expressive que je comprends ce qu'ils ont à dire, et les fleurs et la lumière et l'ombre me racontent aussi leurs secrets, et leurs secrets ressemblent si étonnamment aux

miens, que j'ai enfin découvert qu'ils me redisent mes propres confidences!

Et ce qui fait le charme de ces entretiens merveilleux, c'est la mémoire de la nature qui emmagasine mes secrets depuis si longtemps, qui ramène mes confidences de si loin, qu'elles me semblent d'abord des étrangères que j'accueille avec réserve, puis, peu à peu, je les reconnais et je revis ainsi des heures d'autrefois, charmantes, douces et oubliées.

De revoir le passé me rend bonne parce que cela me rend plus vivante et plus heureuse. Dans la clarté fraîche et lumineuse des bois de mai, il me semble que je me baigne dans la force et la pureté. Croire à la laideur paraît impossible dans toute cette beauté, et je me dis qu'il y a plus d'ignorants que de vicieux, plus d'inconscients que de méchants, et que si tous ceux qui errent étaient plus aimés, ils seraient meilleurs.

On m'a souvent dit que j'avais le grand tort de croire au bien trop facilement et que j'étais désarmée ainsi devant le mal?

C'est possible, mais si c'est un défaut, il n'est pas "laid" et il ne nuit qu'à moi.

Car mon défaut, en somme, consiste à deviner sous les actions vilaines, des motifs, qui, en les expliquant, excusent un peu celui qui les a commises, et à trouver si à plaindre les méchants, qu'à force d'en avoir pitié, je les aime un peu.

Savez-vous ce qui arrive quand on témoi-

gne de la bienveillance, et qu'on paraît croire à la valeur morale d'un individu que tout le monde méprise?

Ceci,—et je l'ai vu: que le pauvre homme s'efforce de mériter la confiance dont vous l'honorez. Relever un homme dans sa propre estime,—et vous le faites en paraissant l'estimer,—c'est un moyen puissant de le relever en réalité. Et par contre, croire en la méchanceté de quelqu'un, lui laisser voir que vous y croyez, c'est le rendre en général plus méchant qu'il ne l'est.

Il faut bien réfléchir à cette vérité en élevant les enfants. Que de belles petites âmes ont été gâtées par les maladroits sévères et soupçonneux qui leur ont suggéré le mal qu'ils prétendaient corriger et qui n'existait pas encore!

C'est ce que Guyau a voulu dire quand il proposait aux éducateurs cette règle importante: "Autant il est utile de rendre conscients d'eux-mêmes les bons, autant il est dangereux de rendre conscients les mauvais lorsqu'ils ne le sont pas encore".

XXXV

Le phénomène

Il est arrivé un phénomène au village! Vieux et jeunes sont aux aguets pour suivre ses évolutions et il est agité le phénomène! Vous n'en douterez pas quand je vous aurai

dit que c'est une jeune citadine "dernier cri" dont les jupes molles et étroites se moulent sur les formes rebondies, au grand scandale de notre honnête population à qui elle a procuré bien d'autres surprises! Je pense que la plus horrifiée est l'hôtesse de la jeune fille, sa tante, une bonne dame antique et dévote, qui n'ose plus regarder ses voisines de crainte d'apprendre quelque nouvelle incartade de son extravagante nièce.

Cette jeune fille est de l'espèce des flirts vulgaires qui font de l'oeil à tous les hommes, et nos hommes sont en ébullition! Jusqu'à notre vieux notaire qui a arboré un noeud de cravate flamboyant, qui renifle le vent, tête haute et allure conquérante, dès qu'il voit venir de loin la pimpante jouvencelle qui lui lance des oeillades meurtrières. Madame... Notaire a l'humeur sombre, et ses critiques à l'adresse du petit démon ne sont pas frappées du sceau de la charité chrétienne!

Nos écoliers en vacances n'ont jamais été à pareille fête! Chacun d'eux a trouvé en lui un petit poète, et la maîtresse de poste, par qui passent les "billets doux", est devenue mélancolique depuis que tant d'amour lui glisse entre les doigts sans qu'elle puisse en retenir une parcelle. Et les potins vont leur train, les histoires sont brodées et surbrodées, et la pauvre petite folle est devenue un personnage, le personnage!

Ses toilettes, sa démarche, l'argot qu'elle

emploie, ses coquetteries, sa vulgarité tapageuse, tout devient le sujet de discours vertueux, de leçons de morale et de protestations indignées...

Le personnage ne vaut pourtant pas la peine qu'on y attache tant d'importance! Vous reconnaissez le type: c'est la petite écervelée, déhanchée, décolletée, déchaînée qui encombre nos boulevards: elle n'est ni bien méchante, ni bien dangereuse: elle est mal élevée, vulgaire, bruyante; pour nos bonnes gens, elle incarne le monde et le mal. Elle ignore probablement qu'elle scandalise notre population et attire la pitié des gens sensés. Elle se croit un modèle d'élégance quand elle n'est qu'un échantillon de juvénile inconvenance. Pour elle, flirter est un jeu comme le tennis: elle n'a jamais cru possible de passer devant un groupe d'hommes sans leur faire de l'oeil. Que n'entend-elle les réflexions qui la suivent!

Je regrette de dire que si ce type est unique à X., il se rencontre fréquemment dans les campagnes à la mode, et qu'il appartient plus souvent qu'on ne le croit à ce qu'on dénomme la "Bonne Société". Je me demande si l'intérêt de la dite Bonne Société ne serait pas de faire visage de bois à ces petites folles qui sont en train de devenir des femmes légères ...et pires!

Je ne saurais trop mettre les jeunes gens en garde contre ces flirts et toutes les flirts, qu'elles soient distinguées ou vulgaires. Tou-

tes perdent à ce jeu la fraîcheur de leur esprit, et le velouté de leur coeur... comme les papillons dont la poudre d'or reste aux doigts de ceux qui les touchent.

Les flirts me diront que leur coeur reste libre et qu'elles s'amusent innocemment. J'en doute beaucoup, j'ai vu trop d'hommes se prendre à leur gluaux... et il est rare qu'à jouer dans le feu on ne se rôtisse pas un peu.

XXXVI

L'art de s'accorder

Faites le tour du monde, et partout vous entendrez les femmes dire que la présence d'un homme à la maison y complique et y augmente le travail étrangement: qu'il disparaisse une semaine, c'est un repos, un congé: il semble qu'il n'y ait plus rien à faire! Toutes ces remarques se résumeraient dans celle-ci: Qu'il est assez difficile de vivre paisiblement avec les hommes: ils sont exigeants, égoïstes, si préoccupés de leurs affaires qu'ils n'ont aucune notion de ce qu'ils demandent aux femmes de temps et d'attention.

Voilà ce que presque toutes les femmes disent: se demandent-elles parfois, si c'est toujours bien facile de vivre avec elles? Voilà deux grosses questions qui n'en font qu'une et sur laquelle quelques réflexions jetteraient peut-être un peu de lumière.

Dans la lutte pour la vie, l'homme est habitué à chercher inlassablement son propre intérêt et à batailler pour faire triompher son opinion; cela le prépare mal à déguiser ses impressions et à réprimer ses exigences chez lui où il se sent le maître.

Aussi, la vie avec lui ne peut être facile, que si sa maison lui plaît, et s'il approuve ce qu'on fait pour lui, depuis le dîner qu'on lui sert jusqu'aux sourires qu'on lui dispense.

Ce qui revient à dire, me crient les femmes indignées, qu'il ne sera aimable et facile que si nous sommes parfaites! A peu de choses près, c'est cela! Et je ne vois là rien d'impossible à atteindre, car la perfection dont il s'agit n'est pas la vertu transcendante réservée aux saints, mais l'exercice de la bonté et de la finesse féminines dont tant de femmes ont des trésors en réserve. L'homme raisonnable ne demande, en somme, que d'avoir la paix chez lui, de ne pas dépenser plus qu'il ne gagne et de jouir matériellement de l'argent qu'il confie à sa femme pour les dépenses familiales.

Les femmes sont-elles bien préparées à rencontrer ces trois demandes si justes? Si elles le sont, la vie devient facile et roule doucement. Si elles ne le sont pas, il est possible que deux bonheurs soient brisés avant que l'accord se soit fait.

Quand j'entends parler d'un couple heu-

reux, je sais qu'il y a de fortes et de bonnes qualités chez l'un et chez l'autre.

Les belles choses de ce monde ne s'obtiennent pas sans effort: vivre en paix et heureux avec un autre, c'est très beau: ne nous étonnons pas si c'est un peu difficile! Il y faut l'effort patient, le sacrifice de soi, la réflexion, la volonté constante d'être agréable à l'autre. Quelques êtres ont ce "don", mais comme pour le génie, ce sont des êtres exceptionnels. En général il faut apprendre l'art de vivre bien avec les autres; on y arrive après l'avoir gagné, mais n'oublions pas que le résultat en vaut la peine puisque c'est notre bonheur qui s'assure avec celui de l'autre.

Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, en vous disant que pour s'entendre et vivre heureusement ensemble, il ne suffit pas de s'aimer, il faut se comprendre.

Comprendre un être humain, pénétrer le mystère de cette âme qui ne se connaît peut-être pas elle-même, n'allez pas croire que c'est tout simple! Nous sommes aussi maladroits à nous exprimer qu'à deviner les autres! Nous sommes à la merci du hasard, de nos nerfs, de nos intentions secrètes, et il est si rare que nous nous sentions assez en confiance pour parler en toute sincérité, qu'il n'est pas étonnant, étant donnée notre légèreté, que nous jugions inexactement et injustement ceux avec qui nous vivons. Dans ce cas, plus d'entente possible.

A tous les malentendus, il n'y a qu'un remède: essayer de se comprendre, sans parti-pris, sans préjugés, sans arrière-pensée, mais honnêtement et loyalement.

XXXVII

Fin du Jour

Dans le vieux jardin paisible et parfumé, après une journée bien remplie, j'aime à me réfugier dans un coin charmant où deux gros pommiers s'étendent en dôme de verdure au-dessus des bons vieux fauteuils rustiques si accueillants pour mes amis.

Ils y viennent souvent, et nous causons de tout ou nous nous taisons, avec le sentiment, qu'à parler ou à nous taire, nous nous comprenons bien.

Là nous arrivent les murmures des petites vagues agitées et ceux de la brise, des bruits d'ailes accompagnent les énormes contre-basses des "waworons", et si la lune vient se mirer dans le lac, c'est une féérie!

Ce sont les bonnes heures, ces heures de fin de jour, et malgré les déclamations pessimistes à la mode, il m'arrive rarement de trouver que ma journée ne valait pas la peine d'être vécue.

Ma vie est pourtant bien simple et je ne fais jamais rien autre que de la voir dérouler chaque jour son simple programme de petits devoirs immédiats qui s'imposent à ma bonne volonté.

Et les devoirs s'enchaînent les uns aux autres avec une régularité un peu monotone qu'anime, heureusement, le grand flambeau intérieur qui fait voir plus haut et plus loin que les menues besognes journalières...

En elles-mêmes elles sont insignifiantes, mais elles tirent leur importance de ce qui les détermine, et quand c'est l'affection et le besoin de faire avec notre activité du bonheur et du bien-être pour ceux que nous aimons, chaque petite tâche devient une oeuvre grande et absorbante, qui remplit si bien notre vie, qu'il n'y a plus place pour l'ennui et la lassitude morale.

C'est dans la douceur des soirées silencieuses et éclairées par les étoiles, qu'on s'étonne parfois de la stabilité des choses et de l'inconstance des coeurs humains!

Hier nous causions de séparation à l'amiable d'un jeune ménage, de leurs brouilles et de leurs rancunes irréductibles, et je me disais que ces adversaires d'aujourd'hui furent des amoureux, qu'ils s'aimèrent beaucoup dans la solitude étoilée qu'ils recherchaient pour mieux se le dire.

Peu d'années ont suffi pour les aigrir et les animer l'un contre l'autre, et sous les mêmes étoiles ils font des projets pour ne plus vivre ensemble jamais! C'est que trop d'êtres s'aiment à fleur de coeur: ils ont des affections-champignon, tout en surfaces et dont les racines sont des fils.

Donnez-moi des âmes profondes, où l'ami-

tié croît en s'enfonçant avec les années, et dont les racines atteignent le fond même de l'être, si bien, que rien ne la détruit: la négligence, les séparations, les abandons font pleurer peut-être, mais ces larmes elles-mêmes alimentent l'affection qui vit quand même.

Ces fidèles partiront pour l'autre monde avec leurs amis dans leur coeur: ils y sont installés pour l'éternité.

XXXVIII

Après un voyage

Hélas! Il a fallu redescendre des hauteurs, remettre le collier, et recommencer à tourner dans le petit cercle de la petite vie de mon petit village charmant et que j'adorais autrefois, mais cette année, il a été envahi par les "gens de la ville" qui, au lieu de se plier aux habitudes rustiques, implantent chez les campagnards leurs moeurs citadines. C'est une épreuve, allez!

On voit sur la grand'rue des toilettes mirobolantes, jupes extra-collantes et décolletés exagérés; on rencontre des joueurs de tennis qui décapitent à coup de raquettes les petites fleurs curieuses qui essaient de regarder par-dessus le trottoir; les jeunes gens et les jeunes filles se sifflent pour s'appeler d'un coin à l'autre, et rient bruyamment des

airs scandalisés et dignes des bonnes dames bien élevées qui les prennent pour des acteurs tout au moins!

Le bon curé est tout effarouché et nous a recommandé, au prône, de ne pas imiter les gens qui n'ont rien à faire et qui devraient bien profiter de leurs loisirs pour enseigner le savoir-vivre à leurs enfants...

Enfin, tout va cahin-caha, et pour comble, voilà la "société" du village prise de la maladie des "thés"!

Il y en a tous les jours, même le dimanche, et pas moyen de s'en sauver. Si on en a accepté un, on est flambée, tous les autres y passent. Voilà comment je me trouvais, hier, chez Madame X. Dix autres victimes partageaient les gâteaux et l'embêtement. A dix, nous aurions pu nous distraire en causant intelligemment! On s'est contenté de parlotter sur les chapeaux: ceux de l'hiver dernier, ceux de l'hiver prochain! Oui, deux heures durant, j'avais envie de trépigner!

Quand j'ai pu me sauver, j'ai couru chez la bonne-femme Novelle... une vieille protégée que je vais voir souvent, car elle est paralytique et passe ses journées seule, sa fille étant en service, quelques heures par jour, chez "du monde de la ville". Quand j'entre, elle égrène toujours entre ses longs doigts secs un vieux chapelet de bois qui ne la quitte pas. Elle sourit en m'apercevant, baise la petite croix et roule le chapelet autour de son poignet. Elle a une figure paisible,

elle ne se plaint jamais et me prend en pitié, moi, quand je viens au soleil!

—Vous devez vous ennuyer, pauvre madame Novelle, toujours seule, sans autre chose à faire que de dire votre chapelet? —Primo, ça m'ennuie pas de dire mon chapelet, pi, faut pas crère que j'suis si seule que ça! —J'ouvre des yeux curieux. —Ecoutez, c'est un secret, mais vous êtes bonne pour moë et j'vas vous le dire. J'ai perdu, dans le temps, un beau petit gas de quatre ans. Vous n'avez jamais vu de si beau et de si fin... et la preuve, c'est que depuis que je peux pu grouiller, y vient, là, tous les jours, su l'pied du litte, et y m'raconte ben des nouvelles et des histoëres du paradis: comme y est ben, comme c'est beau, qu'y m'attendra à la porte pour me mener au père Eternel, pi qu'y me recommandera comme ane bonne mère... Non, j'm'ennuie jamais!—Et ses pauvres yeux éteints souriaient.

Cela m'a reposée des chapeaux, des toquets et des toquées.

XXXIX

La guerre

La terrible nouvelle nous attriste tous. La guerre est déclarée, et là-bas, "chez nous", en France, on a commencé à se battre. Je ne saurais vous parler d'autre chose, nous

sommes et nous serons obsédés par cette idée qui nous poursuivra partout.

Comme, aux heures tristes, nous nous sentons bien français, et dans notre amour pour la France et dans notre haine pour la déloyale Allemagne qui a voulu que son attaque soit un geste de traître!

Ici nous nous inquièterons et nous prierons, c'est hélas! tout ce que nous pouvons faire pendant que des milliers de Français partiront avec l'armée pour organiser les secours et se dévouer pour leur patrie.

Il y aura là des femmes et des jeunes filles, non pas en régiments d'amazones, mais en légion d'anges de dévouement.

On ne peut s'empêcher de comparer l'élan magnifique des dames françaises de la Croix-Rouge aux extravagances des suffragettes anglaises, et on se demande si celles qui revendiquent le seul droit de soigner les blessés et d'ensevelir les morts, appartiennent à la même espèce humaine que celles qui ne songent qu'à détruire et à tuer pour établir leurs prétendus droits. Ces dames de la Croix-Rouge qui, si nombreuses, s'offrent à servir la France, appartiennent réellement à l'armée: elles sont entraînées par une discipline sévère, une science réelle d'infirmière, une habitude de "servir", dans le sens noble du mot, qui vont les rendre des collaboratrices puissantes dans l'oeuvre de sauvetage nécessité par les horreurs de la guerre.

La dame de la Croix-Rouge est "embriga-

dée et en service commandé". En même temps que les soldats, elle reçoit un ordre lui assignant tel ou tel service dans un endroit plus ou moins éloigné, et elle a vingt-quatre heures pour s'y rendre.

Je ne puis proposer à l'admiration féminine rien de plus beau ni de plus touchant que cette levée en masse de femmes françaises prises dans les rangs des classes nobles ou bourgeoises, mais nécessairement instruites; elles réalisent dans sa perfection le rôle patriotique de la femme: un rôle de bonté et d'abnégation où elles prodiguent leur courage, leur force, leur habileté, leur âme tout entière.

Leurs pères, leurs maris, leurs fils, leurs frères se battront avec toute la bravoure traditionnelle, et elles suivront, fortes et sublimes, traquant la mort, recueillant la vie et la conservant partout où elle gît encore après le courage. Saluons-les, nos chères soeurs françaises, elles nous donnent une leçon admirable: sachons la comprendre en apprenant à n'être jamais des écrasées mais des généreuses et des vaillantes.

XL

La "petite âme"

Un proverbe lombard dit : "La femme a sept âmes et une petite âme". Est-ce dans cette petite âme oubliée et dédaignée que

les suffragettes ont enfin trouvé l'étincelle qui leur inspire la déclaration qu'elles viennent de faire au roi d'Angleterre?

Elles renoncent à leurs luttes et à leurs revendications, parce que leur "petite âme" s'est émue de compassion pour les familles des braves soldats en guerre. Il faut dire que, préalablement, le roi leur avait accordé un pardon général;—la reine Marie a dû lui suggérer ça!—les suffragettes ont répondu à la générosité par la générosité, et je leur dois réparation d'honneur, moi qui les ai honnies la semaine dernière. Comme elles vont se sentir heureuses de redevenir bonnes et de redevenir de vraies femmes! De celles qui prêchent l'amour par la bonté, de celles qui répandent la lumière de vie et de joie autour d'elles, provoquant chez tous ceux qui les approchent un épanouissement de l'âme.

C'est une impression de femme que je vous dis là, mais il me semble que maintenant, nous verrons l'Angleterre plus lumineuse et plus attirante... l'ombre mauvaise des femmes révoltées et haineuses est disparue, et l'Angleterre a donné la main à la France! Dans notre pays on respire mieux, la bienveillance générale dilate les coeurs, et si la guerre nous attriste, elle a cependant fait sortir des âmes humaines tant de beauté, que chacun individuellement en devient meilleur.

—Je viens de lire que la fabrique d'armes de Herstal, un des faubourgs de Liège, a été attaquée par les Allemands cherchant à s'en

emparer, et défendue par les ouvrières qui parvinrent à repousser l'ennemi.

Tous les ouvriers en état de se battre étaient partis pour la défense de Liège: il ne restait à la fabrique que des femmes et quelques vieillards.

Elles s'armèrent de fusils et de pistolets, et deux fois, repoussèrent les soldats allemands en tirant sur eux. Les munitions venant à manquer, elles s'organisèrent pour verser de l'eau bouillante sur les assaillants qui abandonnèrent la partie, perdant 200 hommes, morts ou blessés. Dans la "petite âme" de ces ouvrières se réveilla, devant le danger, ce courage qu'elles ne soupçonnaient pas elles-mêmes peut-être?

Cette "petite âme", vous le comprenez comme moi, ce sont les réserves mystérieuses de vertus peu pratiquées, mais dont le germe est en nous, héritage d'ancêtres, résultat caché d'efforts méritoires, et si, dans le courant ordinaire de la vie, les "sept âmes" diverses, complexes et fantasques de la femme, font et défont les prévisions masculines et souvent les désappointent, dans cette dernière petite âme, les hommes trouvent au jour et à l'heure où ils en ont besoin, les trésors qui sauvent, les forces qui aident, tout ce qu'ils appellent quand ils n'en peuvent plus et qu'ils se réfugient dans notre faiblesse pour ne pas désespérer.

Ayons confiance dans cette petite âme

si bien cachée dans les profondeurs, et ne jugeons pas sévèrement sur des apparences superficielles.

Qui a jamais regretté de croire à la Bonté? Et ne savez-vous pas que le seul fait d'y croire la crée?

XLI

Encore la petite âme

Un calme ravissant m'entoure, rien ne bouge et toutes les ailes semblent repliées: mouches, abeilles, insectes bourdonnants qui emplissent l'air des pelouses ensoleillées sont peut-être intimidés par la demi-obscurité du bois touffu où je fuis la chaleur. Seules, les fourmis et les araignées courent sur leurs longues pattes, à travers le dessin mobile qu'esquissent sur le sol brun les taches brillantes de la lumière filtrant à travers le feuillage.

Je les observe, actives et affairées, piquant au plus court pour atteindre leurs fourmilières ou leur toiles: inaccessibles au caprice et à la fantaisie, elles ne dévient pas de leur but, et pour un peu, je les envierais!

O mes petites soeurs, nous ne sommes pas aussi sages qu'elles, et nous ne nous défions pas assez du caprice et de la fantaisie, ces ennemis de la pauvre âme humaine toujours en quête d'imprévu, si vite lassée de ce qu'elle possède, si avide de ce qu'elle ne peut

atteindre. Et pendant qu'indécise et molle, elle néglige ce qu'elle doit faire pour rêver à ce qui l'attire, le temps s'en va, mobile comme les nuages, instable comme les flots; il s'en va avec nos jours et nos années, et toujours dans l'attente vaine, dédaignant ce qui est, l'âme humaine sommeille sans voir que bientôt le temps n'existera plus pour elle...

Voilà à quoi je pense en regardant zigzaguer les petites bêtes pressées qui ne se doutent pas qu'elles sont mes professeurs de sagesse, comme d'ailleurs le bon silence et l'isolement bénis de la forêt.

Quelle délivrance nous éprouvons à dépouiller l'être artificiel que nous devenons si facilement en ville! Fini d'entendre mentir les autres et de mentir soi-même par bienséance, complicité, dédain d'entrer en lutte, lâcheté de dire sa pensée!

Echapper à l'atmosphère de vanité et de médisance où le scandale est le plaisir des conversations, c'est reprendre possession de son âme, de son âme droite et sincère qui laisse arriver à elle la vérité et ose la regarder en face. Regarder en face la vérité de sa vie, qui le pourrait au milieu des grelots, des fanfreluches et des potins mondains? Et pourtant, quoi de plus nécessaire pour nous sortir de la somnolence où nous berçons notre illusion d'être bons et d'être utiles.

La bonté est essentiellement active, et trop souvent nous sommes satisfaits de ne pas

être méchants. Ah! ne laissons pas dormir la "petite âme" dont je vous parlais l'autre jour, alors que s'agitent nos sept autres âmes qui font mille embarras et lient si bien nos volontés et nos bonnes volontés.

Vous vous souvenez du géant Gulliver, immobilisé par les nains minuscules qui courent sur ses bras, sa poitrine, ses jambes, et sa tête, en l'entourant de liens si fins qu'on les voit à peine, et si solides, que le géant devient prisonnier de ces diablotins.

Nos sept âmes, remplies de forces mauvaises font auprès de nous la même besogne, quand notre "petite âme" rêve au lieu de penser, de vouloir, d'aimer et d'agir. Ce sommeil est le péché des braves et honnêtes gens qui respectent la loi et ne vivent que matériellement. Ils ne font pas de grandes fautes; ils en font une infinité de petites qu'ils n'effacent jamais, faute de les voir: elles finissent par former une couche épaisse qui ternit le cristal de leur âme, empêche toute lumière d'y tomber et tout rayonnement reflexe d'en sortir.

XLII

Souvenir

Le soir tombe tôt en septembre, et déjà le riant aspect des montagnes s'est transformé: elles se profilent menaçantes et noires sur le ciel un peu couvert, et dans le fleuve que

le vent agite. L'incessant balancement des eaux amène sur les flots une clarté intermittente: cueillie par la houle des vagues, cette clarté gagne, par lentes ondées, les futaies légères du bois, puis elle monte et se mêle à la houle du feuillage, pour s'accrocher enfin aux murs du couvent posé comme un grand oiseau blanc sur l'extrême pointe qui s'avance en dominant la rive.

J'ai l'impression que ce couvent fut bâti pour la mission expresse de recueillir la tranquillité et le silence des environs, et de les transformer en paix sereine et profonde pour l'offrir en don aux âmes craintives qui s'y sont réfugiées. La cloche tinte... et à travers les rideaux baissés, des ombres glissent, observant les distances et toutes semblables.

Je m'imagine les voir entrer dans la chapelle où vacillent les lampes du sanctuaire: des vapeurs d'encens flottent sous la voûte mêlées au parfum des fleurs, et les voix pures et chantantes des Soeurs psalmodient les dernières antiennes et elles terminent dans la prière la journée commencée dans la communion.

Pendant qu'elles prient, un vent froid s'est élevé; il fouette les vagues, secoue les arbres, tourne en sifflant autour des murs, mais tout est bien clos: ni le vent ni le diable ne pénètrent dans l'asile béni où les vierges reposent dans leurs dortoirs blancs.

Je reviens dans la tourmente, vers ma mai-

son dont les fenêtres éclairées m'apparaissent au haut de la côte et me rassurent contre toutes les traîtrises du noir. J'aperçois encore le petit couvent et un souvenir me frappe et s'impose ; celui de l'imposante et splendide abbaye du Mont Saint-Michel qui m'a laissé une impression très profonde: elle révèle une vie étonnante, et elle pourrait illustrer à elle seule l'histoire du Moyen Age. En parcourant ces cryptes d'aspect saisissant, ces salles immenses, ces galeries du cloître, ces escaliers interminables, ces couloirs sombres, les cachots, les oubliettes, les chemins de ronde, il est facile d'y faire revivre ces moines-soldats, ces abbés-capitaines, qui, de leur citadelle imprenable, défiaient les éléments et les hommes, n'inclinant leur front altier que devant Dieu dans leur église merveilleuse, en dentelle de pierre, si vaste, si élevée, si gracieuse dans sa magnificence et malgré sa nudité désolée d'aujourd'hui!

Et à côté de ces dures figures, voici une vision de beauté féminine; l'image de Tiphaine de Raguenel, dont les soyeuses robes blanches caressèrent les pierres rudes, s'est levée devant moi pendant que je visitais les chemins de ronde.

Tiphaine de Raguenel était l'épouse de Bertrand du Guesclin, elle s'enfuit de Pontorson où les Anglais voulaient la retenir prisonnière et elle se réfugia au Mont Saint-Michel

pendant que son mari combattait les Anglais... Je me demandais quel coin mystérieux de ces galeries suspendues eut ses préférences, quand, dans la nuit, elle s'attardait avec le vieil abbé astrologue, à consulter les étoiles et à scruter le mouvement des ondes et des astres, pour deviner le sort de celui qu'elle aimait. Elle avait vingt-cinq ans et elle adorait son soldat qui se battait si loin! Fidèle et aimante, elle mêlait l'astrologie à la prière pour mieux le suivre et mieux le protéger.

Il me semble que la présence de cette jolie Tiphanie, pure et frêle devait semer une douceur étrange dans ce donjon où tout ne disait que la force et la dureté...

Et voilà comment rêve votre amie Fadette quand, dans la nuit, le vent furieux veut l'emporter comme les feuilles qui tournoient affolées.

XLIII

Aidons-les!

J'ai marché longtemps dans la campagne sous le joli soleil pâle,... la rivière, soulevée par le vent, courait très vite, et les dernières feuilles, comme des petits oiseaux blessés, y tombaient légèrement et s'en allaient au fil de l'eau.

Longtemps je regardai les feuilles glisser dans l'eau et l'eau glisser sous le pont. Le

tableau était charmant et le silence apaisant, et cependant, une étrange angoisse en sortait, et des larmes de fond d'âme, de celles qui brûlent les paupières, m'empêchaient de voir la beauté parfaite autour de moi.

Comment ne pas penser que ce même soleil si doux éclaire des champs de bataille et des scènes de désolation, et que sur les feuilles mortes de là-bas, au même parfum sauvage, des morts, par centaines, sont couchés, avec de grands yeux ouverts qui regardent le ciel sans le voir!

Dans l'automne de France, aussi charmant que le nôtre, les voix des mères emplissent l'espace de leur douleur, pendant qu'agonisent leurs fils dont le sang ensanglante le sol!

Et il y a des semaines que dure cette horreur, et elle continuera des mois encore!

Oppressés par cette angoisse grandissante, il semble que nous soyons immobilisés dans l'attente... l'attente d'une victoire lointaine. l'attente d'une défaite possible... et toujours ils se font tuer, là-bas, dans l'automne gris et doux!

Mais perçant la tristesse accablante, une voix claire s'est élevée dans mon âme: elle prie et commande, elle blâme et pardonne, et son accent impérieux et touchant fait cesser les larmes inutiles pour indiquer le devoir qui s'impose à vous, à moi, à nous toutes!

Les Françaises ont donné à la Patrie tous

ceux qui pouvaient la défendre; les soldats sacrifient leur vie sans hésiter, et nous ici, nous nous contenterions de pleurer? Ce serait lâche...

Il faut travailler, il faut nous priver afin de donner tout le superflu, il faut étouffer en nous la futilité, l'égoïsme, la vanité, l'extravagance, afin qu'en nous ne vive que la bonté pitoyable et active. Un grand nombre de femmes, parmi nous, ont répondu à l'appel de la charité, et généreusement, elles donnent et travaillent. Mais toutes n'ont pas compris encore... et il y a tant de misères là-bas, tant de misères ici!

Nous pouvons travailler pour les soldats qui combattent, pour les blessés des ambulances, pour les réfugiés ruinés, pour les bébés qui naîtront dans cette tourmente, pour les familles sans chefs, pour les sans-travail, tous nous crient leurs besoins et implorent notre aide.

Ne soyons ni muettes ni inactives; au lieu de pleurer sur tous ces maux, essayons de les soulager.

Non! ne nous immobilisons pas devant l'eau qui court en emportant les feuilles mortes, mais donnons au temps qui passe de bonnes actions à emporter. Prenons nos aiguilles, ouvrons nos bourses et surtout notre coeur à tous les malheureux. Si chacune de nous fait sa part généreusement, notre secours sera efficace.

Jamais, il n'y eut plus belle occasion de

nous montrer bien femmes, bien Françaises et bonnes Canadiennes.

XLIV

L'angelus

Dans l'ombre qui s'étend et enveloppe d'un même voile la beauté mourante du ciel et la boue de la terre, les Angelus, de tous côtés, se sont mis à sonner.

Messagers de repos, leur voix lente et rythmée à délivré les esclaves du travail: par centaines, hommes et femmes sortent des fabriques, des magasins et des bureaux, et pendant que les sons graves vibrent dans l'air glacial, ils se pressent, frileux, vers la chaleur et la liberté du "Home".

Aux âmes lasses aussi, les angélus apportent l'apaisement, une promesse de repos, et peut-être, le souvenir de jours enfuis où le sommeil paraissait nous voler du bonheur, et où les journées, toujours trop courtes, passaient trop vite! Hélas, on apprend parfois très jeune la bienfaisance des nuits qui apportent l'oubli, et des enfants même ont soupiré d'aise quand l'angélus leur annonçait la fin des journées tristes.

Quels amis sûrs que les Angelus! Jamais oublieux, jamais en retard, ils sont fidèlement aux rendez-vous, et leur âme sympathique se fait également l'écho de nos joies et de nos désolations.

On les aime toujours, en y pensant peu,—comme font parfois les amis,—mais que les jours seraient vides s'ils cessaient de sonner, et quelle catastrophe annoncerait leur silence!

Toujours ils ont commencé et clos nos journées et que de morts leurs tintements tristes nous annoncèrent! Et quand notre tour sera venu de partir, un soir, à l'Angelus, les glas le diront à ceux qui restent, et, comptant les coups, ils murmureront: "C'est une femme"! Ils ne sauront pas si vous étiez jeune ou vieille, les morts n'ont pas d'âge, mais ils prieront peut-être pour la morte inconnue dont les glas pleurent dans le soir.

O chers Angelus, je vous aime dans les villes, quand vos voix, s'envolant des hauts clochers, se croisent au-dessus de nos petites agitations! Vous essayez de nous rappeler aux seules réalités, mais si peu vous entendent et comprennent votre langage!

Je vous aime davantage encore loin de la fièvre et du tapage. Je vous aime à la campagne, quand nos voix adoucies nous arrivent des montagnes voisines, et qu'à chacune on peut donner son nom. C'est celle de Piémont qui chante en bas, et celle de Sainte-Adèle si haut perchée, et dans le lointain, au nord, celle de Sainte-Marguerite reconnaissable encore... et, des clochers très éloignés, une rumeur harmonieuse nous avertit que là comme chez nous, c'est l'heure de l'Angelus.

Et à la campagne, mes amis, ce n'est pas

"passé de mode" de dire l'Angelus, et j'ai vu quelquefois interrompre une conversation animée par ces simples mots: "C'est l'Angelus", et tous debouts, nous disions les belles paroles de la merveilleuse histoire. C'était simple et touchant et vous eussiez été émus comme moi, de voir ces belles âmes pratiquer ce qu'elles croient, sans hésitation ni respect humain. J'ai eu souvent la même impression émue au sujet de la prière du soir en famille. Les veillées commencent tôt au village, et pour peu que vous devanciez l'heure, vous trouverez la famille à genoux dans la grande salle: le père dit la prière du soir, un des petits, le chapelet, et votre arrivée ne dérange rien, on ne vous regarde même pas: vous vous joignez à eux et vous les aimez tant d'être croyants, simples et pieux!

XLV

Les âmes douces

On rencontre beaucoup de mécontents de la vie, et à force d'entendre leurs lamentations et leurs critiques, notre âme se nuance à la couleur de leur âme et notre marche en avant en est ralentie. Quelle bénédiction, quand, à un tournant, nous faisons la connaissance d'une âme douce envers la vie.

De sa sérénité et de sa joie émane une grande force pour les gens ordinaires, portés à voir l'envers des choses et à souffrir plus

des défauts d'autrui qu'à jouir de ses qualités.

Les âmes douces ont une perception très fine de la Beauté: elles la devinent, elles la trouvent, elles savent la faire sortir des choses qu'elle rend vivantes, et des gens qu'elle rend aimables.

On entend les amers reprocher aux bienveillants de vivre dans l'illusion! Voyons qui, réellement, vit dans l'illusion! Est-ce celle qui permet à l'amertume d'empoisonner sa vie, et à la défiance d'arrêter les élans de son coeur, dans la croyance qu'elle connaît la fausseté humaine? Ou, est-ce celle qui devine, que sous des apparences défavorables, il peut y avoir des trésors cachés qu'elle s'ingénie à mettre au jour?

"Quand on a beaucoup souffert par les autres", m'objecterez-vous, "on perd confiance dans l'humanité entière, et si l'on s'est senti très mal dans la vie, il est naturel de n'en pas dire de bien".

Voilà où nous ne sommes pas d'accord.

Ce n'est pas parce que deux, quatre ou six personnes ont abusé de ma confiance ou trompé mon attente, que je ne puis espérer trouver des amis loyaux et dignes de toute ma confiance. Et tout en reconnaissant que la vie a des jours cruels, je serais ingrate et je manquerais de sincérité, si je ne savais admettre qu'elle garde aussi en réserve de beaux bonheurs graves, et des joies exquises, pour ceux qui ne perdent pas leur temps à

crier après les bonheurs impossibles et à dédaigner les joies quotidiennes.

Ceux qui dénigrent la vie souffrent d'une infirmité morale qui les empêche de la voir sous tous ses aspects. Ils se mettent de niveau pour la regarder: le seul moyen d'en avoir une idée exacte, c'est de monter et de la regarder de haut.

Les plus grands aveugles ne sont pas ceux qui ne peuvent pas voir, mais ceux qui ne veulent pas voir. Les mécontents et les amers se plaisent surtout à se voir eux-mêmes: ils ne s'écartent jamais de leurs soucis, de leurs déceptions et de leurs rancunes. Ce n'est pas la vie cela! C'est leur vie, la vie qu'ils se font, car, en mettant dans leur âme plus de douceur et plus d'énergie, ils la transformeraient totalement.

Se sont-ils déjà demandés, ces désappointés, ce qu'ils ont été dans la vie des autres, de ces autres qu'ils jugent avec tant de sévérité?

Ils se disent négligés et mécontents, mais comment se sont-ils révélés à ceux qui ne les comprennent pas?

Ils désirent rencontrer de la bienveillance, et de l'indulgence pour eux-mêmes: est-ce bien de cela qu'ils font preuve avec ceux qui les désappointent?

Il me semble qu'à travers les âmes douces envers la vie, la lumière de la vérité pénètre, comme passent les rayons du soleil dans un ciel limpide, et quand elles sont bonnes pour

tous, ce n'est pas parce qu'elles vivent dans l'illusion mais parce qu'elles voient plus clair dans le mystère des âmes.

Elles ne sont pas très exigeantes, car elles se voient elles-mêmes à la lumière qu'elles dégagent: en jugeant les autres elles n'oublient pas leurs lacunes et leurs défaillances.

Pourquoi êtes-vous charmantes et bonnes avec quelques êtres? dures et égoïstes avec d'autres? —"Parce que ces derniers sont détestables", me répondrez-vous peut-être. —Pardon, ils ne sont pas détestables; vous ne les aimez pas, ce qui est bien différent!

Aimez toutes les âmes, et le contact d'aucune ne vous rendra méchantes. C'est facile à dire!

Oh! je sais que c'est moins facile à faire, mais croyez-moi, c'est moins la faute des autres que la nôtre.

XLVI

Impression d'automne

Et voici que subitement l'été a disparu! Il a suffi de deux jours de pluie pour donner au vent sa voix lugubre d'automne; et là, dans le brouillard et la pluie, il arrache les feuilles qu'il disperse et brise les pauvres fleurs du jardin. Tout est trempé, amolli, dégoûtant! Et les âmes comme les plantes ont pensé périr de froid sous le déluge glacé que nous versait inlassablement le ciel!

Vous savez, je sais et nous savons, qu'il est

parfaitement déraisonnable de se laisser influencer par la température au point d'en perdre momentanément le courage.

On nous le dit et nous l'admettons: hélas! constatation et admission ne nous empêchent pas de nuancer notre humeur à la couleur du temps!

Il semble que la pluie monotone et grise rende plus lourds les devoirs ennuyeux, et quand le soleil n'éclaire pas les petits problèmes de la vie, nous sommes tentés de croire que notre énergie et nos peines sont gaspillées en pure perte.

Cette impression,—car ce n'est pas autre chose—est tellement nuisible à certaines femmes, qu'à la longue, elles deviennent plus mobiles que les girouettes, au grand détriment de la paix et de la joie familiales. Et je ne vois rien de mieux à leur conseiller que de faire intervenir plus souvent dans leur vie le simple Bon Sens, que je vois, moi, comme un personnage rond et confortable, qui observe gravement, parle avec calme et sourit avec une douce malice de nos agitations vaines et de nos défaillances injustifiées.

Que peuvent la pluie ou le soleil sur une âme qui garde en elle la joie saine de vivre bien et utilement, en faisant ce que comportent son état et ses obligations? Vous et moi devrions voir qu'il est extrêmement simple d'être, sinon très heureux, au moins satisfaits et paisibles.

Il s'agit de bien voir ce que nous avons à faire dans la vie, dans "notre" vie, et de le faire, résolument, avec persévérance et gaieté. Ah! la gaieté et l'égalité d'humeur, quelles aides à travers les innombrables et inévitables ennuis qu'il n'est au pouvoir de personne d'éviter!

Rire d'une contrariété, tourner en plaisanterie un contre-temps, c'est presque les faire disparaître... tandis que l'impatience et l'aigreur leur donnent des proportions tragiques.

A quoi sert de se crisper, de grogner, de gronder, de crier?

A rien d'autre qu'à vous rendre laides et souvent ridicules, car tout ce tintamarre n'a jamais rien arrangé de ce qui allait mal, allez!

"C'est facile "d'écrire" cela, me dit en narguant une mienne amie qui veut absolument n'avoir pas tort quand elle envoie sa bonne à tous les diables.

C'est assurément plus facile de l'écrire que de le vivre, je l'admets; mais il est possible, par des efforts répétés et énergiques, d'acquérir la philosophie souriante qui simplifie les choses, et qui rend la vie si unie, si douce et si bonne, malgré ses revers, qu'elle est vraiment alors une bénédiction.

Disons-nous donc qu'il faut endurer l'inévitable, et apprenons à l'endurer aimablement, ce qui nous délivrera de l'amertume attachée à l'endurance maussade.

XLVII

Nos heures

Sur l'eau grise qui ne bouge pas, fume un brouillard triste: c'est un matin terne comme un crépuscule où tout meurt hors de soi et en soi!

Dans la maison silencieuse, je marche sans but, comme un fantôme dans un rêve: je n'ai ni joie, ni chagrin, ni espoir, ni regrets, je n'ai rien! Et ce néant dans lequel sombre mon âme n'a rien de pénible. Je regarde l'eau immobile et profonde, et je ne souhaite pas d'être au fond, je regarde un oiseau qui file dans le ciel blanc et je ne désire pas m'échapper d'ici... J'entends les moineaux piailler, une vache qui beugle, et dans le lointain, le roulement sourd d'une voiture lourde, mais ces bruits ne me disent rien: je ne pense pas, mon esprit sommeille et mon coeur dort. La voiture approche, je lève les yeux: c'est la voiture des morts dont la croix d'argent est drapée d'un crêpe qui se roule et se déroule dans l'air froid... Une dizaine d'hommes suivent le pauvre convoi: ils causent entre eux, il y en a même qui rient derrière le mort cahoté sur la route défoncée...

Nonchalamment, je les suis des yeux, et tout à coup, la somnolence morne qui m'engourdit est traversée par quelque chose de sain, de fort, de poignant, qui met des larmes dans mes yeux et de la vie dans mon âme.

C'est que j'ai pensé aux morts toujours vivants! A ceux dont le souvenir est une douceur et une force, à ceux dont les oeuvres ont continué à grandir,—eux partis,—semant le bien, consolant la pauvre humanité, et l'armant contre la misère physique et la détresse morale.

Ils ont passé, non comme nous, hélas, qui ne faisons rien, mais comme le Christ, "en faisant le bien", et toutes les âmes rencontrées par eux ont gardé quelque chose de leur âme sainte et bonne. Savons-nous ce que nous devons à tous ces morts aimés et regrettés, et à ces autres morts inconnus, dont la pensée et le coeur, indirectement, sont entrés dans nos vies pour les préserver ou les embellir?

Oh! ne gaspillons pas nos vies! Ce serait mourir deux fois. Et n'est-ce pas gaspiller sa vie que d'oublier, fût-ce une heure, que nous vivons?

Laissons le ciel être gris, et la terre se dénuder, et le vent pleurer et les oiseaux nous fuir! Les oiseaux reviendront, la terre refleurira, et le vent chantera très doux sous les caresses du printemps, mais elles ne reviendront pas, les heures perdues que, mollement, nous laissons tomber sans y penser!

Elles nous ont précédées, elles nous attendent au bout de la route où nous conduira un jour le lourd "chariot" drapé de noir. Elles attendent toutes: les heures enfantines, légères et souriantes; les heures de jeunesse

joyeuses et pures; les heures de grand bonheur et les heures d'atroce douleur, toutes les heures de notre vie: heures actives, heures lasses, heures mornes, heures floues, heures ardentes, heures de péché et heures de grâce!

Pressées ensemble dans l'attente, elles se mêlent sans se confondre. Chacune a ses yeux de joie ou de détresse et garde l'empreinte dont nous l'avons marquée irrévocablement, toujours sans y penser! Bon gré malgré elles se feront reconnaître, car elles nous ont attendues pour nous suivre dans l'au-delà mystérieux, où Celui qui nous les donna toutes blanches, au commencement de notre vie, lira ce que nous y avons écrit, toute notre vie.

XLVIII

Pour les blessés!

De mon fauteuil tiré près de la fenêtre, j'avais longtemps regardé la neige tomber mollement et recouvrir le pavé et la rue, s'accrocher en passant aux toits et aux lucarnes pour les encapuchonner de blanc.

C'était joli tout ce blanc après tout ce noir! Mais avec la pensée qu'à Montréal la neige n'est pas longtemps jolie, me vint le grand désir d'aller la voir tomber sur mes montagnes et dessiner, sur leurs flancs, des jonchées de fleurs étranges avant de les recouvrir toutes.

Etant libre comme le vent, mon hésitation ne fut pas longue, et je pris le train de quatre heures, heureuse comme une pensionnaire en congé.

Et voilà qu'en route je rencontre ma voisine de campagne: elle jette les hauts cris quand je lui dis mon intention d'aller coucher dans ma maison fermée. Elle me gronde, me bouscule, et finalement me convainc et m'emmène chez elle, ravie au fond d'avoir cédé.

J'y trouve gens et meubles à leur place, et les bruits familiers du village m'arrivent au travers d'une "parlerie" vertigineuse.

C'est qu'il s'est passé des "choses" au village! Pour une nouvelle, c'en est une, vu qu'il ne s'y passe ordinairement que des baptêmes et des enterrements, et j'avais été avertie préalablement que les "choses" sortaient de l'ordinaire.

Ma curiosité ne fut pas longtemps agacée, car on grillait de me dire que le village est révolutionné par l'organisation de l'oeuvre France-Amérique dont les réunions ont lieu, ici même, et presque en permanence. Parlez-moi de zèle quand on s'y met!

Nous sortions à peine de table quand arrivèrent les charitables ouvrières apportant de gros paquets, qui, en un tour de mains, furent ouverts, classés, et dès avant les glas de huit heures, nous étions à l'oeuvre.

La salle étant trop petite, nous nous étions installées dans la vaste cuisine où le poêle

ronflait sourdement, et où le chien et le chat, se sentant tout à fait chez eux, nous recevaient avec toutes leurs marques spéciales de parfaite cordialité. Sur la longue table recouverte de toile cirée s'empilaient de bons tricots de laine du pays, de moelleuses couvertes, des couvre-pieds à petits losanges d'indienne, d'autres, faits de belle catalogne blanche, des mitaines, des "crémones", des casquettes, des foulards et des hardes de toutes descriptions lavées, reprisées, repassées, le tout représentant un travail consciencieux et persévérant.

L'animation et la gaieté ne tardèrent pas à emplir la salle de jolis gestes et de bons éclats de rire: on se taquinait, on potinait gentiment... une demoiselle qui a évidemment cessé de rêver au bonheur à deux, m'explique que c'est commode d'avoir les réunions chez ma voisine qui n'a "ni enfants, ni mari... aucun embarras!" conclut-elle catégoriquement. Personne ne se scandalise et sa boutade passe comme une lettre à la poste.

Une grande corbeille remplie de belles pommes fameuses circule parmi les couturières qui les mordent à belles dents sans pour cela perdre un coup de langue, et jamais vous n'avez vu plus d'activité! Les unes taillent, les autres cousent et tricotent et dans un coin, tout près du poêle, la vieille soeur de ma voisine file au rouet, comme au bon vieux temps, de la laine fine et blanche comme la neige qui continue à tomber dehors.

Vers dix heures, voilà les hommes qui reviennent chercher leur femme, mais le départ ne se fait pas à la première invitation, et pour leur faire prendre patience on les invite à "allumer". Ils s'intéressent aux travaux, tâtent les étoffes et avisant une caisse en train d'être remplie, ils s'empressent de critiquer l'emballage.

Ah! la question est prestement réglée! "Ce n'est pas bien fait? Faites-le, vous autres, c'est en effet bien plus votre affaire que la nôtre!"

Et, séance tenante, il est décidé que les caisses seront assemblées et fermées par les bons maris qui font si bien les choses. Un verre de cidre pour finir, et par la porte ouverte, nous les voyons s'enfoncer dans la neige et la poudrerie, et leurs plaisanteries et leurs rires nous arrivent avec les rafales du vent qui augmente.

La bonne soirée! La bonne soirée! Parions que si nous faisions le tour de la province, beaucoup de villages nous réserveraient la même agréable surprise!

XLVIX

Noel

Et Noël est arrivé! Le Noël joyeux des enfants qui illumine les sapins verts et les alourdi de jouets; le Noël touchant, qui couche dans les crèches des églises, le doux

Enfant-Dieu; le Noël grisant des fiancés qui se sont embrassés sous le gui et qui attendent, impatients, l'éveil de l'année nouvelle qui les unira...

La joie de ces enfants et de ces amoureux est la seule joie sans ombre des Noëls de cette année! Ils sont adorablement égoïstes et on leur pardonne ce bonheur fugitif qui leur fait oublier la guerre dévorante qui désole le monde!

Nous qui ne sommes ni des enfants, ni des fiancés, nous pensons constamment aux Noëls de là-bas qui seront vécus dans le feu et dans le sang!

O les pauvres petits, partis si bravement et qui ne reviendront pas! C'est leur dernier Noël, et s'ils ne le savent pas, n'ont-ils pas près d'eux, les frôlant sans cesse, la mort qui les guette, qui les marque, et qui, en les attendant, prend leurs camarades et leurs amis?

O les Noëls d'hôpital! Ces blessés, ces mutilés, ces mourants, dans les lits blancs alignés si près les uns des autres. Leurs plaintes se confondent dans leurs rêves de fièvre, et la même vision de Noël les hante peut-être...

De très loin leur arrivent les carillons d'antan, et leurs yeux extasiés aperçoivent la maman, blanche et douce, qui les attend dans la salle du réveillon...

O les agonies de Noël sur les champs glacés les enterrements hâtifs dans les trous

béants, les combats furieux où les soldats emportés, montés jusqu'à la furie, tuent... tuent sans arrêter, des jeunes gens de leur âge, des pères, des hommes comme eux, que des femmes aiment et pleureront de toutes les larmes de leur coeur.

O les Noëls de tous les êtres qui tremblent pour leurs aimés, et qui les donnent vingt fois par jour à la Patrie, en ajoutant, avec l'angoisse de Jésus au jardin des Oliviers: "Mais, si c'est possible, mon Dieu, éloignez de moi cette douleur!"

O les Noëls des pauvres gens qui n'ont plus un toît sur leur tête et qui errent sur les routes, ignorant où ils sont et où ils vont! Dans leur coeur brisé, entendent-ils l'écho des doux Noëls, vécus hier encore, dans leur pays maintenant dévasté, ou bien, ont-ils oublié Noël dans leur détresse affolée?

Mes amis, ce n'est pas assez de gémir sur le sort de ces malheureux, mais de toutes nos énergies et de toutes nos ressources, il faut les secourir! Les oeuvres organisées sont nombreuses; il faut, sans tarder, joindre notre humble effort à l'élan des âmes généreuses qui marchent en avant, organisant les secours et les coordonnent.

La Croix-Rouge, l'Aide à la France, l'oeuvre de secours pour les Belges, etc., autant de manières de faire notre part, de témoigner notre pitié efficacement .

Faisons de ce Noël un jour très beau, marqué du désir profond de donner, sans comp-

dira les trésors de vérité contenus dans les lettres déchirées qui ne partent jamais!

J'ai la curiosité de ces pauvres sacrifiées, et je sens que nous perdons là ce que l'âme humaine a de plus profond et de plus précieux: la vérité incapable de feindre, et de se taire plus longtemps! C'est misérablement vrai que notre vie se passe à habiller, à parer ou à grimer la vérité de nos âmes, de telle sorte qu'elles sont toutes, les personnages masqués de l'immense tragi-comédie commencée dès que nous avons l'âge de raison, —l'âge de mentir—jusqu'à l'heure où la mort nous arrache notre masque.

Les êtres les plus sincères ont des réticences, des délicatesses, des calculs, des prudences excessives, des prévoyances inquiètes qui les rendent muets quand il faudrait parler, que d'autres âmes souffrent de leurs silences, et qu'elles-mêmes se désolent de ne pas dire leur pensée.

Et quand les esclaves volontaires de la vie artificielle que nous acceptons servilement n'en peuvent plus, ils saisissent leur plume et écrivent d'abondance, fièvreusement, les mots qui résoudraient tant d'énigmes et qui rendraient claires tant de situations vagues et pénibles. Les femmes me comprennent bien. Laquelle n'a pas été tentée, de temps à autre, de descendre des planches où elle joue son pauvre petit rôle, avec tant de lassitude et tant de dégoût de la grande blague universelle?

Plus encore que l'homme, la femme est asservie par cette loi de mensonge qui régit la société: il lui est aussi interdit de manifester ses sympathies que ses antipathies, elle doit cacher sous des sourires ses chagrins les plus légitimes; quand elle voudrait enfermer ses bonheurs ou cacher l'inquiétude qui la ronge, il lui faut recevoir, causer, parader, paraître s'intéresser aux péripéties de l'éternelle comédie humaine, en guettant son tour de donner la réplique.

Et un jour vient, où, se révoltant contre cette hideur du mensonge vécu, elle verse dans des lettres vivantes les seules choses qui comptent pour elle; elle écrit les mots qui sont la substance même de son âme; c'est sa vie qui passe là, sur les feuilles blanches.

Mais l'effort de la vérité voulant se faire jour a été vain! L'orgueil, la réserve, l'éducation tyrannique ont le dernier mot. Tous ensemble, ils soufflent sur la grande lumière et l'éteignent... et la femme déchire nerveusement, en morceaux minusculeuses, son âme vraie, et elle s'en va rire plus loin avec son âme de comédienne!

Table des Matières

	Pages
S'aimer soi-même	1
La petite servante	3
Petite ville	7
Jours de neige	11
Nos âmes	14
Une enquête	16
Son heure	19
Discrétion	22
Les cierges	24
Régime spirituel	26
Sages et femmes	29
? ? ?	31
Tristesse	34
Notre coin	36
Notre ami le diable	39
En plein dégel	42
A la "cabane"	44
Mariage de Pâques	47
Professeurs de joie	49
De nos jours	53
Le ciel aux simples	55
Leur tort	58
Décrocheur d'étoiles	60
De retour	62
La maison fermée	64
Etoiles filantes	67

Leur charité 69
La mauvaise humeur 71
Son secret 74
Le Bon Dieu passe 76
Inquiétude 78
La "Croche" 80
Incomprises 85
Méditation 88
Le phénomène 90
L'art de s'accorder 93
Fin du jour 96
Après un voyage 98
La guerre 100
La "petite âme" 102
Encore la petite âme 105
Souvenir 107
Aidons-les! 110
L'angelus 113
Les âmes douces 115
Impressions d'automne 118
Nos heures 121
Pour les blessés 123
Noël 126
"Je vous la souhaite bonne et heureuse" 129
Les sacrifiées 132

PS
9537
A33A16
1918
sér.1-2

Saint-Jacques, Henriette
Lettres de Fadette

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 07 06 05 002 6